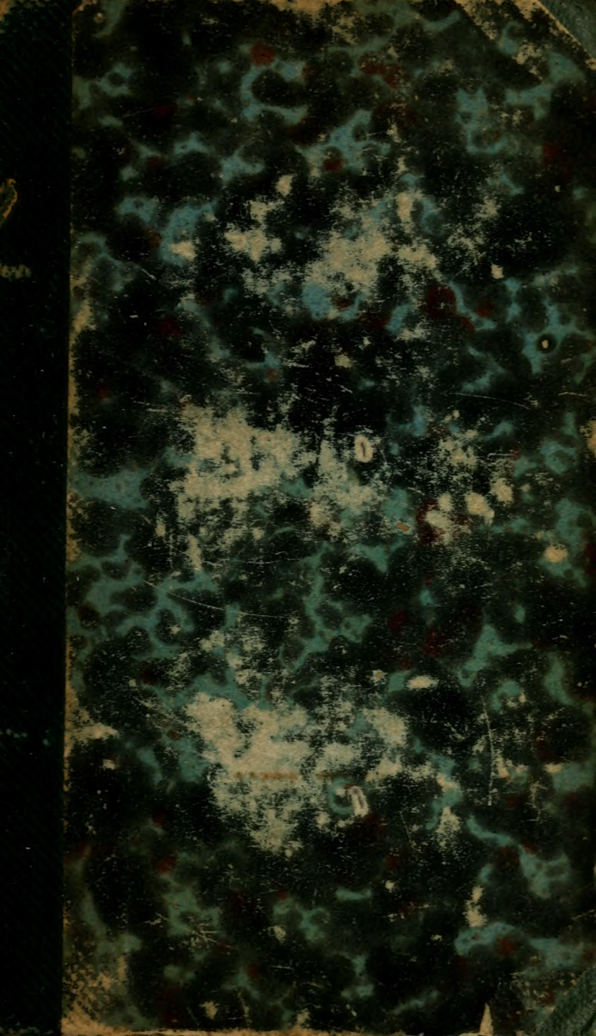


Julia Cooke

1824

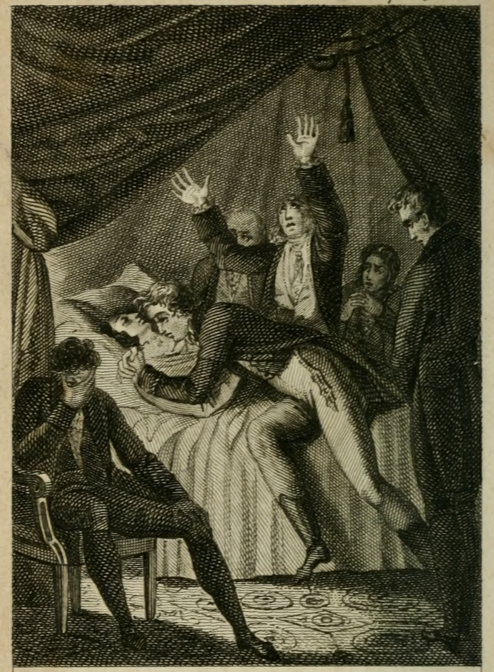
ŒUVRES

DE

MME. COTTIN.

VII.





Amelie ne vivait plus, son amant serrait avec force ce corps inanimé.

Colin del. Ambroise Tardieu sculp.

AMÉLIE

MANSFIELD.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ, N° 1.

1820.

AMÉLIE MANSFIELD.

LETTRE LXXX.

ALBERT A BLANCHE.

Munich, 4 août.

Je vais vous revoir, Blanche ; et je sens, en m'approchant de vous, diminuer le regret d'avoir quitté ma sœur; cependant, comme je ne veux point me parer à vos yeux d'un sacrifice que je n'ai point fait, je vous avoue que, malgré la vive et profonde tendresse qui m'appelle toujours où vous êtes, j'aurais moins écouté sa voix que celle du devoir qui me prescrivait de ne point abandonner ma sœur, si cette tendre amie, tout en larmes, ne m'avait demandé à deux genoux, au nom du repos de toute sa vie, de ne point hasarder mon bonheur. Albert, me disait-elle avec cet accent pénétrant qui est son plus grand charme, et qui vous sied si bien, Blanche, quand vous daignez l'employer, Albert, dans l'état où je suis, la seule consolation qui me reste sur la terre est de te voir heureux : si un délai de ta part indisposait les parents de Blanche

ou la livrait elle-même à un nouveau goût, en vain je demanderais au ciel la force de vivre pour toi; il ne me la donnerait pas, Albert.... Promets-moi donc de partir, mon frère, de partir sur-le-champ. Et, en parlant ainsi, elle élevait vers moi ses mains suppliantes. J'ai vu que sa conscience était oppressée du mal que mon séjour en Suisse pouvait me faire, que mon départ lui rendrait la tranquillité, et je ne dissimule pas qu'en me décidant à revenir auprès de la femme qui m'est si chère, dans l'espérance de recevoir une main qui doit faire les délices de ma vie, c'est aux prières de ma sœur que j'ai cédé. Je vous connais assez, Blanche, pour être sûr que cet aveu ne vous blessera pas; je n'en dirais pas autant des paroles échappées à ma sœur sur *le nouveau goût auquel vous pourriez vous livrer* : il se peut qu'un pareil soupçon révolte votre fierté; cependant, mon amie, considérez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, ni qui l'ai craint, et qu'Amélie, qui vous connaît moins et qui m'aime avec excès, a pu, sans vous offenser, se livrer à des alarmes exagérées; il faut peut-être vous avoir observée avec tout l'intérêt d'un cœur qui vous est aussi dévoué que le mien, pour être sûr qu'il est des bornes que vous ne passerez point, et que jamais vous ne vous livrerez aux amusements d'une innocente

coquetterie aux dépens de la foi, du devoir et de la vertu; vous vous rappellerez que je vous ai dit souvent que, s'il était pardonnable de céder quelquefois à ce penchant, l'habitude en était dangereuse, parce qu'en s'y abandonnant sans cesse, il tournait en besoin, et qu'il était plus aisé de le vaincre que de le modérer. Mais le temps des remontrances est passé, Blanche; et, puisque vous m'aimez toujours, je ne vous dois que des actions de grâces : de tous les torts que vous pourrez avoir, il n'y a que celui de l'indifférence que je ne vous pardonnerais pas; soyez innocente de celui-là, ô ma Blanche! et vous ne serez coupable d'aucun autre. Répondez-moi quelques mots, je vous conjure, à Prague, où je serai forcé de m'arrêter trois jours.

LETTRE LXXXI

BLANCHE A ALBERT.

Du château de Woldemar, 9 août.

J'AI reçu votre lettre dans la maison de douleur que j'habite depuis l'accident de ma tante, et je vous assure qu'ayant sous les yeux l'effrayant spectacle du délire d'Ernest, et l'état

misérable où peut entraîner l'impétuosité des passions, je n'ai pu qu'applaudir à l'empire que vous avez sur les vôtres, et à la sagesse de votre attachement pour moi.

J'aurais bien quelque chose à répondre aux remontrances que vous me faites, tout en disant que vous n'en faites pas; mais, pour entamer cette discussion, j'attendrai que vous soyez ici, afin que, pouvant vous justifier plus tôt, je puisse vous pardonner plus vite.

Je n'en veux point à Amélie, car assurément je dois excuser plus que personne une erreur qui ne vient que de vous trop aimer.

Vous verrez Ernest, sans doute vous en aurez pitié : sa tête est aussi malade que son corps; une fièvre lente le consume, et sa raison semble l'abandonner par moments. J'ai été surprise de l'impression que lui a causée la nouvelle de votre arrivée; car enfin il ne vous connaît pas, et depuis huit jours c'est la seule idée qui ait paru lui faire impression : à l'instant même où il l'a apprise, l'agitation a remplacé l'immobilité; et, au lieu du morne silence qu'il gardait, il répète souvent : *Albert arrive, je le verrai; oui, je le verrai, je lui parlerai.*

Quel que soit le motif de cette bizarre fantaisie, vous y céderez assurément : quand l'humanité ne vous y engagerait pas, l'amitié vous

en ferait la loi, car Ernest parle d'Amélie avec intérêt; le souvenir qu'il en conserve est d'un cœur sensible, et je vous assure qu'il ne la voit pas des mêmes yeux que sa mère. Je crois encore que la sensibilité que vous savez mettre dans la raison, et l'onction avec laquelle vous prêchez la sagesse, feront plus d'effet sur l'âme d'Ernest que l'inflexible rigorisme de son ami. Je dispute souvent avec Adolphe, et, dussiez-vous me gronder encore, je vous avouerai que je ne vois point sans plaisir que je suis la seule à laquelle il cède : quand on aime un peu la domination, on se plaît à captiver ce qui résiste, et à voir faible pour soi ce qui est fort contre tout le reste; cependant, Albert, soyez sûr que je m'enorgueillis peu de ces légers triomphes, et que le plaisir de vous les sacrifier est leur plus grand prix à mes yeux.

Adolphe n'est point aimable comme Ernest; il étonne et ne touche point : lors même que je ne vous aimerais pas, peut-être aurais-je pu l'écouter, mais jamais lui répondre.

Je pars demain pour Dresde, afin que vous m'y trouviez à votre arrivée; j'ai mille choses particulières à vous dire, et ici je suis entourée de trop de témoins pour espérer vous voir à mon aise : vous savez bien que, quand un autre est là avec vous, je suis avec vous comme avec

un autre, et cet arrangement ne fait pas le mien, ni le vôtre, j'espère.

LETTRE LXXXII.

AMÉLIE A M. GRANDSON.

12 août, dix heures du soir.

COMBIEN j'aurais voulu épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, à mon second père, la douleur que je vais lui causer!... je ne le puis, le ciel sait que je ne le puis.... Je pars, je vous laisse mon enfant...... je suis sûre que vous le protégerez... consolez-le, s'il se peut, du malheur de m'avoir eu pour mère; apprenez à cette innocente créature à pardonner même à celui qui cause ma mort. O mon oncle! quand je m'arrache des bras de mon fils, quand je vous abandonne, quand je parais ingrate et dénaturée, croyez qu'une fatalité plus forte que moi m'entraîne. Adieu, mon oncle!... il sera peut-être long cet adieu.... Ah! je vous en conjure, ne me haïssez pas.

P. S. N'instruisez point Albert de mon départ avant d'avoir eu de mes nouvelles; promettez-le-moi, mon oncle, c'est la dernière grâce que

j'implore; cette preuve d'amitié que vous me donnerez est du plus grand intérêt pour moi; mais, si dans un mois je ne vous ai point écrit, vous serez libre alors de révéler ma fuite à mon frère.

P. S. Mon frère prendra soin de mon fils, et lui apprendra à vous aimer comme sa mère vous aimait.

LETTRE LXXIII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Du château de Woldemar, 11 août.

Vous m'ordonnez, mademoiselle, de vous instruire chaque jour de l'état de votre tante et de votre cousin : je vous obéirai; mais, hélas. je n'ai rien de consolant à vous apprendre.

Ernest, plus abattu par la douleur que par la fièvre, n'a point quitté son lit depuis votre départ; au moindre bruit, il écoute et s'informe si c'est le comte Albert qui arrive; dès que son espérance lui est ôtée, ses yeux se referment à l'instant. Madame de Woldemar a demandé hier à voir son fils; je l'ai priée d'attendre quelques jours encore, en l'assurant qu'ils n'auraient

la force ni l'un ni l'autre de supporter une pareille entrevue. Sans savoir précisément jusqu'à quel point Ernest est malade, comme elle a craint sans doute qu'il ne le fût assez pour s'attendrir, elle n'a point insisté.

J'espère, mademoiselle, vous voir instruite avant peu du secret que vous désirez si vivement savoir : Ernest veut le confier au comte de Lunebourg, et celui-ci le déposera aussitôt, sans doute, dans ce cœur pur qui s'est donné à lui. Heureuse et sainte confiance, mademoiselle, doux fruit d'un amour vertueux, et le plus précieux trésor dont l'homme puisse jouir sur cette terre!

Ernest désire que j'aille à Dresde pour presser le comte Albert de venir ici : je compte partir après demain. J'espère que ma présence ne vous sera pas importune; et qu'en faveur du motif qui me guide, vous me pardonnerez de venir troubler les premiers moments de votre réunion avec l'homme que vous aimez.

Vous avez quitté Woldemar, mademoiselle, avec la persuasion que j'avais un cœur dur que les maux d'Ernest touchaient faiblement. J'avoue que j'ai cru long-temps qu'il n'y avait point de passion qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une faiblesse criminelle, on ne s'abandonnait pas à celles qu'on se repro-

chait ; mais, depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée ; je sens qu'on ne domte pas son cœur comme on le voudrait, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consolerait peut-être pas. Vous voyez, mademoiselle, que ce que vous appelez mon inexorable stoïcisme n'a point tenu contre la vue d'Ernest et vos raisons, et que les peines que vous avez prises pour l'adoucir n'ont pas été perdues.

LETTRE LXXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

14 août.

O Adolphe ! quel changement inattendu !... Dans le tumulte de mes esprits, dans la confusion de mes idées, comment vous rendre ce qui s'est passé ?.... quel dieu favorable m'a inspiré ? quelle main céleste m'a conduit ? Ah ! sans doute, c'est celle d'Amélie ; c'est elle qui m'a retiré de la tombe pour me rendre au bonheur : les ténèbres qui m'enveloppaient se sont dissipées depuis que je vois luire l'espérance de lui appartenir. Je pourrai donc la serrer encore dans mes bras, essuyer la trace de ses pleurs, lui dire ce que j'ai souffert, entendre ses dou-

leurs passées!... O Adolphe! Adolphe! l'univers où j'étais s'est transformé en un autre univers, et je ne suis plus sur une terre où l'on verse des larmes.

Il me serait impossible de vous donner un détail exact de cet événement aussi heureux qu'extraordinaire..... Oh! oui, bien extraordinaire. Croiriez-vous que ma mère s'est laissé fléchir; elle a eu effroi du sang de son fils, et pourtant je ne songeais pas à l'effrayer; je ne voulais que cesser de souffrir..... J'avais passe la nuit, tourmenté des rêves les plus effrayants; Amélie se présentait à moi sous toutes les formes, menaçante, plaintive, tendre, désespérée, mais toujours un pied dans un cercueil; elle m'appelait pour l'en arracher, et je ne pouvais aller à elle; une force inconnue me retenait, et je sentais remonter vers mon cœur quelque chose qui le serrait, comme si un serpent l'eût enlacé de ses nœuds. Le jour n'a point dissipé ces terribles visions; toujours partout je voyais Amélie prête à mourir, me jetant un dernier regard. Je n'ai pu soutenir plus long-temps un état aussi horrible; sans savoir ce que je voulais, ce que je faisais, ne songeant qu'à terminer mes maux, je suis descendu chez ma mère, égaré, hors de moi, j'ai saisi un couteau que j'ai vu sur sa table : à mon aspect, à mon

action, elle a jeté un cri. N'ayez pas peur, ma mère, lui ai-je dit, je ne viens point rompre mon serment; mais je n'ai pas juré de la fuir au delà du tombeau; elle m'y attend, me voici prêt à la suivre. Je n'ai qu'un souvenir confus de ce qu'a répondu ma mère; elle s'est levée de dessus son fauteuil, en s'écriant à plusieurs reprises, ce me semble : Ernest! mon fils! que t'est-il arrivé? pourquoi m'a-t-on caché ton état? mon fils, as-tu perdu la raison sans retour? Non ma mère, je suis tranquille..... En vérité, Adolphe, je croyais l'être... Je suis tranquille, car mon parti est pris... En parlant ainsi, j'agitais mon bras en portant apparemment mon couteau vers ma mère, car elle m'a saisi la main en s'écriant : Ernest! viens-tu pour tuer ta mère? Je me rappelle ces mots avec terreur, ils m'ont fait tressaillir. Tuer ma mère! moi! qui ose le dire? qui ose le penser? ah! ne sait-on pas à quel prix j'ai racheté ses jours? Malheureux enfant! a-t-elle dit en me pressant dans ses bras. Il m'a semblé, Adolphe, que son embrassement réchauffait mon cœur, et j'ai été effrayé de me sentir renaître. Non, ma mère, non, je ne veux pas vous devoir la vie une seconde fois, lui ai-je répondu en m'arrachant à ses caresses; c'est trop d'une, reprenez-la; j'ai horreur de vos dons. Je ne sais alors quelle a été précisé-

ment mon action; mais je me suis frappé; j'ai vu mon sang inonder mes habits, rejaillir sur ma mère, et je suis tombé sans connaissance. J'ignore combien cet état a duré; je n'ai même aucune idée distincte de l'instant où les secours qu'on m'a donnés m'ont fait revenir à moi; enfin j'ai reconnu ma mère, et je me souviens parfaitement de son discours, parce qu'à mesure qu'elle le prononçait, je sentais mes idées s'éclaircir, mon sang reprendre sa chaleur et mon cœur son mouvement. Ernest, me disait-elle, comme mes raisons n'ont pas pu vous convaincre, ni mes prières vous persuader, et que je n'ai point de force contre la douleur où je vous vois, je consens, mon fils, à céder à vos vœux; mais, avant de vous livrer à vos transports, écoutez à quelles conditions je vous accorde un bien que vous devriez rougir de recevoir. Je ne vous demande pas votre attention, je suis sûre de la fixer, puisque je vais vous parler d'Amélie. Amélie vous fut destinée dès le berceau, mon fils; voyez quel eût été son bonheur et le vôtre, si, docile aux vœux de sa famille, elle n'eût écouté que son devoir; et imaginez quelle serait sa honte maintenant, si elle savait que cet Ernest qu'elle a sacrifié à un fol et avilissant amour, est l'homme qu'elle aime, et à qui elle désire d'être unie; ce n'est

pas tout, si, sans s'asservir même aux impérieuses lois de l'honneur, elle eût écouté seulement les conseils de son trop indulgent frère, et que, pour se donner à M. Mansfield, elle eût attendu votre retour, sans doute en vous voyant elle eût rougi de son choix. Alors j'aurais pu lui pardonner, car je l'aimais, Ernest; je ne m'en cache pas, et nous aurions connu des jours heureux. Sa funeste précipitation nous a tous perdus : voulez-vous l'imiter, mon fils, et consommer un hymen qui vous déshonore, avant de vous être assuré si celui que j'ai en vue n'excitera pas un jour vos regrets? Votre mère ne commande plus, mon fils, elle conseille; elle ne menace plus, elle prie; elle ne vous demande point de vous enchaîner à la femme qu'elle vous destine, mais de la voir : venez avec moi à Vienne; vous irez chez le prince de B***, vous connaitrez sa fille, vous pèserez les avantages d'une telle alliance; et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois; ce n'est pas trop, je pense, quand il s'agit du sort de toute la vie. Vous passerez ce temps à Vienne, à la cour de l'empereur, où vous serez reçu avec les égards dus à votre naissance. Si, à l'expiration du terme

prescrit, vos liaisons avec les premières familles de l'empire, l'éclat de la gloire, la noble ambition des dignités, le sentiment de l'honneur enfin, n'ont point effacé de votre cœur la misérable passion dont il est dévoré maintenant, alors mon fils....... Elle s'est arrêtée un moment, et a continué en soupirant profondément. Alors, mon fils, disant un éternel adieu au monde, à la cour, à votre patrie dont vous étiez destiné à faire l'ornement, vous irez vous ensevelir dans vos montagnes, pour y traîner vos déplorables jours avec celle à qui vous aurez tout sacrifié; votre mère ne s'y opposera plus. De tout ce long discours, Adolphe, que j'avais écouté avec la plus profonde attention, les derniers mots seuls ont été à mon cœur, et je me suis écrié en baisant les mains de ma mère avec transport : Vous ne vous y opposerez plus! O divines paroles! combien votre généreuse bonté commande avec plus d'empire que votre malédiction même. Me voici soumis, ma mère, et j'accepte toutes vos conditions. J'irai à Vienne, je verrai la cour, je verrai qui vous voudrez; disposez de moi, mon obéissance sera sans bornes comme ma reconnaissance; tout ce qui est en ma puissance, est à vous. Ce n'est pas trop de mettre à vos pieds chaque jour d'une vie que vous consentez à rendre si heu-

reuse. Ma mère s'est levée, m'a regardé d'un air triste; et, me serrant la main, elle m'a dit : Calmez-vous, Ernest, votre joie me fait mal : je me retire, j'ai besoin de repos. Soignez votre santé; j'espère que le voyage la rétablira ainsi que la mienne : nous partirons le plus tôt possible. Adieu, mon fils, je compte sur votre parole. Elle m'a quitté; et, quand j'ai été seul, je me suis demandé si ce que je venais d'entendre n'était pas un songe; s'il se pouvait en effet que ma mère eût dit qu'elle ne s'opposerait plus à mon union avec Amélie : j'ai repassé dans ma mémoire chacune de ses paroles si inattendues; et, m'arrêtant toujours sur les dernières, je m'écriais avec d'ineffables transports : Amélie sera mon épouse! je posséderai la bien-aimée de mon cœur! et ma mère ne s'y opposera plus!

Envoyez-moi, par l'exprès qui vous apportera cette lettre, toutes celles que je vous ai écrites depuis l'instant où j'ai connu Amélie : je les attends pour lui dire qui je suis; ce sont elles qui m'obtiendront ma grâce; c'est en voyant quels furent et mon amour et mon désespoir, qu'Amélie pardonnera à Ernest de l'avoir trompée... Hâtez, hâtez-vous de me faire parvenir ces lettres, je meurs d'impatience de les avoir; je n'attends qu'elles pour lui écrire..... Mais,

Adolphe, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous était arrivé une lettre d'Amélie pour moi! pourquoi ne me l'avez-vous pas donnée? et moi-même, comment ai-je pu l'oublier si long-temps? Que m'est-il donc arrivé qui ait pu m'ôter un pareil souvenir? O Dieu! qu'il doit être déplorable l'état où la douleur m'a réduit, s'il a pu me laisser insensible au bonheur de lire une lettre d'elle!.... Peut-être en avez-vous plus d'une, Adolphe; mon cœur palpite de joie à ce ravissant espoir. Sans doute elle m'a écrit, cette femme chérie, ne fût-ce que pour se plaindre de mon silence. O mon Amélie! tandis que mon visage est inondé des larmes du bonheur, tu en verses d'amères en m'accusant peut-être; mais console-toi, mon amie, le jour de la joie va aussi arriver jusqu'à toi; ma mère n'a-t-elle pas dit qu'elle ne s'y opposait plus? Je vous en conjure encore, ne perdez pas un seul instant pour me faire parvenir ces lettres; songez qu'Amélie est dans la douleur, et que l'y laisser par négligence une minute de trop serait un crime.

LETTRE LXXXV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

15 août.

J'APPRENDS que mon fils vous envoie un exprès, et j'en profite pour vous informer de mes résolutions, afin que vous m'aidiez dans mes projets.

Ernest se sera hâté sans doute de vous apprendre que j'avais cédé à ses vœux; je l'avoue, la terreur m'a poussée au delà de toute mesure, et le sang de mon fils est toujours devant mes yeux : je me repens d'autant moins d'avoir paru souscrire à ses prières, que ma rigueur, en achevant d'égarer sa tête, l'aurait livré de plus en plus à un misérable amour qui n'a pris tant d'empire sur lui qu'en aliénant son jugement; j'ai fléchi, parce que la douceur était le seul moyen de calmer le trouble de ses esprits, et que ce n'est qu'en le rendant à la raison que je puis espérer de le faire rougir de sa conduite. Je l'avoue, au milieu de la peine que m'a causée sa folie, j'ai rendu grâce au ciel de ce que ce n'était point de sang-froid qu'il se déshonorait; et je n'ai commencé à concevoir

quelques espérances que lorsqu'il m'a été possible d'attribuer son obstination à son état. Si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il était en démence : l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.

Je sais bien, Adolphe, que vous n'avez pas répondu, comme vous le deviez, aux ordres que je vous ai donnés relativement à votre conduite avec mon fils, et que je n'ai point trouve en vous la soumission que vous deviez peut-être à mes bontés ; mais j'ai lieu de croire pourtant que vous ne les oublierez pas au point d'encourager Ernest dans ses erreurs : s'il était possible que vous en fussiez capable, soyez assuré que cette main, qui ne s'étendait sur vous que pour vous combler de bienfaits, saurait vous atteindre pour punir votre ingratitude ; si au contraire vous n'employez votre influence sur votre ami que pour le rendre à ses devoirs, il n'est point de prix que je ne regarde au-dessous d'un pareil service, ni de récompense que vous ne deviez attendre de la reconnaissance d'une mère. Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paraissez consterné de ma faiblesse (et vous devriez l'être, si vous aimiez sincèrement votre ami) ; dites-lui qu'il serait odieux d'a-

buser d'un consentement donné dans un moment de terreur; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'unirait à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée; peignez-lui mon dépérissement, la reconnaissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris public qui le poursuivra; menacez-le de la perte de votre estime et de votre amitié; accablez de votre mépris la malheureuse qui le séduit, et qu'il a peut-être déjà déshonorée; enfin, attaquez à la fois son cœur, son imagination et son orgueil; rendez-moi mon fils, Adolphe, et vos droits à ma tendresse seront aussi puissants que les siens

Je sais qu'Ernest s'étant servi de votre nom pour tromper Amélie, c'est à vous qu'elle adresse ses lettres, et que vous vous êtes chargé de les rendre à mon fils; je laisse à votre conscience le soin de vous dire tout ce qu'un pareil ministère a de honteux; elle vous dira aussi sans doute que vous ne pouvez réparer cette faute qu'en ne remettant qu'à moi toutes les lettres qui vous arriveront désormais, me laissant le soin de juger si je dois ou non les montrer à mon fils.

Ne croyez point, Adolphe, que les soupçons que je forme contre l'honneur d'Amélie soient le fruit d'une aveugle colère; je la connais bien;

je sais quel empire l'amour a sur son cœur; je ne sais que trop aussi combien elle est aimable et séduisante : il est impossible que mon fils, impétueux comme il l'est, ait passé quatre mois auprès d'elle sans avoir tout obtenu de sa tendresse; et ce n'est pas dans la seule connaissance de leurs caractères que je puise cette conviction, mais dans l'extraordinaire résistance de mon fils : s'il ne se croyait pas lié à Amélie, la vue d'une mère expirante aurait vaincu sa passion; et, comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croirait-il lié si elle ne s'était pas donnée?

Adolphe, dans notre dernière conversation, vous m'avez dit que, si Amélie avait été faible, vous la jugeriez plus indigne de la main de mon fils que je ne le fais moi-même : souvenez-vous de cela; pesez les motifs de mon opinion; tâchez de pénétrer la vérité en vous insinuant dans le cœur d'Ernest; et si j'ai vu juste, et que vous soyez l'homme vertueux pour lequel vous vous donnez, vous saurez sans doute ce qu'il vous reste à faire.

LETTRE LXXXVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Dresde, 15 août.

Je sais ce que je suis, et ce que vous avez fait pour moi, madame; jusqu'ici je me suis toujours honoré de vos bienfaits; mais, si maintenant vous croyez ne m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons; je les respecte trop pour consentir qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.

Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes dévoue à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrais supporter la vie qu'en élevant mon âme au dessus de ma condition; et, en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une irréprochable vertu. Quand c'est là le but où j'aspire, n'espérez pas, madame, que ni les récompenses, ni les menaces puissent m'en détourner; je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai d'ordres que de mon devoir;

sa voix sera plus forte que celle de la reconnaissance qui me parle pour vous, plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest : en dépit du pouvoir qu'elles exercent sur mon cœur, je résisterai à leur séduction ; je le dois à vous, à moi-même ; votre intérêt me le commande autant que mon honneur : quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils, emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux. Votre âme se soulève à ce langage, madame, et l'opinion que je parais avoir de ma supériorité vous offense : hélas! je n'en ai d'autre que celle qui tient à des principes qui ne peuvent m'égarer; et, si dans cette occasion je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous, c'est que l'équité seule me conduit, et qu'un tel guide ne trompe pas ; tandis que l'orgueil et l'amour, ne consultant que leur intérêt, sans égard pour ceux qu'ils froissent, s'embarrassent peu si les moyens qu'ils emploient sont ou non désavoués par l'honnêteté.

Le con entement que vous avez donné à votre fils est raisonnable, il est même généreux : soyez, madame, tout ce que vous paraissez être ; tâchez de détourner votre fils d'un hymen que le monde ne juge pas sortable ; mais que ce soit

sans artifice, sans violence ; n'usez avec lui que de douceur, de patience et de ces tendres prières si fortes dans la bouche d'une mère, quand elle oublie son autorité pour ne faire parler que son amour ; peut-être ces moyens, les distractions et le temps changeront-ils le cœur d'Ernest : je le désire pour votre bonheur à tous deux ; et, comme je pense qu'il est de son devoir d'y travailler, je l'encouragerai à se vaincre. Mais si tous nos soins sont inutiles, madame, j'ose croire que ce n'est pas une vaine promesse que vous avez faite à mon ami, et qu'Amélie deviendra votre fille, s'il persiste à ne voir de bonheur qu'avec elle. Ce n'est qu'à ce prix que je m'engage à lui remontrer fortement tous les malheurs d'une union désassortie ; autrement, si votre parole n'est qu'une défaite pour gagner du temps, n'espérez rien de moi : je ne vous aiderai pas à tromper mon ami ; et, quels que soient vos motifs, je n'appuierai jamais un artifice, même de la personne que j'honore et que je respecte le plus.

On m'a reproché souvent, madame, d'avoir des principes plus que sévères sur la conduite des femmes : il est vrai qu'à cet égard l'indulgence ne me semble autre chose qu'une indifférence coupable, qui trouve tout bien parce qu'elle ne trouve rien de mal ; aussi a-t-il pu

m'arriver de blâmer une faute avec trop de rigueur, mais jamais de la soupçonner légèrement : si je m'élève contre ceux qui ferment les yeux sur la dépravation des femmes, je blâme plus encore ceux qui attentent à la pureté de leur réputation. Amélie est dans le malheur, madame ; elle n'a pour tout bien que l'amour d'Ernest et sa vertu : n'est ce pas assez de vouloir lui ôter le premier, sans tenter encore de noircir l'autre ? Vous, sa protectrice naturelle, et par votre sexe et par votre sang, avez-vous pu sans frémir porter la première atteinte au bien le plus précieux de cette infortunée ? Moi, madame, à moins de l'évidence, je n'élèverai jamais la voix contre Amélie : par cela seul que je n'ai aucune preuve contre elle, je la crois pure et sans tache ; d'ailleurs, elle ne serait point telle par vertu, que, puisqu'elle aime votre fils, elle aurait dû l'être par intérêt ; plus on lui suppose le désir de l'épouser, plus on doit la croire à l'abri de toute faiblesse, car elle doit savoir qu'il n'est point d'homme qui voulût prendre pour sa femme celle qui aurait commencé par être sa maîtresse.

Il est vrai, madame, que les lettres d'Amélie me sont adressées : j'en envoie deux aujourd'hui a votre fils, c'est vous dire assez que je ne souscris point à votre demande : ces lettres sont

le bien d'Ernest, c'est à lui seul que je dois le rendre; quant à ma conscience, elle ne me reproche point le rôle dont j'ai été forcé de me charger, et je crois que vous ne seriez pas plus sévère qu'elle, si vous saviez tous les détails que je dois taire : au reste, fussé-je coupable autant que je vous le parais, cette conscience à laquelle vous en appelez ne m'eût jamais dit, comme à vous, qu'il n'y avait qu'une perfidie qui pût racheter une faiblesse.

Si j'étais votre égal, madame, peut-être vous eussé-je parlé moins librement; mais un malheureux comme moi, qui n'a de bien que son honneur, et de moyens pour le défendre que sa fierté, doit peut-être, quand on l'attaque, prendre un ton qui fasse sentir aux grands et aux heureux de la terre, que leur puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir l'homme de bien.

Comme vous pouvez voir, madame, que mes dispositions ne s'accordent pas avec vos projets, et que par conséquent ma présence auprès d'Ernest pourrait vous être importune, j'attendrai, pour me présenter chez vous et pour le revoir, l'assurance que je puis continuer à être juste et vrai sans craindre d'exciter votre colère; je vous dois assez pour consentir à vivre loin de mon ami si vous l'exigez, et à payer

ainsi vos bienfaits de mon bonheur; mais ils ne valent pas le prix que vous y mettez aujourd'hui.

LETTRE LXXXVII.

ADOLPHE A ERNEST.

Dresde, 16 août.

Je ne sais si vous devez vous réjouir de la condescendance de votre mère; car, lorsque la raison vous sera entièrement rendue, je vous connais un cœur si généreux, que vous croirez ne pouvoir payer une si extraordinaire preuve de bonté qu'en vous sacrifiant vous-même; et je vous assure, mon ami, qu'aussi long-temps que vous vous laisserez asservir par la passion qui égare vos sens, quelque changement qui arrive dans votre situation, vous ne ferez que changer de malheur.

Et moi aussi, Ernest, je vous demande de réfléchir sur ce que vous allez faire; je ne vous dirai point de songer à ce que vous devez à votre rang et à votre nom; je laisse à d'autres le soin de faire valoir ces orgueilleuses misères; mais je vous demande de méditer sur ce qu'exigent et la vertu et votre bonheur. Votre mère

s'est rendue à vos vœux ; mais considérez qu'en donnant ce consentement, elle a donné plus que sa vie ; car je doute qu'elle puisse survivre à votre mariage avec Amélie. Ami, l'amour est un bien de peu de jours, mais le remords est un mal de toute la vie : si vous tuez votre mère, vous n'aurez pas un moment de paix jusqu'au tombeau ; et, arrivé à ce dernier terme, l'éternité sera là pour punir encore votre crime.... ; mais renoncer à Amélie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous ? Amélie n'est point votre épouse : serait-elle donc votre maîtresse ? Mais non ; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente. Ce n'est pas vous qui voudriez faire votre compagne d'une femme coupable et déshonnête.

Voici deux lettres d'elle (1). La plus récente a fait naître un incident dont je vais vous rendre compte, et qui a mis les parties intéressées bien près de la vérité. Au surplus, je vous déclare que ce sont les dernières que je recevrai ; s'il en arrive une troisième, je la renverrai avec un mot d'éclaircissement. Ernest, vous n'apprécierez jamais tout ce qu'il m'a fallu d'amitié pour endurer jusqu'à ce jour que mon nom ser-

(1) Celles du 6 et du 16 juillet : on verra plus loin comment celle du 8 août ne lui est point parvenue.

vit de prétexte au mensonge; et, si votre maladie ne m'eût rendu faible, il y a long-temps que j'aurais parlé.

Hier, je déjeunais chez M. de Geysa avec le comte Albert, lorsque la seconde lettre d'Amélie m'a été apportée par mon domestique. J'étais assis près de Blanche; son père et sa mère nous avaient quittés; le comte Albert regardait quelques livres placés dans une petite bibliothèque près de la porte; William entre, me demande, présente un paquet; Albert avance la main, le prend et me le remet : le timbre et l'écriture le font tressaillir. C'est d'Amélie! s'écrie-t-il avec une extrême surprise. D'Amélie! répète Blanche. A ces mots je sentis la rougeur me monter au visage; et, déterminé à me laisser soupçonner plutôt que de trahir votre secret, je baissai les yeux vers la terre en mettant la lettre dans ma poche. Vous ne la lisez pas, a dit le comte en contraignant son agitation? Vous le voyez bien, ai-je repris en le regardant avec tranquillité. Quel étonnant mystère! s'est écriée Blanche en joignant ses mains. J'ai souri avec amertume et n'ai point répondu. J'espère que M. de Reinsberg ne se fera pas prier pour l'éclaircir, a ajouté le comte, et qu'il sentira que le frère d'Amélie a droit d'être instruit de tout ce qui la regarde. Je vous prie de ne pas

m'interroger, lui ai je dit, car il ne dépend pas de moi de vous satisfaire. — Il ne dépend pas de vous!.... Ma sœur vous écrit, et je ne puis en savoir la raison! M. de Reinsberg, ce secret est un outrage : pour l'honneur d'Amélie, il faut le dévoiler sur-le-champ. — Je ne puis vous confier le secret d'un autre. — Osez-vous me faire entendre que c'est celui de ma sœur, et qu'il ne peut m'être révélé? — Je ne dis point cela, monsieur, je ne veux rien vous faire entendre; je vous déclare seulement que vos questions sont inutiles, et que vos menaces ne me feront pas rompre le silence. Dieu! s'est écriée Blanche, se pourrait-il qu'Amélie..... Blanche, a interrompu vivement le comte, je vous défends de concevoir aucune pensée coupable contre l'innocence d'Amélie; les anges n'en ont pas une plus pure. M. de Reinsberg, a-t-il continué en s'approchant de moi et me prenant la main, jamais frère n'a aimé sa sœur comme j'aime Amélie; si vous prenez intérêt à elle, si vous êtes instruit d'un secret qui la touche, à qui le confierez-vous, si ce n'est au plus tendre ami qu'elle ait au monde? Au nom du ciel! ôtez-moi mon incertitude; je ne pourrai la supporter plus long-temps. Je le voudrais, ai-je répondu d'un ton affectueux, mais je ne le puis : tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je

n'ai jamais vu votre sœur, et que cette lettre n'est pas pour moi. Elle n'est pas pour vous! s'est écriée Blanche : quel trait de lumière! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse, et qu'Adolphe ne veut pas nommer..... Se pourrait-il que cela fût ainsi? a repris douloureusement le comte en penchant son visage dans ses mains, et qu'Amélie ne l'eût pas avoué à son frère? Voilà, voilà le vrai motif des questions qu'il me faisait, a continué Blanche avec vivacité, de l'intérêt avec lequel il m'écoutait quand je parlais d'Amélie, de son émotion en voyant son portrait à Lunebourg, de cette terrible lutte avec sa mère qui a pensé leur coûter la vie à tous deux : il n'y a plus de doute, tout est deviné, tout est découvert, tout est sûr; parlez, parlez donc, M. de Reinsberg : voilà ce que voulait cacher Ernest. Je croyais vous avoir déjà dit, mademoiselle, ai-je répondu gravement, que je n'étais pas instruit de ce que renferme cette lettre; je demande à votre bonté de vouloir bien vous en souvenir, afin qu'elle m'épargne des questions auxquelles je ne pourrais répondre sans violer le dépôt qui me fut confié. Pendant ce discours, le comte Albert était demeuré immobile contre la cheminée, la tête toujours ap-

puyée sur ses mains; cependant, comme il s'est aperçu que je me préparais à quitter la chambre, il s'est avancé vers moi, et m'a dit : Croyez-vous que le comte de Woldemar soit en état de recevoir demain ma visite? — Je le crois; j'ai eu ce matin une lettre de lui qui m'apprend qu'il est beaucoup mieux, et je puis vous assurer du plaisir qu'il aura à vous voir. Sans me répondre, il est retourné à la cheminée, où il a repris sa même position. J'ai salué Blanche, et je suis sorti.

Vous aurez cette lettre-ci ce soir à six heures, et demain, avant dix sans doute, la visite du comte de Lunebourg. Puissiez-vous opposer le noble courage de la vertu à tous les assauts que vous livrent les événements, votre cœur et vos droits! puissiez-vous sortir vainqueur d'un combat où il ne faut peut-être qu'une faiblesse pour vous perdre sans retour! O Ernest! que je retrouve en vous l'homme que j'ai connu jadis, et l'orgueil de posséder un tel ami pourra me faire oublier toutes les peines que vous me connaissez, et toutes celles que je ne vous dis pas.

Vous trouverez, dans le paquet ci-joint, toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis votre malheureuse connaissance avec Amélie.

LETTRE LXXVIII.

ERNEST A AMÉLIE.

Woldemar, 16 août, six heures du soir.

O MA bien-aimé! mon épouse! l'idole de mon cœur! le voilà donc arrivé ce jour où tous mes secrets vont t'être dévoilés, et où je puis t'apprendre quel est celui que tu aimes! Chère Amélie, une secrète voix ne t'a-t-elle jamais dit que nous étions nés l'un pour l'autre? et n'as-tu pas senti que, pour t'aimer comme je l'ai fait, mon amour a dû commencer avec ma vie? O toi! ma compagne dès le berceau, qui, la première, fit palpiter mon cœur, unique objet de mon idolâtrie, oublie Henry Semler, oublie Adolphe; souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut destinée, que ta foi lui était promise, que ton sort était de t'unir à lui..... Amélie, il est accompli..... Ah! qu'à ce nom fatal ton cœur ne se retire pas de moi, qu'il soit au contraire mon excuse et ta consolation! il n'y avait qu'Ernest au monde à qui tu pusses pardonner de t'avoir caché son nom au moment où tu venais de t'enchaîner à lui; il n'y avait qu'Ernest qui pût t'aimer assez pour vaincre le

ressentiment de madame de Woldemar, et obtenir son aveu pour notre mariage. O mon Amélie! il est donné cet aveu : ma mère consent à te nommer sa fille. Oui, je l'avoue, mon cœur est ivre de joie en traçant ces mots; ils sont le sceau de mon bonheur, ils te prouvent l'excès d'un amour devant qui tout a cédé : la fierté, la vengeance, les préjugés ont tenté en vain de lutter contre lui, il les a tous écrasés de sa puissance, et maintenant il vient à tes pieds te demander le prix de sa victoire, et sa grâce pour t'avoir trompée si long-temps. O mon Amélie! crois-tu que j'eusse eu la force de dissimuler avec toi, si ta vie n'eût dépendu de ton erreur? . . . .

Chère Amélie, lis toutes ces lettres adressées à Adolphe, que je joins à celle-ci; elles t'apprendront quels furent mes combats : dès le premier instant où je te vis, je fus entraîné malgré moi; et, n'espérant obtenir ta tendresse qu'en te cachant un nom qui t'aurait fait horreur, je me déterminai à feindre : cet effort était bien pénible sans doute, mais celui de renoncer à toi était impossible; et si, au moment le plus fortuné de ma vie, où je venais de doubler mon existence, j'eus le courage de te tromper encore, au lieu d'accuser ton amant, Amélie, plains-le d'y avoir été forcé; imagine ce qu'à

dû lui coûter un mensonge dans un pareil instant! crois-tu qu'il en eût été capable s'il n'eût craint que la vérité ne te donnât la mort? Souviens-toi de la terrible impression que te causa le seul nom de l'ami d'Ernest; tu tombas sans connaissance : si j'avais dit le mien, l'existence t'aurait-elle jamais été rendue? Cependant, Amélie, je voulais te l'apprendre; si j'avais pu te déterminer à fuir avec moi, à oublier le monde entier, à ne vivre que pour nous, tu aurais su, au pied de l'autel, que l'objet de ta longue inimitié était celui auquel tu allais jurer un éternel amour. Peut-être devrais-je te bénir à présent d'avoir repoussé la vivacité téméraire avec laquelle je voulais te pousser à la fuite; cependant, si tu m'avais écouté, nous serions ensemble, la sombre douleur répandue dans tes deux dernières lettres ne pèserait pas sur mon cœur; il ne serait pas pénétré du plus mortel effroi à l'idée de *ces mille projets qui fermentent dans ton sein.* O mon Amélie! tu pleures, et je ne suis point là! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes, et moi je ne le suivrai point! je l'ai promis; encore quelques jours loin de toi : c'est à cette seule condition que ta main m'est assurée. Ah! il n'y avait que ce bien au monde qui pût valoir un si haut prix. Écoute, mon Amélie, tu connais ma mère : si mon

amour a pu l'attendrir, il ne l'a point réconciliée tout-à-fait avec notre hymen, et peut-être aimerait-elle mieux encore que je tinsse mon bonheur d'une autre que de toi. Elle exige que notre mariage soit précédé d'un séjour de deux mois à Vienne, parce qu'elle espère que les fêtes brillantes de la cour et la vue de la jeune princesse qu'elle me destine pourront me détacher de toi; mais mon Amélie ne le craindra pas; elle connaît trop ce cœur tout plein de son image; elle sait que les femmes les plus belles ne me sont rien, et qu'il n'y en a qu'une au monde pour moi. O ma charmante, ma divine épouse! que ta délicatesse ne s'offense point si l'orgueil de ma mère suspend encore notre bonheur : qui s'irriterait plus que moi de cette horrible attente, si mon amour ne me rendait tout facile? Puisse le tien t'inspirer de même! Quoique la conduite de ma mère soit un outrage, ne te révolte pas contre elle, adoucis-la au contraire : toi, qui sais si bien pénétrer dans le cœur et en toucher les cordes les plus sensibles, force ma mère à t'aimer; et, en lui montrant ce que tu vaux et le charme qu'on goûte à te chérir, tu la puniras assez d'avoir pu te haïr si long temps.

Je n'ai pas vu ton frère depuis son retour. J'ai été malade, bien malade. O mon angélique

amie! un jour tu donneras des larmes au récit de mes maux; mais alors ton heureux amant les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour..... Avenir enchanteur! retrouver ton regard, ton sourire, te presser sur mon cœur, te posséder à jamais, voilà donc quel sera mon sort! tu m'aimes et tu seras à moi. Ah! comme toutes les douleurs fuient devant ces mots : *Tu m'aimes et tu seras à moi!* Amélie, je ne me plains plus, je bénis mes souffrances, et je ne frémis plus que de l'idée d'avoir été sur le point de détruire une existence destinée à tant de bonheur.

Je voulais te parler de ton frère, mais je ne sais plus retrouver mes idées; elles sont encore si confuses... J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, et ma tête est bien faible.... Amélie, tu ne sais pas que ma raison a été ébranlée un moment : ah! lorsqu'il m'a fallu renoncer à toi, comment aurais-je pu la conserver et ne pas mourir? En m'abandonnant, elle m'a ôté une partie du sentiment de mon malheur : je doutais du moins dans mon délire, et c'est à ce doute que je dois la vie.

J'attends ton frère demain matin; je lui dirai tout, Amélie : n'est-ce pas exécuter ta volonté? n'est-il pas ton ami? lui parler de notre bonheur, n'est-ce pas ajouter au sien? Il saura ce

que nous sommes l'un pour l'autre ; il verra mon amour, le tien : il apprendra que ce n'est qu'ensemble que nous pouvons retrouver la vie, il s'attendrira sur nos peines, il me parlera de toi, il me nommera son frère : je croirai déjà être heureux ; oui, oui, qu'il pénètre dans ce cœur tout à toi ; je ne veux rien lui cacher, rien que cette félicité divine que j'ai trouvée dans tes bras, et que doivent seuls connaître ce ciel qui l'a créée et l'ange dont je la tiens.

Je n'attendrai point d'avoir vu ton frère pour fermer cette lettre : cela la retarderait d'un jour, et un jour est un siècle ; mais demain je t'écrirai encore, je t'écrirai à tous les instants. Maintenant, Amélie, que tous mes secrets te sont connus, et que je ne suis plus condamné à l'intolérable tourment de te cacher quelque chose, tu ne me reprocheras plus mon silence, tu ne me diras plus : Pourquoi ne m'écris-tu pas ?

LETTRE LXXXIX.

ERNEST A AMÉLIE.

17 août, à minuit.

Ce matin, je venais à peine de faire partir ma lettre, lorsque j'ai entendu une voiture dans la

cour, et qu'un instant après le comte Albert est entré dans ma chambre : je ne l'avais point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi ; ces traits chéris ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que, sans considérer ce que je devais d'égard et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs, et répétant : O mon frère! mon frère! Cet accueil extraordinaire a paru le troubler ; sans repousser mes caresses, il n'y a pas répondu ; et, tombant sur une chaise qui était près de lui, il s'est écrié en joignant ses mains vers le ciel : Il est donc vrai! c'est lui ! J'étais oppressé ; je voulais parler, et je ne le pouvais pas ; je tremblais comme si j'eusses été devant toi. Je me suis appuyé sur la chaise de ton frère ; j'ai pris sa main entre les miennes, et la portant contre mon cœur : O Albert, lui ai-je dit, si vous saviez tout l'amour qui est là. Il a dégagé sa main et m'a interrompu par ces mots : Se peut-il qu'Amélie ait aimé Ernest, et qu'elle l'ait caché à son frère ? Hélas! lui ai-je dit, à cet instant même, Amélie ignore encore que c'est Ernest qu'elle aime. — Quoi! monsieur, vous avez trompé Amélie ? — Oui, je l'ai trompée, et pendant bien long-temps. — Vous avez trompé ma sœur, et vous l'avouez avec

cette tranquillité! et vous ne craignez pas qu'un frère offensé!.....—O Albert, ce n'est jamais avec tranquillité que je parle d'elle. Mais, pourquoi vous craindrai-je? croyez-vous aimer Amélie plus que je ne l'aime? croyez-vous que son bonheur vous soit plus cher qu'à moi? croyez-vous que tout le zèle de votre amitié eût pu décider ma mère à cette union? L'excès de mon amour y a réussi. Madame de Woldemar consent que vous épousiez ma sœur, a-t-il interrompu avec une extrême surprise! — Si après deux mois de séjour à Vienne, je persiste à vouloir cet hymen, elle a promis de ne plus s'y opposer.—Vous ne me trompez pas, Ernest? Ce soupçon m'a révolté; il a vu mon mouvement, et a continué d'un ton plus doux: Vous avez bien trompé ma sœur. Cher Albert, lui ai-je dit, cette dissimulation, excusable dans les premiers temps, étant devenue presqu'un effort de vertu vers la fin, ne vous donne pas le droit de douter de ma franchise. Je veux le croire, a-t-il répondu. Il y a d'ailleurs dans votre air, votre maintien, vos discours, une sincérité et un abandon qui appellent la confiance; et maintenant que je suis tranquille sur le bonheur d'Amélie, puisque vous l'aimez et que vous avez obtenu le consentement de votre mère, racontez-moi tous les détails de

cette étonnante aventure : je puis vous écouter avec calme. Je me suis assis près de lui; et, remontant au jour où tu me sauvas la vie, je lui ai peint tous ceux que j'ai passés près de toi. Sans doute la vérité, la chaleur de mon récit l'ont touché, car plus d'une fois j'ai vu couler ses larmes. Je me suis étendu avec délices sur des souvenirs si doux : mais c'est surtout en parlant de tes vertus et de mon idolâtrie, que je ne pouvais me lasser de parler, ni ton frère de m'entendre. Enfin, quand j'en suis venu à l'instant où j'ai voulu t'engager à fuir, et aux touchants motifs de ton refus, il a saisi ma main en s'écriant : Digne, excellente créature! comment as-tu pu taire à ton Albert un sacrifice qui, en t'élevant dans son estime, l'aurait rendu si heureux.....? Mais je le suis, je le suis beaucoup. Vous êtes digne d'Amélie, vous seul savez l'aimer comme elle mérite de l'être. Dans tout ceci, il n'y a que moi de coupable : avec plus de sévérité, je vous aurais épargné bien des douleurs à tous deux. En remplissant rigoureusement les devoirs que mon père m'avait imposés, je n'aurais jamais quitté ma sœur, je me serais opposé à son mariage, je l'aurais forcée à vous attendre; en vous voyant, elle vous eût aimé, et aucun nuage n'eût troublé vos destinées. Ne vous repentez pas d'une in-

dulgence dont la cause était si généreuse, ai-je interrompu vivement. Si nul obstacle ne se fût placé entre nous, si l'excès de mon amour n'eût pas vaincu mon orgueil et celui de ma mère, Amélie ne saurait pas si bien à quel point elle est aimée. Il m'a regardé ; des larmes roulaient dans ses yeux : Ernest, m'a-t-il dit, que vos paroles me font de bien ! Chère et bien-aimée sœur ! voilà le cœur qu'il te fallait ; comment ne lui aurais-tu pas livré tout le tien ? Enfin, je te reverrai dans ta patrie, heureuse et honorée ; et c'est à vous, Ernest, que je devrai un semblable bonheur : ah ! comment jamais m'acquitter envers vous ? — Vous me donnez la main d'Amélie, et vous me le demandez ! O Ernest ! s'est-il écrié en me serrant à son tour entre ses bras, qu'il m'est doux, en vous nommant mon frère, de sentir qu'il est des destinées irrévocables auxquelles on ne peut échapper. Albert est resté tout le jour avec moi ; nous avons dîné tête à tête dans ma chambre ; nous n'avons parlé que de toi ; ton frère lui-même n'avait que cette pensée, celle de Blanche ne l'a pas occupé un moment. Qui es-tu donc, femme céleste et incompréhensible, qui sait inspirer une amitié telle que l'amour qu'on porte aux autres femmes ne saurait l'égaler ? Ah ! quand je vois avec quelle ardeur ton frère

te chérit, puis-je m'étonner que, sans ton amour, l'univers et la vie ne soient rien pour moi?

Ma mère n'a point vu le comte, parce qu'elle était incommodée; mais, le sachant dans la maison, elle lui a fait faire des excuses et des compliments avec une bienveillance qui nous a charmés tous deux. A présent, Amélie, il ne manque plus à mon bonheur que d'avoir de tes nouvelles. Je calcule avec une inexprimable impatience tous les jours qu'il me faudra attendre pour recevoir la réponse à la lettre que je t'écrivis hier. S'il en est temps encore, envoie-la à ton frère à Dresde, qui se chargera de me la faire passer à Vienne, où je serai sans doute quand elle arrivera ici. Ne sachant point encore où nous logerons dans cette ville, ma mère se proposant même d'aller passer quelques jours à la campagne du prince de B***, je ne veux point que tu m'écrives directement, car je préfère encore le retard de ta lettre à la crainte qu'elle ne s'égare.

O ma bien-aimée! toi, la plus chère moitié de moi-même! que ne puis-je, au gré de mes désirs, précipiter les mois, les heures, les instants qui me séparent encore de toi! Que ne puis-je voir briller ce jour qui doit nous réunir! ce jour de bonheur, de volupté, qui se pro-

longera jusqu'à la fin de notre vie, et peut-être au delà. Ah! si l'amour est le sentiment qui remplit le plus le cœur, c'est que c'est celui qui voit le plus loin dans l'avenir, et qui, portant avec lui la certitude que l'éternité même ne pourra user ses jouissances, ne l'envisage que comme le commencement d'une félicité sans terme.

J'écrirai à ton oncle, je ne le puis aujourd'hui; je sens que, si j'avais du temps encore, c'est à toi seule que je le donnerais; mais je lui écrirai; je veux obtenir son pardon : puisqu'il te chérit et que tu l'aimes, je veux l'aimer et lui être cher aussi. Adieu, mon Amélie, mon premier, mon unique amour, adieu. Quand cette heureuse lettre sera entre tes mains, il y aura déjà bien moins de jours de désirs et de privations.

LETTRE XC.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

22 août.

Nous partons pour Vienne dans trois jours, Adolphe; vous n'y viendrez point avec nous. Mes notions sur les devoirs sont trop différentes

des vôtres pour que je puisse m'accommoder des conseils que vous donneriez à mon fils. Je vois trop tard la grande faute que j'ai commise en choisissant pour l'ami d'Ernest un homme qui n'était pas fait pour l'être : j'aurais dû présumer que celui qui ne pouvait avoir le sentiment de sa dignité, tâcherait de l'effacer dans l'âme des autres ; et je ne dois pas m'étonner aujourd'hui de le voir oublier la distance qui nous sépare, traiter avec une insolente égalité la bienfaitrice qui l'a tiré de la poussière, et mettre l'ingratitude au rang des vertus. J'espère cependant que vous aurez égard à mes derniers ordres, et que vous n'écrirez plus à mon fils.

LETTRE XCI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Dresde, 23 août.

Votre lettre, madame, a brisé tous mes liens, et vos insultes me dégagent de toute reconnaissance. N'espérez point m'avoir humilié ; j'ai senti au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang était petite, comparée à la noblesse de l'âme. En m'accablant d'outrages, vous

n'avez rabaissé que vous ; et la baronne de Woldemar, fière de ses aïeux et de son opulence, mais violant tous les droits de la justice et de l'humanité, s'est placée au-dessous d'Adolphe privé de naissance et de biens, mais inflexible dans les principes de la droiture et de l'honneur.

Je vous ai déjà déclaré, madame, que je n'avais point d'ordre à recevoir de vous ; j'aurais pu être soumis si vous aviez été juste ; mais maintenant vous ne pouvez rien sur moi ; mon amitié pour Ernest est hors de votre puissance, et je n'ai aucun compte à vous rendre de la conduite que je tiendrai avec lui.

JOURNAL D'AMÉLIE.

12 août, neuf heures du soir.

Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approche de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal : j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une infortunée..... ; je le veux, pour dévoiler une

inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisants dehors de vertu qui m'ont perdue.

Je ne sais dans quel lieu ni quel jour j'aurai cessé de souffrir; mais si l'homme dans les mains duquel tombera ce recueil a une sœur, un enfant, si son cœur est accessible à la pitié, s'il a quelque respect pour la volonté des mourants, je le conjure de faire remettre ces papiers au comte Albert de Lunebourg, à Dresde.

12 août, onze heures du soir.

Avec quelle douce tranquillité mon oncle vient de me dire adieu! s'il avait su que c'était le dernier.... le dernier! Oh! que le ciel le protége et le rende insensible à ma fuite! que la paix demeure dans cette maison qui m'a reçue, dans ce cœur qui m'a aimé! qu'Amélie soit oubliée, haïe même de son bienfaiteur! mais qu'elle ne lui coûte pas une larme!.... Une nécessité absolue, irrésistible me commande de partir: je vois l'abîme s'ouvrir devant moi; mais, tel affreux qu'il soit, je crains moins d'y tomber que d'endurer plus long-temps le mal qui me ronge le cœur... J'abandonne mon fils: il dort, je ne verrai pas ses larmes, je n'entendrai pas ses cris qui déchireraient mes entrailles; pendant

qu'il dort, je puis le fuir... Quand il s'éveillera, son innocente voix appellera sa coupable mère; sa mère ne lui répondra plus, mais il ne demeurera pas sans appui.... O vertueux Albert! toi, que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé; il ne restera pas seul au monde comme moi.... Seule? ai-je dit: ah, malheureuse! que ne l'es-tu? C'est le pire degré de ton infortune de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort cette créature, ton opprobre et ton désespoir....; cette créature qui se meut dans ton sein pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. Oh! que je fusse demeurée vertueuse, et je n'aurais perdu que mon bonheur; j'aurais pu vivre pour mon fils et pour Albert! L'innocence, étendant ses consolations sur mon cœur désolé, m'aurait montré le ciel pour refuge et l'éternité pour récompense! mais traîner des jours dévoués à l'ignominie, n'oser me jeter dans les bras d'un Dieu qui me condamne, me sentir indigne de l'amitié de mon frère, du respect de mon enfant, et porter le fruit de ma honte sans savoir encore, et peut-être jamais, quel est le perfide qui fut son père! c'est un si effroyable supplice, que la religion terrible, menaçante, n'en a point d'égal à offrir à l'infortunée qui, égarée par la douleur, oserait atten-

ter à ses jours.... O mon frère! quel exemple pour celles qui croient ne devoir point commander à leurs passions! J'étais née honnête; je chérissais la vertu, on trouvait mon cœur bon et généreux.... Mais je m'abandonnai sans réserve au premier sentiment qui voulut me dominer, et je perdis l'estime de mes parents, de mes amis; je fis le malheur de mon frère, et je fus forcée à m'expatrier; je croyais être toujours tranquille, mais bientôt je sentis que, sous le nom d'amitié, un attrait invincible m'entraînait : je fermai les yeux, je ne voulus pas voir qu'un nouvel orage allait fondre sur moi : le premier n'avait fait que mon malheur; celui-ci a fait ma honte, il m'a tout enlevé; je suis perdue, déshonorée; celle que tu nommais ta vertueuse sœur, ta douce Amélie, est au moment peut-être de commettre un crime horrible..... Je n'ose envisager moi-même toute ma pensée... Et toi, que cache un voile mystérieux, impénétrable auteur de ma misère, de quoi ne serais-tu pas responsable si je me présentais, couverte du sang de ton enfant et du mien, devant le tribunal d'un Dieu!..... Ah! cette seule idée ne devrait-elle pas m'arrêter!.... Non, je n'appellerai point la malédiction du ciel sur ta tête; je supporterai la vie pour te sauver de l'inexorable remords : jamais il ne t'arrivera un mal-

heur par Amélie, et je ne veux mourir qu'après t'avoir pardonné.... Mais il faut te connaître, il faut te voir une fois encore ; j'y suis résolue.... Voilà minuit qui sonne à l'horloge du château... Hélas ! ainsi je comptai la même heure cette nuit.... nuit fatale ! nuit terrible où je te trouvai presque expirant sur les marches de mon appartement, et où, te réchauffant contre mon cœur brûlant, je te rendis la vie pour te donner la mienne ; et ce fut à ce moment que tu osas trahir et ton épouse et la vérité !.Je ne sais encore celle que tu me cachas alors ! mais, telle affreuse qu'elle pût être, dans l'abîme où tu venais de m'entraîner, il eût été moins barbare de me tuer que de me tromper.... Je n'ajoute rien : si un jour ces lignes trempées de mes larmes parviennent jusqu'à toi, elles te diront assez ce que j'ai dû souffrir en les écrivant : que ce soit ta seule punition.... Voilà l'instant.... Il faut partir ; la chaise m'attend au bas de la montagne.... O mon fils ! mon pauvre fils ! adieu !...

Continuation du journal d'Amélie.

19 août.

Dis, homme cruel ! es-tu satisfait de la passion qui me dévore ? son empire est-il assez terrible ? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à dé-

sirer? Hélas! c'est pour toi, et pour toi seulement que j'ai abandonné mon fils : j'ai vu son sommeil, son innocent sourire ; j'arrosais son visage de mes pleurs criminels, et je restais.... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah! qui dira les douleurs d'une mère désolée? Tandis que je descendais la montagne, l'ombre plaintive de mon fils errait autour de moi; je croyais l'entendre gémir : Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime.... Au bas de la montagne, je me suis assise sur une pierre pour regarder encore le château : combien de fois je vous y ai vu placé à mes côtés! mais vous n'y étiez plus. Un effrayant silence enveloppait l'univers; la lune répandait sur tous les objets sa lueur froide et mélancolique, et ne semblait les éclairer que pour me montrer que j'étais seule au monde. Je me suis arrachée à mes déchirantes réflexions : la chaise m'a emportée loin de mon fils; mais si elle m'avait approchée de toi, et que tu m'aimasses encore!.... O toi, que je ne connais que par l'amour que je te porte, et qui n'ai d'existence que celle que tu voudras me donner, si je pouvais une seule fois encore sentir ton cœur battre contre le mien, et ta voix me dire qu'Amélie t'est chère, je ne me plaindrais point de mon sort, et je mourrais en paix.

Dans peu de jours je serai chez madame de Simmeren : c'est là sans doute que m'attend cette vérité terrible que je brûle et que je tremble de découvrir.

Continuation.

27 août.

Je n'ai pas eu le courage de descendre chez madame de Simmeren : au moment de connaître mon sort, j'ai frémi de ce qu'il allait être, et j'ai retardé une nuit encore ce redoutable éclaircissement. Je suis dans une misérable auberge ; la pluie bat par torrents contre mes fenêtres ; l'orage ébranle la maison ; une triste lampe éclaire à peine le papier sur lequel j'écris ; la tête appuyée contre la pierre de ma cheminée, je jette mes regards sur la journée de demain ; et, passant alternativement de l'effroi à l'espérance, je hâte et je retarde par mes vœux ce jour qui va paraître... Que m'apprendra-t-il ? Je vais voir la mère d'Adolphe, elle me parlera de lui ; mais Adolphe est-il celui que j'aime ? Que va penser madame de Simmeren en me voyant arriver chez elle ? Si en effet tu lui dois le jour, tu l'auras instruite : me recevra-t-elle comme sa fille ? ou me repoussera-t-elle comme une femme coupable que tu te seras fait un jeu cruel de séduire ? Toi-même, où es-tu ? Tu m'as

écrit de Dresde où tu n'étais pas ; maintenant que tu dis y être, peut-être te trouverai-je ici ; peut-être dans ce moment même dors-tu paisiblement au château de Simmeren, tandis qu'à quelques pas de toi je veille dans les larmes, et que ma pensée erre dans le vague de l'univers pour t'y chercher.... Oh ! s'il était vrai, s'il était possible que demain !..... Avec quelle lenteur les heures se traînent ; la nuit ne finit point ; le jour ne paraîtra jamais : le temps s'est-il arrêté pour moi seule, pour prolonger la mortelle incertitude qui pèse sur mon cœur.

Continuation.

29 août.

Il était près de midi quand je suis arrivée au château. J'ai demandé madame de Simmeren ; on m'a dit qu'elle était malade, et qu'avant de m'introduire dans sa chambre, on allait s'informer si elle était en état de me recevoir. Je n'ai pas osé proférer le nom d'Adolphe : ce nom qui occupait seul ma pensée, que je croyais voir écrit sur tous les murs, a expiré sur mes lèvres quand j'ai essayé de le prononcer : ma force n'a pas pu aller jusque-là. Je suis restée seule dans le salon, tandis qu'on a été avertir madame de Simmeren. S'il est auprès de sa mère quand on annoncera que madame Mansfield est là, me

disais-je, il va accourir. Et, au moindre mouvement qui se faisait dans la maison, tout mon corps tremblait avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance; oui, je le craignais, car je ne voulais pas mourir sans l'avoir vu. J'ai entendu revenir quelqu'un : au moment où on ouvrait la porte, j'ai porté la main sur mes yeux pour ne pas voir qui entrait, et j'ai attendu avec une inexprimable anxiété la voix qui allait parler : c'était celle du même domestique qui venait de me quitter; il m'apprenait que madame de Simmeren avait appris mon arrivée avec beaucoup de joie, et m'attendait impatiemment. Je me suis levée pour le suivre; mais, à l'entrée de l'appartement, je me suis arrêtée; je ne pouvais plus respirer. Pourquoi trembler ainsi? me suis-je dit; il n'est pas chez sa mère, assurément il n'y est pas. Cependant, avant d'entrer, j'ai demandé au domestique : Madame de Simmeren est-elle seule? Mais ma voix était si faible, si altérée, qu'il ne m'a pas entendue; et, n'osant me faire répéter, il m'a annoncée. A ces mots, j'ai entendu un cri : tout mon cœur a frémi; je me suis précipitée... Madame de Simmeren était seule. Est-ce vous, ma chère Amélie, m'a-t-elle dit en se soulevant de dessus le canapé où elle était couchée, et étendant ses deux bras vers moi, est-ce

bien vous que je revois? Hélas! j'aurai donc encore un plaisir dans ce monde. Je l'ai embrassée en silence; et, la considérant ensuite, je l'ai trouvée pâle, maigre, abattue; cette physionomie si tranquille, si gaie, qui l'embellissait il y a quinze mois, avait fait place à la tristesse la plus profonde. Sont-ce les combats que son fils lui a livrés qui l'ont mise en cet état? me demandais-je. Mais, s'il était vrai, me recevrait-elle avec tant de bonté? Elle a vu ma surprise : Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit; mais, Amélie, ma figure l'est moins que mon cœur : il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte. A ces mots, j'ai pensé qu'Adolphe lui avait tout dit, à l'exception du nom de celle dont il était aimé. Je lui ai demandé où il était actuellement; elle m'a répondu : A Dresde. Je l'ai regardée ensuite en silence, en attendant qu'elle s'expliquât : Mon fils a détruit la paix de ma vie, a-t-elle continué, poussant la vertu jusqu'à la barbarie; il regarde comme un crime la faiblesse d'une femme tendre.... — Comme un crime!...lui! Adolphe! Je n'ai pas pu continuer; tant de douleurs réunies ont saisi mon cœur, que je suis demeurée sans voix et presque sans mouvement. Qu'avez-vous, m'a-t-elle dit avec intérêt, vous paraissez bien émue? J'ai

appuyé ma tête sur son épaule sans lui répondre, abîmée dans cette pensée : L'homme que j'aime est-il cet Adolphe qui a prononcé de si cruelles paroles ! et, si ce n'est pas lui, qu'est-il donc ? Et, par un mouvement involontaire, j'ai étendu la main comme pour repousser le fantôme effrayant qui, depuis la dernière lettre de Blanche, semble acharné à me poursuivre. Madame de Simmeren a pressé ma main avec tendresse, en me disant d'une voix caressante : Ma jeune amie, je vous trouve bien changée aussi : auriez-vous eu des peines ? Des peines, ai-je repris avec un sourire amer ; oui, j'en ai eu ; elles m'ont rendue malade. —Le séjour de la Suisse vous a donc été funeste ! —Oh beaucoup, beaucoup ! madame. —Vous avez bien fait de la quitter. Et vous allez respirer l'air natal ? —J'ignore si j'oserai aller à Dresde.— Croyez-moi, mon enfant, n'allez pas vous exposer à de nouvelles humiliations ; restez avec moi... Quoi ! madame, ai-je interrompu, vous me garderiez chez vous malgré madame de Woldemar ? Eh quoi ! Amélie, ne vous souvenez-vous plus que je vous l'ai déjà proposé une fois ? — Et vos dispositions n'ont point changé ?— Hélas ! mon Amélie, depuis que je n'ose plus compter sur l'amour de mon fils, imaginez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de vous fixer ici ;

mais peut-être que je fus autrefois trop coupable pour que vous me jugiez une amie digne de vous. Ah! madame, ne me parlez pas ainsi, me suis-je écriée en cachant dans mes mains mon front humilié. — Pourquoi parlerais-je autrement, Amélie? je n'ai pas assez perdu le goût de la vertu pour ne pas rendre justice à la vôtre. C'est assez.... assez, ai-je interrompu, ne pouvant plus endurer des éloges qui redoublaient ma honte. — Bonne Amélie, mon repentir vous touche; vous m'avez vue plus tranquille jadis. Hélas! je touchais à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts; mais le premier regard de mon fils me les a fait connaître; et la punition, pour avoir tardé long-temps, n'est arrivée que plus terrible.... Malheureuse mère, d'avoir à me reprocher l'infortune de mon unique enfant! malheureuse mère, d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce funeste présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre! plus malheureuse mère encore d'être regardée comme criminelle par mon propre fils! O Amélie! soyez toujours sage : si une passion vous poussait jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi; que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que, de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit

de vous mépriser. Pendant qu'elle parlait, je sentais palpiter dans mon sein..... J'écoutais l'horrible prophétie, et je ne mourais point..... Tout à coup un désespoir violent m'a saisie; je me suis levée brusquement pour sortir. Où allez-vous donc, m'a-t-elle demandé en faisant un mouvement pour me retenir? Je vais faire préparer une chaise et demander des chevaux. — Mais votre projet, Amélie, ne peut être de me quitter sitôt? — Dans une heure. — Ah! mon Dieu, ma chère, que m'annoncez-vous? Venez, je vous en conjure, venez vous asseoir un moment près de moi. Je suis retournée à ma place. Je vous assure, Amélie, que vous n'êtes pas bien, et que je ne vous laisserai pas partir; vous êtes extraordinairement pâle, et vous paraissez souffrante. — Oui, je le suis; oui, je souffre beaucoup; mais mon mal a besoin de mouvement, et je ne puis m'arrêter plus longtemps. — Ma chère enfant, en vous voyant, mon premier sentiment a été de vous confier mes peines; mais je me trompe fort, ou vous ne me dites pas toutes les vôtres. Je n'ai pas répondu. Vous ne me direz donc rien? J'ai secoué la tête. Et vous allez donc me quitter, ma fille? A ce nom, j'ai retrouvé des larmes, et je me suis précipitée à ses genoux en m'écriant: Ah! madame, quel nom! moi, votre fille! et

vous l'auriez voulu! — Hélas! mon Amélie! si le ciel m'en eût donné une pareille, j'eusse été trop heureuse; mais je ne la méritais pas. Après cette réponse, il n'aurait plus dû me rester aucun doute sur la perfidie de celui qui avait pris le nom du fils de madame de Simmeren. Cependant il m'est venu une idée que j'ai voulu éclaircir; et, levant une main vers le ciel, j'ai dit à l'intéressante amie qui fixait sur moi ses yeux baignés de pleurs : Jurez-moi, au nom de ce Dieu qui punit les parjures, de ne jamais révéler à personne les demandes que je vais vous faire, et le secret que vous allez deviner peut-être. Je m'y engage, a-t-elle repris en me regardant avec surprise.—Eh bien, dites-moi : si votre fils m'eût aimée, et qu'il eût désiré s'unir à moi, lui auriez-vous refusé votre aveu? Moi! s'est-elle écriée, frappée d'un profond étonnement, je me serais refusée à un nœud qui eût assuré le bonheur du reste de ma vie! — Mais croyez-vous que le consentement de madame de Woldemar lui eût semblé aussi nécessaire que le vôtre?—Infiniment davantage, Amélie; car il estime bien plus sa bienfaitrice que sa mère; il lui doit tout ce qu'il est. Dieu soit béni! me suis-je écriée, il me reste encore un espoir; la peur de m'effrayer l'aura empêché de me faire connaître tout l'empire que la

reconnaissance exerce sur son âme : peut-être est-ce encore Adolphe. Expliquez-vous mieux, a interrompu madame de Simmeren avec beaucoup d'agitation. Vous connaîtriez mon fils? il vous aimerait?—Ne m'interrogez pas davantage; souvenez-vous du secret que vous m'avez promis, et laissez-moi partir.—Au nom du ciel! parlez-moi.—Je ne le puis à présent : quand je saurai quel est mon sort, je vous l'apprendrai, je reviendrai ici.—Hélas! ma fille, si vous tardez long-temps, peut-être vous ne me retrouverez plus. Ah! lui ai-je dit, que savons-nous si le tombeau ne me recevra pas avant vous!—Amélie, vous avez une consolation que je n'ai plus; vous êtes sans remords; votre douleur n'est pas comme la mienne. Comme la vôtre! me suis-je écriée hors de moi, et mille fois plus affreuse! Mais, en proférant ces mots qui dévoilaient presque ma honte, je me suis élancée hors de la chambre. Madame de Simmeren, quoique faible, a voulu courir après moi. Amélie, me disait-elle, écoutez; j'ai un soupçon, un mot l'expliquerait..... Ce mot, j'ai tremblé de l'entendre; j'ai fui avec plus de rapidité, et me suis jetée dans ma voiture, qui m'a emportée ici.

Adolphe est un homme dur, sévère, qui juge impitoyablement les erreurs qu'entraîne une

irrésistible passion! Adolphe n'a point dit à sa mère qu'il aimait, il ne lui a pas prononcé le nom d'Amélie!.... Non, tu n'es pas Adolphe.... Qui donc es-tu, être terrible qui ne t'es approché de moi que pour consommer ma ruine, et m'abandonner ensuite à une inconsolable douleur?.... Oh! ce mot de madame de Simmeren, ce soupçon qui erre autour de moi comme une ombre menaçante!.... S'il était des destinées écrites dans le ciel; si, du fond de sa tombe mon inflexible aïeul avait su m'atteindre, et punir ma désobéissance par cette main même... si cet homme était!.... Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal.... Lui! il serait le père!.... O mon Dieu! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu toute l'étendue de mon malheur.

LETTRE XCII.

ERNEST A ADOLPHE.

Vienne, 6 septembre.

COMMENT ne vous ai-je pas vu avant mon départ, Adolphe? comment ne m'avez-vous pas écrit un seul mot depuis? Je m'en suis plaint à ma mère; elle prétend que vous avez bien fait :

sait-elle donc vos raisons? se passe-t-il entre vous deux quelque chose que j'ignore? et mon ami me trahirait-il? Ah! pardonnez, Adolphe, à un homme dont la tête est encore malade, d'avoir pu former un pareil soupçon : je vous rends justice; je sais que vous êtes le plus fidèle ami et le plus vertueux des hommes; mais il y a un mystère qui m'inquiète et qu'il faut éclaircir. Je ne suis pas content de ma mère : à mesure que ma santé se rétablit, elle reprend un regard sévère, et paraît prête à m'imposer silence chaque fois que je prononce le nom d'Amélie : ah! qu'elle l'osât faire une seule fois, et mon parti serait bientôt pris; elle verrait alors quel fruit elle recueillerait d'avoir violé sa promesse.

Allez tous les jours chez Albert pour veiller à ce qu'il m'envoie sans retard la réponse qu'Amélie doit lui adresser : je l'ai vivement conjuré de ne pas perdre un moment; mais que votre amitié me prête aussi son secours. Jusqu'à ce que cette lettre soit entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vu par mes yeux qu'Amélie me pardonne, m'aime encore et se croit heureuse, je n'aurai pas un instant de repos, mes jours sont agités, mes nuits sont sans sommeil; mille pensées, mille craintes se présentent tour à tour : mon Amélie a dû tant souffrir! avec un

caractère si doux, elle a un cœur si susceptible, si prompt à s'effrayer, si capable de résolutions extrêmes ! Dans sa dernière lettre elle parlait de projets, de désespoir : depuis elle n'a plus écrit..... d'où vient ce silence ?....., O Adolphe ! prenez pitié de moi ; pas une minute, une seconde de retard dans la lettre que j'attends : peut-être Albert me l'apportera-t-il lui-même ; car M. de Geysa, qui est arrivé hier avec sa famille, m'a assuré qu'il ne tarderait pas à le suivre : sa présence est nécessaire ici pour la cassation du testament ; mais, quoique son mariage avec Blanche doive se conclure immédiatemennt après, j'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir reçu la lettre de sa sœur. Adolphe, veillez sur lui, veillez pour moi, pour la vie de votre ami.

LETTRE XCIII.

M. GRANDSON A ALBERT.

2 septembre.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui désobéisse. Mon cher monsieur le comte, Amélie m'a quitté ; je ne sais ce qu'elle est devenue : depuis ce jour je ne puis ni manger ni dormir ;

je pleure du matin au soir. Vous savez comme je l'aimais, elle était ma fille ; je voulais lui donner toute ma fortune : eh bien ! elle s'en est allée sans me dire en quel endroit. Malgré son ingratitude, je ne puis lui en vouloir : sa lettre, à laquelle je ne comprends rien, me montre son pauvre cœur si plein de tristesse ! La malheureuse enfant ! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être ?..... En vérité, monsieur le comte, la tête m'en tourne ; et, si elle ne m'avait conjuré de ne pas quitter son petit Eugène, j'aurais été courir le monde pour la retrouver. Elle m'avait recommandé aussi de ne vous apprendre sa fuite qu'au bout d'un mois ; que d'ici-là elle me donnerait de ses nouvelles : malgré ce qu'elle me fait souffrir, je voulais lui obéir ; mais comme voilà plus de quinze jours qu'elle est partie, et que je n'ai pas reçu un mot d'elle, je n'y puis plus tenir ; il faut bien que je vous dise la vérité pour que vous me la rameniez. Damnation sur cet Henry Semler ! je parie qu'elle en était toujours occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que, la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mît à la poste le jour même : il l'oublia, et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand

Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg. Mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe, et où l'a-t-elle connu ? Au reste, je vous envoie cette lettre; peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugène est au désespoir; il appelle à chaque instant sa mère; et, quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me désoler avec lui : en vérité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malédiction sur le coupable! mais que le ciel protége la pauvre innocente; car, je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du 12 août qu'elle est partie : j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzona, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avait vendu une, huit jours avant la funeste époque, à une jeune dame qu'il ne connaissait pas. Je sais bien qu'Amélie, vers ce temps-là, fut passer une journée à Bellinzona, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette : mais comment s'est-elle procurée des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la

Bavière ; c'est là qu'est cet Henry Semler. Je me donne au diable qu'Amélie n'est pas loin ; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée au cœur paternel de son vieil oncle ; elle sera reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts : dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir ; dites-lui que le jour où nous la reverrons sera le plus beau de ma vie !... oui, le plus beau !... un véritable ange !... Mais si elle ne reparaît pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

LETTRE XCIV.

ALBERT A BLANCHE.

Dresde, 12 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée. Je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement ; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous revoir que quand j'aurai retrouvé ma

sœur. L'infortunée! elle a pu quitter son enfant! Qu'elle est affreuse la puissance qui a pu l'y déterminer! et dans quel état elle doit être!..... Malgré moi, mes larmes inondent mon papier : ah! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me faudra verser sur son sort! Blanche, gardez un profond silence sur ce funeste événement; taisez-le surtout à Ernest : il ne pourrait contraindre sa douleur, il voudrait voler après Amélie : son départ donnerait de la publicité à l'imprudence de ma sœur; sa mère, irritée, y pourrait trouver un prétexte pour révoquer sa promesse et le saisirait avec joie : il faut éviter ce malheur. Quand je vous reverrai, vous saurez ce qui a déterminé celui de ma sœur; vous frémirez en voyant les suites terribles qu'entraîne ce désir immodéré de plaire qui vous domine toujours. Vous avez voulu paraître aimable a Adolphe et même à Ernest; vous vous êtes vantée d'avoir réussi; vous avez cru n'être que légère... Blanche, je n'accuse point votre cœur; mais par le mal que vous avez fait, vous apprendrez trop tard qu'une femme coquette peut bien être toujours vertueuse, mais qu'elle n'est jamais innocente.

Mon absence offensera peut-être vos parents : vous pourrez les apaiser en leur disant que j'ai été appelé à Lunebourg pour une affaire

importante : si cette excuse ne leur suffit pas, et qu'ils me jugent coupable, je vous recommande, Blanche, au nom du repos de ma vie entière, de ne pas me justifier en accusant ma sœur; ne prononcez pas le nom d'Amélie : que je la sauve et que vous me conserviez votre amour, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

LETTRE XCV.

ADOLPHE A ERNEST.

Dresde, 13 septembre.

Hier, sur votre recommandation, je fus chez le comte de Luneboarg : il venait de partir en chaise de poste; j'imagine qu'il a été vous joindre à Vienne : je devrais peut-être m'étonner qu'il n'ait pas daigné me dire un mot de son départ; mais j'apprends chaque jour que dans ce monde, où le rang et la richesse sont comptés pour tout, celui qui est pauvre et obscur doit s'attendre à être compté pour rien.

Ernest, il est vrai qu'il y a eu entre votre mère et moi une explication qui nous a séparés pour jamais : je n'ai pu supporter d'être insulté; je ne le supporterais pas même de vous, qui m'êtes plus cher que la vie. Si je croyais

que le récit de cette scène pût être utile à votre bonheur, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour à vous en adresser les détails, mais cette connaissance ne pourrait que vous nuire; fiez-vous à moi, mon ami, et pour quelque temps encore laissez-moi garder le silence.

Vous me connaissez assez pour être sûr que ce n'est ni la crainte, ni les menaces que je méprise, qui m'éloignent de vous; et moi je vous estime assez pour être sûr que, malgré les calomnies de la méchanceté, et les prétentions de l'orgueil, vous verrez toujours dans votre ami un honnête homme et votre égal.

LETTRE XCVI.

ADOLPHE A ALBERT.

Dresde, 20 septembre.

Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous, ainsi je puis, sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée sœur est ici.

Hier, sur les cinq heures du soir, on m'apporte un billet d'une écriture tremblante et déguisée, par lequel on me prie de me rendre sur-le-champ à l'hôtel du Cygne pour une af-

faire importante. J'ésitais, parce que je trouvais dans cette invitation une sorte de mystère qui me répugnait; mais le domestique de l'hôtel m'ayant dit que la jeune dame était très faible, très malade, et insistait absolument pour me parler le soir même, je me suis décidé à le suivre.

On m'a introduit dans une chambre haute assez mal éclairée; une femme, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine et dans l'attitude d'une profonde méditation, était à genoux sur une chaise basse près de la fenêtre, le dos tourné vers la porte. Madame, lui dit le domestique en entrant, voilà la personne que vous avez demandée. C'est bon, répondit-elle sans changer de position; retirez-vous. Le domestique sortit. A peine l'eût-elle entendu fermer la porte qu'elle se leva brusquement, vint à moi, me regarda, jeta un grand cri, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet en répétant à plusieurs reprises : Ce n'est pas lui, ô mon Dieu! ce n'est pas lui!

Ma surprise égalait à peine mon embarras : l'extérieur noble et décent de cette femme ne permettait aucune idée défavorable, et ses traits si beaux, sa douleur si touchante, commandaient impérieusement le respect et la pitié. J'hésitais à lui parler, je craignais de proférer des mots qui la blessassent; à la fin j'ai dit : Si

c'est Adolphe de Reinsberg que vous demandez, madame.... Eh bien, monsieur, a-t-elle interrompu en soulevant sa tête et me regardant d'un air égaré, si c'est Adolphe de Reinsberg?— Vous le voyez devant vous, madame; c'est moi qui me nomme ainsi. Vous êtes Adolphe, a-t-elle repris en me fixant encore, vous êtes Adolphe? et lui, qui est-il donc?—Qui? madame; de qui me parlez-vous? De qui je parle?.... Ah! monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami! nommez un autre que votre ami; je puis tout supporter, excepté ce nom-là..... Ces phrases extraordinaires, prononcées avec un accent qui l'était encore plus, ont fait naître mes soupçons: j'ai regardé plus attentivement cette jeune personne: sa coiffure était en désordre, ses cheveux couvraient son cou et une partie de sa taille, sa figure peignait le trouble, la crainte, la douleur; la sensibilité de son regard, et sa singulière beauté, m'ont fait penser qu'il n'y avait qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest: reculant de quelques pas, j'ai dit à mon tour: C'est elle! non, ce ne peut être autre qu'Amélie! A ce nom, elle s'est écriée avec l'accent de la terreur: Il m'a nommée, il me connaît. Il n'y a plus de doute, mon sort est accompli, je meurs de la main d'Ernest!

Non, madame, vous outragez mon ami; votre vie lui est plus précieuse que la sienne même, il est rempli de respect, d'amour.... N'achevez pas, a-t-elle interrompu dans un inexprimable désordre; ne profanez pas ainsi le respect, l'amour, en les plaçant dans l'âme de ce perfide. Il me respecte, lui! qui a pu tromper avec tant de bassesse et d'artifice un cœur innocent qui se livrait à lui tout entier! Dira-t-il qu'il fut entraîné malgré ses combats? qu'un irrésistible amour triompha de ses efforts? Non, il ne lui restera pas même cette excuse. Au moment où il me vit, il savait qui j'étais, et quel invincible obstacle s'élevait entre nous; il le savait si bien, que, pour pouvoir m'enlacer dans ses piéges, il me cacha son nom, qui m'aurait si bien défendue contre lui. Qu'il m'ait aimée après, cela est possible; je veux bien croire encore qu'on ne parvient pas à feindre la passion qu'il a montrée; mais qu'il ait voulu me tromper quand rien ne l'y excitait, qu'il ait voulu me tromper de sang-froid, quand il voyait clairement que ma ruine serait la suite inévitable de ses artifices, c'est ce que le malheureux ne peut se nier à lui-même, c'est ce que sa conscience lui répétera à toutes les heures de sa vie jusqu'à la la dernière.... Monsieur, a-t-elle continué en me saisissant le bras, ne me parlez jamais de

l'amour de votre ami : la haine de sa mère m'a fait moins de mal.

Je conviens, lui ai-je dit, qu'Ernest a été bien faible, bien coupable; mais par quels tourments n'a-t-il pas expié ses torts! vos maux mêmes n'ont pas égalé les siens. Je l'ai vu prêt à perdre la raison, la vie; et si sa mère n'avait eu pitié de lui, si elle n'avait cédé.... Sa mère a cédé! a-t-elle interrompu avec un cri de surprise, comme si le ciel s'était ouvert tout à coup devant elle. —Oui, madame, elle s'est engagée à vous nommer sa fille. —À me nommer sa fille! Et elle est demeurée immobile et comme en extase. « Vous êtes certain, vous me jurez que la mère d'Ernest consent à me nommer sa fille? » À cette question si positive, j'ai pensé à la dernière lettre que j'ai reçue de madame de Woldemar, où elle persiste dans son refus; et, trop sûr que rien ne pourra l'ébranler à cet égard, je n'aurais pu promettre son consentement irrévocable à Amélie, sans me rendre coupable du plus vil mensonge. J'ai levé les yeux au ciel sans répondre; elle a frémi de mon silence; toutes ses espérances l'ont abandonnée. Après m'avoir fixé quelques moments, elle m'a dit avec le sourire amer de l'indignation. Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui. —Ah! n'accusez pas Ernest des torts de sa

mère; je vous jure..... Ne jurez point, a-t-elle interrompu, je ne crois plus aux serments, je ne crois plus à la parole d'aucun homme; il n'y a dans leur cœur que trahison, duplicité, mensonge. Retirez-vous, monsieur, je n'ai pas besoin de vous pour connaître mon sort. — Non, madame, je ne vous quitterai point sans avoir justifié Ernest.... Et croyez-vous que cela soit possible? a-t-elle repris avec un profond mépris; et, quand cela serait, pensez-vous que je puisse ajouter foi aux assurances que vous me donneriez, vous, le complice de sa perfidie?... Ah! il m'a guérie, guérie pour toujours de la confiance, a-t-elle ajouté en appuyant ses deux mains sur son cœur. Son reproche m'avait pénétré, car il était juste : j'ai voulu répondre, elle ne m'en a pas donné le temps : Quittez-moi, monsieur, je ne peux plus supporter la présence d'aucun homme. S'il est vrai qu'Ernest puisse avoir quelques excuses, ce n'est pas vous qui me le persuaderez; je n'en croirai que moi, et je sais quels moyens m'en instruiront. Allez, a-t-elle continué en me faisant un signe de la main, votre vue ajoute à mon supplice; retirez-vous. Elle était à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirants, que j'ai cru que son cœur allait se briser. J'ai

voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé : Ne me touchez pas, homme! ne me touchez pas! Je me suis retiré vers la porte, et là, m'arrêtant un instant, je lui ai dit : Ne puis-je donc rien faire pour vous? A ces mots, elle a tourné vers moi son visage inondé de pleurs. Vous pouvez me promettre, a-t-elle répondu, de taire à Ernest, à sa mère, que vous m'avez vue et que je suis ici; c'est le seul bien que je veuille et que je puisse recevoir de vous; je vous le demande de toutes les puissances de mon âme, et avec cette ardeur de prières qu'on adresse à Dieu; mais vous ne me l'accorderez pas; un cœur d'homme ne peut vouloir, ne peut faire autre chose que le mal.—Je vous jure de garder le silence avec Ernest et sa mère : vous ne désignez pas d'autre personne? Elle n'a rien répondu. Me permettez-vous de vous voir un moment demain? une explication serait nécessaire. Elle a fait signe que non. Un seul moment : vous n'êtes pas en état de m'entendre aujourd'hui; mais demain, peut-être que plus tranquille..... Non, ce n'est pas encore demain que je serai tranquille, a-t-elle interrompu avec un si profond soupir, qu'il semblait sortir du fond de ses entrailles. Après une courte pause,

elle a ajouté : Souvenez-vous de votre promesse ; s'il vous est possible d'y être fidèle, soyez-le : vous aurez de mes nouvelles demain. Maintenant, je vous le répète, laissez-moi, j'ai besoin de repos ; je me sens fort mal. Sa voix s'affaiblissait, j'ai craint qu'elle ne perdît connaissance, je me suis hâté de descendre pour envoyer une femme auprès d'elle ; j'ai attendu une heure dans la salle basse de l'hôtel pour savoir de ses nouvelles ; et quand j'ai été assuré qu'elle était mieux, et qu'on venait de la mettre dans son lit, je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le cœur malade de ce que je venais de voir.

Je pense que vous ne sauriez trop vous hâter de venir joindre votre sœur ; peut-être obtiendrez-vous d'elle plus de calme, de raison et de confiance ; en attendant, je viens de lui écrire une lettre assez détaillée qui lui explique tout ce qu'Ernest a souffert pour l'amour d'elle depuis son retour ; j'espère qu'elle me lira avec plus de sang-froid qu'elle ne m'écoutait, et que ce récit sincère versera quelques consolations dans cette âme désolée.

Je vous adresse ma lettre à Vienne, où vous êtes sans doute arrivé.

LETTRE XCVII.

ADOLPHE A ALBERT.

Dresde, 21 septembre.

Il n'est plus temps que vous veniez ici, monsieur; votre sœur a quitté Dresde aujourd'hui même à la pointe du jour, et tous les gens de l'hôtel ignorent quel chemin elle a pris.

Le domestique que j'avais envoyé lui porter ma lettre ce matin, est revenu me donner cette nouvelle; je ne pouvais la croire : j'avais laissé votre sœur dans un tel état de faiblesse, qu'il me semblait impossible qu'elle eût la force de se mettre en route. Je me suis transporté sur-le-champ à son hôtel pour prendre des informations; toutes celles qu'on a pu me donner se réduisent à ceci : Une femme a veillé toute la nuit auprès d'elle; à quatre heures elle a ouvert ses rideaux, et a ordonné qu'on allât lui chercher des chevaux tandis qu'elle passerait sa robe et se préparait à partir; on a voulu lui représenter qu'elle était malade et hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture; mais elle n'a rien voulu entendre; il a fallu obéir : avant de monter dans sa chaise, elle a pris une

tasse de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié; tous les gens de l'hôtel ont été généreusement payés, et à six heures elle était hors de Dresde. Je ne vous cache point que je suis extrêmement inquiet de l'état de cette malheureuse et intéressante femme : son corps est abattu, sans doute, mais son âme est dans un tel désordre, que je n'envisage point sans effroi les résolutions désespérées qu'elle pourra prendre. Je n'écris point à Ernest, ma parole m'y condamne : il m'en fera un crime un jour, j'en suis sûr; mais je crois que c'en serait un plus réel de trahir la volonté d'Amélie et ma promesse. D'ailleurs, que ferait-il de plus que vous, et que je ne sois prêt à entreprendre pour retrouver et sauver cette infortunée? Je vais passer tout le jour à parcourir les environs de Dresde pour savoir de quel côté elle est allée, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

Continuation du journal d'Amélie.

23 septembre.

MAINTENANT, je n'ai plus rien à apprendre; tout est éclairci, et ma misère va finir.

Adolphe a voulu me tromper aussi. Madame

de Woldemar avait cédé, disait-il : elle, céder! et l'univers n'était pas changé! Mais que pouvais-je attendre de l'ami d'Ernest, si ce n'est le mensonge? J'ai été à Woldemar; je voulais me cacher chez Guillaume, voir Ernest, et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père; mais Ernest était absent, et Guillaume n'y était plus : ils l'ont chassé, ce bon, ce respectable Guillaume, dont les cheveux avaient blanchi à leur service; ils l'ont chassé parce qu'il m'aimait, et Ernest ne l'a pas défendu!

En voyant le château désert, cet homme inconnu qui venait m'ouvrir la porte extérieure, cette famille nouvelle qui habitait la demeure de Guillaume, et ma figure étrangère à tous ceux qui m'entouraient, j'ai cru sentir un commencement de mort, et en mettent le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappée de l'idée que je ne la repasserais que dans un cercueil.

Le nouveau régisseur s'est informé avec politesse de ce que je désirais. Je voulais voir le comte Ernest. — Il est parti pour Vienne, depuis quinze jours, avec sa mère. A cette nouvelle, il m'a semblé qu'il ne me restait rien à demander; mais je n'avais plus de force; je me suis assise sur un banc de pierre. En jetant les yeux autour de moi, je me suis vue entourée de tous les témoins muets des jeux de mon en-

fance : ce grand orme qui me couvrait de ses rameaux, cette volière où je nourrissais des colombes, tout me rappelait un souvenir; et moi, j'étais oubliée! Ah! qu'il est douloureux de revenir au lieu qui nous vit naître, sans y être accueillie d'un sourire et d'un regard d'affection

Toute la famille du régisseur s'était réunie, et me regardait avec curiosité, en attendant que j'expliquasse ce que je voulais. A la fin la femme a rompu le silence : Madame connaît donc le comte Ernest, m'a-t-elle demandé? Oui, lui ai-je répondu en levant les yeux : on m'a assuré qu'il avait été malade. — Très-malade, il a pensé mourir. En vérité? ai-je dit avec autant d'effroi que si j'avais eu quelque chose à craindre encore. Et quelle maladie avait-il? — Il était comme fou; il ne connaissait personne : on disait que cela venait du chagrin d'être brouillé avec sa mère. — Et pourquoi l'était-il? — Nous n'en savons rien, a interrompu le régisseur.... Oh! moi je le sais bien, mon père, a repris une jeune fille en souriant. Eh bien! mon enfant, venez me le dire, ai-je ajouté en la prenant par la main. — Eh bien! madame, c'est que madame la baronne voulait marier son fils à sa fantaisie, et que lui voulait se marier à la sienne. Vous êtes une sotte, a réparti le père;

car vous savez bien qu'ils sont partis de la meilleure intelligence du monde, et qu'avant son départ madame la baronne nous a annoncé que c'était pour conclure le mariage de son fils avec la princesse de B***.

A ces mots, j'ai regardé le ciel en silence, sans plaintes ni larmes, et le défiant de pouvoir augmenter mon infortune, lorsque la jeune fille a ajouté : Et moi, je suis sûre qu'il ne reviendra que marié avec mademoiselle Blanche. Si vous saviez comme ils s'aimaient! Depuis qu'il était malade, elle ne quittait pas le château, et il n'était malade que parce que sa mère ne voulait pas la lui donner pour femme; elle l'a veillé plusieurs nuits; et chaque fois qu'on m'envoyait porter quelque chose chez monsieur le comte, je la trouvais dans sa chambre, elle le regardait d'un air si aimable et si doux! oh! ils seraient bien heureux ensemble. Cela se peut, a dit le père d'un ton sec; mais si madame la baronne en a ordonné autrement, il faudra bien obéir, et monsieur le comte tout le premier.

Je n'en ai pas entendu davantage; une sueur froide m'a glacée; je suis restée quelques heures sans connaissance.... Cependant je ne croyais pas précisément ce qu'on me disait; je ne croyais pas qu'Ernest fût amoureux de Blanche; mais peut-être avait-il séduit le cœur de cette

faible créature comme il avait séduit le mien : peut-être, à cette heure même, Albert gémissait-il, comme sa sœur, victime d'une lâche trahison. Je ne reprochais point au ciel le malheur qui m'accablait ; je ne l'avais que trop mérité : mais le vertueux Albert, de quoi le punissait-il ? En revenant à moi, je me suis retrouvée, dans la cour, l'objet de la froide pitié de tous ces étrangers, qui croyaient me secourir en me rendant à la vie. Je me suis hâtée de m'éloigner d'eux, emportant avec moi l'espérance qu'un jour viendrait où l'on ne me réveillerait plus.

Dis, Ernest, de tous les malheurs qu'on m'annonce, auquel faut-il croire ? et quel est le moins affreux ? Je n'ai point oublié que Blanche mandait à Albert qu'elle se flattait de te plaire, et d'exciter de vifs regrets dans ton cœur...... Mais non, je ne puis le croire ; quelque grande que soit ma faute, elle n'a point mérité un tel châtiment... C'est bien assez d'avoir perdu ton amour ; oui, je l'ai perdu, et je ne dois point m'en plaindre, puisque je t'avais donné le droit de me mépriser ; oui, je l'ai perdu, car tu es à Vienne avec ta mère sans que j'en sache rien ; sans que depuis trois mois tu aies songé à m'écrire une seule ligne ; tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-être, tandis que tu me sais plongée dans des douleurs sans mesure et sans

terme. Quoi! pas un mot de pitié après tant d'amour! Que ne me disais-tu seulement : *Je suis Ernest.* Ne savais-tu pas qu'il me suffisait de ce nom pour me faire renoncer à toi? Pourquoi m'obliger à venir chercher moi-même mon arrêt? pourquoi m'exposer à périr misérablement loin de tous les miens? pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui? Tu te rassures par l'idée que ma folle passion ne me quittant qu'avec la vie, je n'exhalerai point mon dernier soupir sans prononcer ton pardon; mais penses-tu que l'innocent orphelin auquel tu m'as arrachée te pardonne aussi? Que répondras-tu quand il viendra te demander ce que tu as fait de sa mère? Et cette autre créature que tu auras assassinée avec moi, tu n'en auras donc été le père que pour en être le bourreau? Oh! que je suis épouvantée de ton avenir! C'est sur toi que je pleure; car enfin, j'en suis sûre, tu as aimé Amélie, et tu ne verras pas d'un œil sec ses infortunes et son tombeau; oui, quand la pierre sous laquelle je dormirai frappera tes regards, tu ne penseras point sans larmes que c'est là l'asile où tu as precipité, avant le temps, celle qui avait sauvé ta vie, et qui t'avait donné la sienne. Puisse alors, du moins, le souvenir de ce que j'ai souffert éveiller dans ton cœur un

repentir si vif, si profond, qu'il expie ton parjure aux yeux du suprême juge! A ce moment, songe qu'Amélie intercédera pour toi auprès de lui. Ernest! Ernest! celle qui t'a tant aimé ne voudra jamais ton éternel malheur.

Je n'ai point oublié que tu as voulu fuir avec moi, que tu m'as proposé de nous ensevelir ensemble dans un coin ignoré de l'univers; je t'étais donc chère alors? Ah! comme ce souvenir me rattacherait à l'espérance, si je ne sentais pas qu'une créature déshonorée est indigne du bonheur et de toi, et que tu n'aurais pu l'élever au rang de ton épouse sans rougir aux yeux du monde et aux tiens! Hélas! malgré les apparences qui t'accusent, et tous les faits réunis contre toi, il me semble que, si j'étais innocente, je ne te croirais pas infidèle; mais j'ai mérité que tu le sois, et ma faute me répond de mon infortune... N'importe, un doute s'est élevé dans mon cœur, et mon sort demeurera encore suspendu. Je veux aller à Vienne, je veux te voir, te parler, et recevoir mon arrêt de ta bouche. Ah! fût-il celui de la mort, je ne m'en plaindrai point! je serai près de toi, j'entendrai ta voix; mes mains toucheront les tiennes; il ne sera pas amer alors de mourir.

Continuation du journal.

1er octobre, neuf heures du matin.

Arrivée à une chaumière près de la ville, je viens d'y descendre; j'ai renvoyé mon postillon et mes chevaux; j'y laisserai ma voiture et mes habits; j'en emprunterai un; je me vêtirai des haillons de la misère; il n'y a plus qu'eux qui doivent couvrir celle qui porte la honte dans son sein.

Vienne, le même jour, à minuit.

N'ayant plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne, adossée à une église tombée en ruine; je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver de sommeil. Hélas! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus; mon esprit troublé enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir..... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusqu'au lieu que tu habites; déguisée comme je le suis, tes yeux mêmes me méconnaîtront.

Le 2 octobre, au matin.

Je suis sortie pour aller chez lui, mais ce grand jour m'a effrayée; il me semblait que toutes les personnes auxquelles je m'adressais pour savoir mon chemin allaient me reconnaî-

tre ; je craignais de rencontrer Ernest lui-même au milieu de la rue ; sa mère aurait pu passer : mon frère aussi est à Vienne..... Ah ! mon malheureux frère ! s'il avait reconnu sa sœur sous ce honteux déguisement, de quel coup mortel il eût été frappé ! Je suis revenue me cacher jusqu'à la nuit : les criminels doivent fuir la lumière, et ne marcher que dans les ténèbres.

Le 3 octobre, au matin.

Je l'ai vu ; c'était bien lui : s'il eût été seul, je me serais jetée dans ses bras ; mais il conduisait deux femmes, sa mère et une jeune personne..... sans doute celle qu'il va épouser, du moins ce n'était pas Blanche ; et, hors le malheur de la lui voir aimer, il me semble à présent que tous les autres ne me feront pas mourir désespérée. Assise sur une borne, à la porte de l'hôtel, la tête couverte d'un vieux capuchon de taffetas noir, je le regardais aider ces femmes à monter en voiture.... Cependant il les a quittées pour s'approcher de moi, et, me prenant sans doute pour une mendiante, il m'a présenté quelque monnaie : tout mon corps tremblait si fort qu'il s'en est aperçu. Ma bonne, a-t-il dit, avec cet accent de bonté que je connais si bien, vous paraissez malade ; prenez ceci pour vous faire soigner. Et, au lieu de sa monnaie,

il m'a offert quatre ducats. Un nuage était sur ma vue; une sueur froide coulait sur tous mes membres; je ne pouvais ni penser ni remuer. Ernest, s'est écrié la baronne, que faites-vous? nous vous attendons. Il a posé son argent sur mes genoux. J'ai senti.... oui, j'ai senti la pression de sa main, j'ai fait un mouvement pour la saisir, j'ai ouvert les lèvres pour lui dire : Me reconnais-tu? mais une immobile stupeur m'enchaînait. Il s'est éloigné de moi, il s'est retourné pour me regarder encore : je ne distinguais pas ses traits, mais j'ai cru l'entendre soupirer. La baronne l'a appelé une seconde fois avec impatience : alors il est monté dans la voiture, et les chevaux l'ont rapidement emporté.... J'ai suivi la voiture de l'œil aussi long-temps que je l'ai pu.... Quand j'ai cessé de la voir, je suis tombée à genoux sur le pavé, j'ai collé mon visage contre la pierre où j'étais assise, en l'entourant de mes deux bras. De combien de larmes je l'ai baignée! Je ne pouvais m'arracher de ce lieu où je l'avais vu..... Quelques passants se sont rassemblés autour de moi; j'ai senti qu'il fallait me retirer. Je me suis levée pour retourner dans mon réduit; mais dans le désordre de mes idées, je n'ai pas retrouvé mon chemin. J'ai erré dans cette vaste cité de rue en rue, n'osant demander ma route à personne, et craignant d'être

suspecte en prenant une voiture avec le misérable habit que je portais. Un vent impétueux agitait la lumière des réverbères; la pluie tombait par torrents, mais je ne sentais ni le vent, ni la pluie. Peu à peu les rues sont devenues désertes; je me suis trouvée seule : je ne rencontrais plus que quelques hommes de mauvaise mine qui venaient m'examiner avec une attention insultante. La frayeur m'a saisie; et, désespérant de découvrir mon habitation avant le jour, je me suis jetée dans la première église que j'ai vue. A l'exception d'une petite chapelle où finissaient quelques cierges, et où plusieurs personnes du peuple semblaient adresser des prières, le reste était dans une profonde obscurité. Je me suis retirée vers le chœur, qui m'a paru être le lieu le plus sombre et le plus reculé ; là je me suis couchée par terre, sur un tombeau sans doute, mais je n'ai pas peur des tombeaux ; tout ce qui est insensible et mort me fait envie; je voudrais être cette pierre insensible, ce monument glacé, cette ruine qui s'écroule; je voudrais n'avoir jamais existé... Oh! qu'il est affreux, en quittant la vie, de voir l'ignominie dont on s'est couvert rejaillir sur ceux qu'on aima, et d'avoir perdu le droit de demander des larmes à un ami, à un frère, à un enfant!..... S'ils en versent sur mon sort, ce

sera des larmes de honte... Ah! que ne puis-je, comme ces froides pierres, ne vivre dans aucun souvenir, et être morte dans tous les cœurs, comme je voudrais l'être pour l'éternité!.... Au milieu de ces réflexions, j'ai senti que le poids de la vie m'étouffait; je me suis levée : Non, non, ai-je dit, c'en est trop! je ne veux plus voir la terre des vivants, ni aucun homme; je veux mourir.... Adieu, Ernest, adieu! je cours m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi! J'ai voulu sortir de l'église pour exécuter mon funeste dessein; les portes étaient fermées; les cierges de la chapelle étaient éteints; j'étais seule dans ce vaste édifice : il m'a semblé que la main de Dieu me retenait; alors je suis revenue sur mes pas, mais avec un esprit plus tranquille. Tout, autour de moi, était silencieux et sombre comme dans la vallée de la mort. Je marchais lentement sans pouvoir former aucune idée distincte, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit de cloche. Un moment après, derrière la grille qui sépare l'église du chœur intérieur, des voix de femmes ont frappé mes oreilles; ces saints cantiques, cette musique religieuse, m'ont jetée dans une espèce d'extase : je croyais avoir quitté la terre et être appelée au concert des anges. Il m'a semblé voir le ciel ouvert, et Ernest à mes côtés; il me sou-

riait avec amour : Ma bien-aimée, me disait-il, notre hymen fut décidé sur la terre; mais elle n'était pas digne de voir notre félicité, et c'est ici qu'elle doit s'accomplir. Il m'a pressée sur son sein ; nos âmes se sont confondues ; elles sont tombées ensemble dans des torrents de délices qui se succédaient sans fin ; des voix divines ont répété : *Toujours! toujours!* et les voûtes célestes, retentissant de tous côtés, ont répondu : *Toujours! toujours!*

La musique a cessé, et la vision enchanteresse a disparu ; mais le bien qu'elle m'avait fait est resté après elle ; j'ai pu pleurer et prier. J'ai remercié Dieu de m'avoir envoyé sur la terre le châtiment de ma faute : heureux qui a assez souffert dans ce monde pour être sûr, au moment de la mort, que son expiation est finie! je l'ai imploré pour mon fils ; innocente victime qui ne recevra plus les caresses d'une mère! pour Albert, dont les vertus n'avaient pas mérité une sœur comme moi ; pour toi, Ernest, l'auteur de tous mes maux, mais que j'aimerai jusqu'à ma dernière heure comme à celle où je me donnai à toi. Ah! puisse ce Dieu de miséricorde, ton juge et le mien, te croire assez puni par les peines que j'ai endurées! puisse-t-il prolonger mes tourments s'ils doivent servir à racheter les tiens! et puisse-t-il, ô toi qui

fus l'idole de mon cœur, te pardonner comme je te pardonne!

Continuation du journal.

Le même jour, à trois heures.

Je suis bien sûre à présent que mon sort sera fixé sans retour avant que le jour reparaisse : toutes mes mesures sont prises; je parlerai ce soir à Ernest.

Ce matin, quand je suis rentrée, mouillée et en désordre, dans mon misérable réduit, j'ai vu que mon absence pendant la nuit, mon déguisement et ma jeunesse avaient excité d'indignes soupçons dans l'esprit de mon hôtesse. Ma fille, m'a-t-elle dit, je ne sais d'où vous venez; mais je vous avertis que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens. Hélas! ai-je pensé, je ne dois donc pas y rester. Ainsi, a-t-elle continuée, si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement. Je suis montée sans lui répondre dans ce qu'elle appelait un appartement, consistant en une seule chambre avec un lit sans rideaux, deux chaises de paille déchirées, et une petite table vermoulue, devant laquelle je me suis assise pour écrire ces mots :

« L'infortunée qui a reçu hier, de vous l'au-

« mône à la porte de votre maison, dans la-
« quelle on ne l'aurait pas laissée entrer, est
« celle qui vous avait donné sa vie, et dont
« vous aviez juré d'être l'époux : si vous voulez
« la voir encore, suivez la femme qui vous re-
« mettra ce billet. »

J'y ai mis l'adresse, je l'ai cacheté; puis appelant mon hôtesse, je lui ai dit : Peut-être quitterai-je votre maison demain; en attendant, si vous voulez gagner ce ducat (et j'ai jeté sur la table un de ceux que m'avait donnés Ernest), allez sur le Graben (1), demandez l'hôtel de la baronne de Woldemar, priez un domestique de vous introduire chez le comte Ernest. Dès que vous serez avec lui, donnez-lui cette lettre; mais je vous recommande expressément, et comme la condition formelle de votre salaire, de ne la confier à qui que ce soit : ne la donnez qu'à lui, et faites ce qu'il vous dira.

Une somme si forte, et qui paraissait être au-dessus de mes moyens pour une commission si facile, le nom et le titre de la personne chez qui je l'envoyais, ont excité sa surprise.... et elle m'a protesté avec un ton respectueux que mes ordres allaient être exécutés..... Elle est partie ; tout mon sang refoule vers mon

(1) La plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne.

cœur : ô mon Dieu! encore une heure de vie pour que je le voie.

Six heures.

Elle me rapporte ma lettre. Ernest était sorti ; les domestiques ne savent pas quand il rentrera ; tous sont occupés. On prépare une fête que la baronne donne cette nuit à la famille du prince de B*** : il y aura concert, feu d'artifice, illumination et bal masqué ; tout le monde sera reçu.... Eh bien ! il m'y verra ; je vais acheter ce qui m'est nécessaire pour un déguisement, que sans l'aumône d'Ernest je n'aurais pas pu payer.

LETTRE XCVIII.

ERNEST A ADOLPHE.

Vienne, 3 octobre au matin.

Je suis poursuivi par les plus sombres pressentiments ; un orage se prépare ; tout est mystère autour de moi, tout est soupçon dans mon cœur. Je ne reçois aucune lettre d'Amélie. Albert, que vous me dites être parti pour Vienne, ne paraît point. Blanche hésite quand je l'interroge ; elle se coupe dans ses réponses ; et,

pour éviter mes questions, elle se tient enfermée chez elle et refuse de me voir. Toute la famille est aussi surprise qu'offensée de l'absence d'Albert; on n'en conçoit pas le motif dans un moment où sa présence est indispensable pour l'annulation du testament, et quand on croyait qu'il serait si empressé de terminer une affaire qui lui assure la possession de Blanche. Je ne connais qu'une cause au monde capable de le retenir; sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie : cette crainte horrible, qui fermente dans mon cœur depuis quelques jours, ne me laisse pas un instant de repos. Cette nuit, j'ai été poursuivi par des songes effroyables; il me semblait voir Amélie pâle, défigurée, et me jetant de sinistres regards. En m'éveillant, je voyais toujours ces mêmes images, et des cris inarticulés retentissaient autour de moi. Enfin, vous avouerai-je à quel point mes esprits sont troublés? Hier au soir, une pauvre créature demandait la charité à la porte de l'hôtel; je me suis approché pour lui donner quelque chose, elle n'a pas prononcé un mot : eh bien! le croiriez-vous? elle m'a fait penser à Amélie; j'ai cru entendre sa respiration; et, cette nuit, l'image de cette femme s'est mêlée dans mes rêves à toutes les autres visions dont j'ai été tourmenté. Cet état, vous le sentez bien, Adolphe, est in-

tolérable.... Il est arrivé quelque chose à Amélie, et c'est à moi qu'on le cache; à moi, mille fois plus intéressé à ce qui la touche que le reste du monde; qui n'ai d'existence que pour elle, et qui meurs si je la perds!.... Mais, qu'ils se taisent, j'obtiendrai la vérité malgré eux. Je voulais partir ce matin même pour Lunebourg, où on dit qu'est Albert; et, si je ne l'y trouvais pas, voler sans délai chez Amélie : ma mère me représentait en vain l'éclat d'un pareil départ le jour même de la fête qu'elle donne au prince de B***, préparée avec tant de splendeur, annoncée depuis si long-temps. Ces misérables motifs n'auraient pu me retenir; mais j'ai pensé que, Blanche ne pouvant se dispenser d'y venir, je lui arracherais probablement le secret qu'il m'importe tant de savoir, et qu'ainsi je ne perdrais pas deux jours à aller vainement à Lunebourg; car, j'en ai le pressentiment, ce n'est pas là que je dois trouver Albert.

Blanche ne sera pas inexorable; j'embrasserai ses genoux, elle aura pitié de mon désespoir : cette nuit même je serai instruit de tout. Je sens que je ne peux pas porter plus loin cette dévorante incertitude, pire mille fois que le malheur; mon sang court dans mes veines comme un feu ardent; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et des fantômes

funèbres semblent marcher devant moi comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connaître.

Adieu, mon ami. Cet adieu serait-il celui de la mort?

LETTRE XCIX.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 4 octobre, huit heures du matin.

J'ENVOIE un courrier dans tous les lieux où vous m'avez dit que vous comptiez vous arrêter, pour vous apprendre que votre sœur est ici : elle vit; c'est tout ce que je puis vous dire de plus consolant, et c'est bien plus que je n'espérais il y a quelques heures.

Je suis hors d'état de vous en écrire davantage, les agitations de cette nuit m'ont brisée; d'ailleurs mon courrier n'attend que ma lettre pour partir, et je ne veux pas le retarder plus long-temps.

Je vous enverrai demain à Lintz, par où vous devez passer pour vous rendre ici, les détails dont il faut que vous soyez instruit avant d'arriver.

LETTRE C.

BLANCHE A ALBERT.

4 octobre, six heures du soir.

On me défend de rester près de votre sœur; du moins j'emploîrai les heures qu'il ne m'est pas permis de lui donner, à vous parler d'elle, et à vous raconter tous les détails de ce terrible événement.

Pour pouvoir être fidèle à vos recommandations, j'évitais Ernest depuis quelques jours, parce que la vue de sa douleur et ses ardentes sollicitations avaient pensé plus d'une fois m'arracher votre secret. Hier, j'hésitais à aller à la fête que donnait ma tante; je savais qu'Ernest avait tenté toutes sortes de moyens pour pénétrer jusqu'à moi; il m'écrivait à toutes les heures : j'étais sûre qu'en me voyant il allait renouveler ses prières, et je ne l'étais pas d'y résister. J'aurais voulu trouver un prétexte pour ne pas paraître dans cette assemblée; mais ses parents et madame de Woldemar ne me l'auraient pas permis : il a donc fallu y aller.

Pendant le concert et le souper, l'étiquette ne me permettant point de quitter ma mère,

Ernest n'a pu me parler ; mais à peine le bal a-t-il été ouvert, que le masque autorisant plus de liberté, il est venu à moi, m'a suppliée de lui donner le bras un instant, un seul instant, m'assurant que sa destinée en dépendait : je l'ai suivi en tremblant ; il m'a fait traverser diverses salles remplies de monde, et s'est arrêté dans celle qui lui a paru la plus solitaire et la moins éclairée. Plusieurs masques allaient et venaient ; un seul s'est assis du côté de la porte, à quelque distance de nous, et est demeuré tellement immobile que j'ai cru qu'il dormait. Cependant Ernest, peu occupé de ce qui se passait autour de lui, a ôté son masque, s'est assis près de moi, et m'a dit très bas : Je suis décidé à partir dans quelques heures pour aller chercher Albert : en m'avouant la vérité, vous m'épargnerez une recherche qui me fera perdre un temps précieux, et d'où dépend peut-être la vie des personnes que vous aimez : voyez ce que vous voulez faire. Cette déclaration m'a étourdie, et j'étais prête à lui tout avouer ; mais me rappelant et votre volonté et les maux qui pouvaient suivre une indiscrétion, j'ai retrouvé du courage, et m'échappant de ses mains : Non, lui ai-je dit ; c'est en vain que vous cherchez à m'attendrir : vous ne me ferez pas trahir Albert. Blanche, a-t-il repris avec un trouble

qui l'empêchait de modérer sa voix; Blanche, vous ne savez pas tout le mal que vous pouvez me faire en résistant à mes prières..... vous ne savez pas ce qu'est mon amour : ce n'est pas un amour ordinaire. Ah ! je vous en conjure, Blanche, soyez sensible à la pitié, je vois en vous l'arbitre de ma destinée : cédez, cédez, ou je meurs. Il m'entourait de ses deux bras pour m'empêcher de le quitter; il était à mes pieds, versait un torrent de larmes : j'ai perdu la force de refuser; ma main est restée dans la sienne. Venez, lui ai-je dit en retournant à la place que nous venions de quitter, vous l'emportez.

Alors le masque, que je croyais endormi, s'est levé brusquement; il a tiré un crayon et un morceau de papier : je l'ai vu écrire avec agitation quelques lignes. Prenez garde, dis-je à Ernest, on nous écoute. Ernest se retourne; le masque approche, lui remet son papier en lui serrant la main avec violence, et s'échappe.

Dieu! s'écrie-t-il, si c'était elle! En achevant ces mots, il me quitte, court de salle en salle, fend la presse, interroge tous ceux qu'il rencontre, dépeint le masque qu'il poursuit, en saisait un, s'aperçoit qu'il s'est mépris, revient sur ses pas. J'avais tâché de le suivre; je l'atteins au même lieu où nous étions d'abord ensemble : il était près d'une lumière, lisait le

billet; et sans me voir, sans m'entendre, il fuit et s'élance hors de la maison.

Les détails qui suivent, il me les a racontés il y a une heure : comptez sur leur exactitude. Voici ce terrible billet.

« Oui, c'est moi, j'ai tout vu, tout entendu, « et tout va finir. Quand tu me tues, au moins « ne plonge pas le poignard dans le sein de mon « frère en consommant la séduction de celle « qui doit être son épouse; et, si tu veux me « voir encore, accours sur les bords du Da- « nube : c'est là mon dernier rendez-vous. »

Il parcourt d'abord les rues adjacentes : elles sont désertes; il écoute et n'entend que le bruit confus des instruments de joie; il vole, le malheureux; il arrive sur le bord du Danube; il appelle Amélie : nulle voix ne répond : c'est le silence de la mort.... Il crie comme un insensé; sa tête est perdue; il implore du secours; plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur le bord du fleuve pour découvrir une femme en domino noir. J'en ai vu une qui courait il n'y a qu'un moment sur la rive à droite, a dit un homme qui arrivait : elle ne doit pas être loin. Ernest n'en entend pas davantage; il se précipite du côté qu'on lui indique; il regarde, il appelle encore Amélie; croit apercevoir un

corps lutter contre l'onde; il se jette, plonge avec lui sous les eaux, ce n'était point elle. Tout à coup il entend des cris retentir sur le rivage, il se hâte d'y revenir; on lui dit qu'une femme vient d'être trouvée sans vie sur le sable : il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvre sa tête, reconnaît Amélie, la croit morte, et tombe sans mouvement auprès d'elle.

Les gens qui les entourent les transportent dans la misérable cabane d'un pêcheur. L'habit magnifique qu'Ernest portait sous son domino leur apprend que c'est un homme d'un haut rang, et on s'empresse d'aller chercher du secours; un chirurgien arrive, il s'occupe principalement d'Ernest, dont l'extérieur marquait une opulence que n'annonçait pas le misérable vêtement d'Amélie. On a peu de peine à le ranimer; il reprend ses sens, il ouvre les yeux, et voit Amélie étendue pâle et glacée auprès de lui. Monsieur! monsieur! dit-il au chirurgien d'un air farouche, pourquoi me rendre la vie avant de l'avoir rendue à cette femme? Amélie, s'écrie-t-il (et on a dit que ses cris faisaient frémir tous les spectateurs), Amélie, parle-moi, parle-moi donc! un seul mot encore, un seul adieu.... Mais non, non, point d'adieu; je ne te quitte plus : tu vivras, ou nous mourrons ensemble. Monsieur, a-t-il ajouté en regardant

le chirurgien d'un air menaçant, répondez, cette femme est-elle morte ? — Monsieur, je ne puis le dire encore ; vous voyez que je m'occupe de la secourir : je ne sais point la cause de l'état où elle est ; on ne peut présumer qu'elle se soit noyée, car ses habits ne sont point mouillés.

En effet, Albert, votre sœur n'avait point accompli son funeste dessein : arrivée sur le bord du fleuve, au moment de se précipiter, elle avait été arrêtée non par la crainte de la mort, mais par celle de la colère divine ; il semblait, nous a-t-elle dit, que Dieu m'attendît là pour me montrer toute l'étendue du crime que j'allais commettre ; j'ai frémi, je n'ai point eu la force d'être si coupable ; mais n'ayant point celle de vivre avec ma douleur, mes yeux se sont obscurcis, mon sang s'est glacé, et je ne sais plus ce que je suis devenue.

Quand Ernest et votre sœur ont été transportés dans la cabane du pêcheur, toutes les personnes que cet événement avait attirées se sont réunies autour d'eux : chacun formait des conjectures différentes sur ce qui se passait et sur l'état d'Amélie ; on la croyait perdue sans ressource. Ernest écoutait tout en silence, ne répondait rien, et, la main sur le cœur de sa bien-aimée, attendait dans une angoisse inexprimable qu'elle donnât un signe de vie... L'in-

fortuné, il a attendu cinq heures! Quand il a vu la respiration d'Amélie devenir plus libre et la chaleur se répandre dans tous ses membres, il l'a fait transporter dans une chambre particulière, avec le chirurgien et une femme pour la servir; on l'a posée sur un lit. Il s'est tenu à l'écart à quelques pas: il voulait attendre qu'elle fût calme pour se présenter; mais, au premier mot qu'elle a prononcé, il s'est précipité à genoux près de son lit, en s'écriant d'une voix étouffée: Elle vit! elle vit! Amélie m'est rendue! A sa vue, à ce discours, votre sœur a soulevé sa tête, et joignant ses deux mains, elle a dit: Où suis-je? est-ce moi qui existe? est-ce lui qui est là?—Oui, Amélie, oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux. — A Ernest! à mon époux! oui, c'est ainsi que cela devait être; mais le ciel ne l'a pas voulu.—Il le veut, Amélie: tu vois bien qu'il nous a réunis; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras.... —Mes sens m'auraient-ils trompée? tu n'aimerais pas Blanche?..... O mon épouse! a-t-il repris avec des yeux pleins de larmes, tu as pu penser..... Ah! quand tu sauras tout. Ton accent, tes paroles, tes regards, a dit la douce créature, me persuadent: tu sais si ma confiance en toi a été entière; mais ces

terribles mots que j'ai entendus doivent obtenir mon pardon. O mon Dieu! je te bénis : il était si affreux de mourir avec l'idée d'avoir perdu son amour! Et elle est tombée dans les bras de son amant. Des larmes de joie et de tendresse ruisselaient sur les joues d'Ernest en me racontant ce moment de félicité : que doit-il être, Albert, puisqu'ils assurent tous deux qu'il leur a fait oublier leurs malheurs?

Pendant que tout ceci se passait, j'étais demeurée en proie à la plus vive inquiétude. Ma tante, surprise de ne point voir son fils, le demandait en vain; elle m'a trouvée pâle et sans masque, courant dans les salles en m'informant à chacun de ce qu'était devenu un masque que je dépeignais, ne soupçonnant que trop que ce ne pouvait être qu'Amélie. Blanche, qu'avez-vous? s'est écriée ma tante; qu'est-ce qui vous agite ainsi? que cherchez-vous? serait-il arrivé quelque chose à mon fils?—Oui, quelque chose de terrible, sans doute : il est sorti.—Où est-il? où va-t-il?—Il court après ce masque, cette femme. — Quelle femme? que dites-vous? de qui parlez-vous?—Ah! madame, il dit que c'est elle? — Qui, elle? au nom du ciel, expliquez-vous : vous me faites trembler.—Il n'est plus ici; envoyez tous vos gens après lui; tâchez de prévenir un malheur.... Amélie nous

écoutait : elle aura mal interprété un discours innocent...—Amélie ! Amélie ! a répété ma tante avec effroi, Amélie serait ici ?—Je n'ai pas vu son visage; mais à l'émotion, à la fuite d'Ernest, je suis sûre que c'est elle qui était là tout à l'heure. Madame de Woldemar m'a quittée précipitamment; elle a fait appeler ses gens, leur a ordonné de chercher son fils dans toute la ville; et, hors d'état de commander à son trouble, elle s'est retirée dans son appartement.

Les heures s'écoulaient, nous n'apprenions aucune nouvelle : les gens de ma tante rentraient de moment en moment dire qu'ils n'avaient rien rencontré. À la pointe du jour, toute la compagnie a quitté le bal. J'ai fait part en peu de mots à ma mère de l'inquiétude de madame de Woldemar, et je lui ai demandé la permission de rester chez elle jusqu'à ce qu'on eût acquis quelques lumières sur l'aventure de la nuit. Ma mère n'a pas voulu me quitter : nous avons été joindre toutes deux ma tante, dont l'inquiétude m'aurait véritablement touchée, si elle n'eût pas mêlé aux angoisses maternelles qu'elle éprouvait pour Ernest, les plus injurieuses invectives contre Amélie.

Enfin, à huit heures du matin, un homme inconnu lui a apporté un billet de son fils, mais dont l'écriture était si tremblante et si altérée

qu'au premier coup d'œil aucune de nous ne l'a reconnue. Voici ce qu'il contenait :

Ernest à sa mère.

A six heures du matin.

« AMÉLIE a pensé périr cette nuit : c'est par « un miracle que je l'ai sauvée ; je suis auprès « d'elle, et j'y suis pour toujours. Nous sommes « dans un misérable cabaret sur le bord du Da- « nube : si cet asile vous paraît peu digne de « votre fils, et que vous vouliez qu'il vous « amène votre nièce et son épouse, envoyez « une voiture les chercher tous deux ; mais, si « vous fermez votre maison à Amélie, votre fils « n'y rentrera plus ; car il jure de ne jamais pa- « raître où on refusera de la recevoir. »

En lisant ce billet, ma tante a changé de couleur plusieurs fois, et a marché dans sa chambre sans nous parler. A la fin elle a sonné avec violence ; un domestique est entré : L'homme qui a apporté ce billet est-il encore ici, a-t-elle demandé ?—Oui, madame, il attend la réponse.—Qu'il attende encore : qu'on mette mes chevaux, il conduira ma voiture où elle doit aller ; je donnerai un billet. Le domestique est sorti. Ma tante a été à son bureau, elle a essayé d'écrire ; mais ses nerfs étaient si ébranlés qu'il lui a été impossible de tracer une ligne :

elle m'a appelée. Blanche, m'a-t-elle dit en me donnant la lettre de son fils, lisez ceci à votre mère, et puis vous viendrez vous asseoir ici; je vous dicterai ma réponse, car je ne puis tenir ma plume. J'ai pris ce papier, que je n'ai pu lire sans verser bien des larmes sur les souffrances d'Ernest et de votre sœur. Après l'avoir entendu, ma mère s'est recueillie, et regardant madame de Woldemar, elle lui a dit : C'est très-extraordinaire!... qu'en pensez-vous, ma sœur? Je suis très- surprise, en vérité très-surprise! Je croyais Ernest plus disposé à vous obéir : ce n'est pas là le respect, la soumission que vous deviez attendre d'un fils pour lequel vous avez tant fait. Non, a interrompu la baronne, ce n'est pas là le prix que méritait ma tendresse, ni le fruit des soins que j'avais employés pour lui donner des sentiments dignes du sang dont il sort; mais il y a long-temps qu'il m'a fallu renoncer à des espérances dont il était le seul objet, et que l'ingrat a si bien trompées! —En vérité, si j'étais à votre place, je ne les recevrais point chez moi. Oh ciel! que dites vous? me suis-je écriée vivement. Vous n'êtes pas de cet avis-là, mademoiselle? a repris ma tante en me regardant avec hauteur. —Non, madame, et j'oserais répondre que vous n'en êtes pas non plus. —Vous allez le savoir; pla-

cez-vous ici et écrivez. J'ai pris la plume ; mais, avant de commencer, je lui ai dit : Je vous préviens, madame, que je n'écrirai pas un refus. Prétendez-vous faire des conditions avec votre tante? a repris ma mère. — Je crois, madame, que, sans manquer au respect que j'ai pour elle, je puis la prévenir que, si l'arrêt qu'elle va dicter est injuste et cruel, ma main ne le tracera pas. Vous voyez, a dit madame de Woldemar, en regardant tristement sa sœur, le digne effet de la rébellion de mon fils, et ce que son exemple produit sur l'esprit de Blanche. Croyez, madame, ai-je ajouté, que je n'avais pas besoin de l'exemple d'Ernest pour haïr l'injustice et m'élever contre elle. Blanche, a repris ma tante avec plus de douceur que je n'en attendais, est-ce le moment où vous me voyez plongée dans l'affliction que vous devriez choisir pour me parler ainsi? Ce reproche m'a touchée. J'ai tort, ai-je répondu en baisant sa main ; dictez, madame.

La baronne de Woldemar à son fils.

À huit heures.

« Je ne vous fermerai point ma porte, quoi-
« que vous l'ayez mérité peut-être ; mais je veux
« ignorer du moins que vous ne revenez pas

« seul : arrangez-vous pour que cette femme ne « paraisse pas à mes yeux, c'est tout ce que je « puis faire pour vous. »

Voilà tout, m'a-t-elle dit; fermez la lettre. Elle s'est tournée du côté de ma mère, et alors je me suis empressée d'ajouter :

« Venez, hâtez-vous, mes amis; si vous ne « trouvez pas une mère ici, vous trouverez du « moins une sœur, une amie qui vous chérit « tous deux et brûle de vous revoir. »

J'ai bien vite cacheté le billet pour qu'on ne vît pas mon apostille. Le ferai-je partir, madame? ai-je demandé à ma tante. Assurément, a-t-elle répondu. J'ai voulu le porter moi-même, dans l'espoir de questionner le commissionnaire d'Ernest; mais madame de Woldemar, qui s'est doutée de mon dessein, a dit à ma mère : Laissez-vous sortir Blanche, madame? — Non, il n'est pas nécessaire. Ne pouvez-vous pas sonner, mademoiselle? Je suis revenue sur mes pas en soupirant; j'ai tiré la sonnette; le domestique est venu, et le billet est parti. Je crois, ai-je dit à ma mère, qu'il serait à propos d'expédier un courrier au comte Albert, pour lui apprendre que sa sœur est ici. — Écrivez un billet, et donnez-le à Fritz; il partira sur-le-champ. Je l'ai écrit; et, comme alors j'ai eu la permission de sortir, j'ai donné des ordres à

Fritz pour qu'il fût dans toutes les villes où vous m'avez dit de vous écrire.

En rentrant, j'ai trouvé le déjeuner servi; ma mère s'est approché de la table et a versé du chocolat dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoique avec des dispositions bien différentes, étions trop émues pour pouvoir ni manger, ni parler; en vain ma mère tâchait-elle d'engager la conversation en nous interrogeant, nous répondions par monosyllabes, et la conversation tombait. Il y avait bien une demi-heure que, fatiguée de ses inutiles efforts, elle avait pris le parti de garder aussi le silence, lorsqu'il a été interrompu par le bruit d'une voiture qui roulait dans la cour : mon cœur a battu violemment; j'ai regardé ma tante; elle a pâli, ses lèvres tremblaient. La voilà! la voilà donc qui rentre dans ma maison! a-t-elle dit en levant au ciel ses yeux pleins de courroux. Pour moi, en pensant qu'Amélie était à quelques pas de moi, je n'ai pu me contenir plus long-temps; et, m'élançant hors de la chambre malgré ma mère, qui voulait me retenir, j'ai été bientôt au bas de l'escalier, où j'ai trouvé Amélie soutenue par Ernest. En me voyant, elle m'a tendu les bras, en s'écriant : Ma cousine! O ma sœur! ai-je répondu en la pressant contre mon sein. — Ta

sœur, Blanche? ah! que ce nom est doux! Albert sera donc heureux. En parlant ainsi, elle a quitté le bras d'Ernest pour s'appuyer sur le mien, et un rayon de joie a ranimé ce visage pâle et abattu. Où la conduirons-nous? ai-je demandé à Ernest : ma tante n'a point fait préparer d'appartement. Dans le mien, a-t-il interrompu vivement : n'est-elle pas mon épouse? — Elle le sera sans doute, mais jusque-là...— Jusque là ma mère ne me refusera pas, je pense, un autre logement dans sa maison? — Assurément. Et nous avons monté chez Ernest.

Amélie gardait le silence, et était si faible et si oppressée qu'elle n'aurait pas eu la force de monter l'escalier, si Ernest ne l'eût portée dans ses bras. En entrant dans l'appartement, elle a fait quelques pas seule; et élevant ses mains vers le ciel, elle a dit : Je suis donc chez lui! Oui, mon Amélie! vous êtes chez votre époux, a-t-il répondu en la faisant asseoir sur un canapé et se plaçant auprès d'elle, chez vous, dans votre maison. Elle a souri tristement; et puis tournant ses regards vers moi avec une douceur angélique : Ah! Blanche, puisque mes soupçons furent injustes, puisque mon frère t'est cher, s'il était ici, s'il était entre nous deux, j'aurais encore un doux moment.... — Chère Amélie! il viendra ce moment où nous serons tous heu-

reux. Heureux.... ou tranquilles, a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait frémir. J'ouvrais la bouche pour répondre, lorsque nous avons entendu venir quelqu'un; Amélie a tressailli. Ce n'est pas ma tante, ce n'est pas votre mère, Ernest! s'est-elle écriée avec effroi. Il se levait pour s'en assurer, lorsqu'un domestique est entré et m'a dit que ma mère me demandait. Ma mère ne sait-elle pas que je suis auprès de ma cousine? — Je l'ignore, mademoiselle; madame la baronne m'a seulement ordonné de vous prier de monter auprès d'elle. Va, ma Blanche! m'a dit doucement Amélie; tu vois bien qu'ils ne veulent pas te laisser avec moi. S'il était vrai! a interrompu impétueusement Ernest. Et il s'est tu comme ne voulant pas exprimer toute sa pensée. Eh bien, s'il était vrai, que feriez-vous? lui a demandé Amélie en le regardant avec inquiétude. Ce que je ferais! a répondu Ernest en contenant autant qu'il le pouvait sa bouillante impatience, à l'instant même je vous emmènerais d'ici avec Blanche; nous irions trouver Albert; et, loin de la tyrannie, du despotisme de parents durs, orgueilleux et inflexibles, nous connaîtrions encore des jours heureux. Cher Ernest! a-t-elle dit en élevant les bras vers lui.... Mais l'attendrissement l'a empêché de continuer; elle a penché sa

tête sur mon épaule, et ce n'est qu'après un moment assez long qu'elle a ajouté : Cher Ernest! attendez encore quelque temps; il peut arriver de telles choses qui vous permettent de prendre un parti moins violent. Elle s'est efforcée de sourire en prononçant ces mots; mais, si je les ai compris, elle y attachait, je crois, une bien funeste pensée. Que faut-il répondre à madame votre mère, a repris le domestique qui attendait toujours à la porte. Dites-lui, a repris vivement Ernest, que dans ce moment mademoiselle de Geysa ne peut pas quitter sa cousine. Allez, a-t-il ajouté en faisant un geste d'impatience. Nous sommes donc restés seuls, et alors Ernest m'a raconté brièvement les détails que je vous ai déjà donnés depuis l'instant où il avait quitté le bal jusqu'à celui où il était rentré dans la maison; mais madame de Woldemar ne m'a pas laissée long-temps à cet intéressant entretien. Le domestique est revenu m'annoncer que ma mère m'ordonnait de me rendre sur-le-champ auprès d'elle. Ernest m'a retenue par la main; mais Amélie m'a dégagée, en me disant tristement : Va, ma Blanche! va, ne les irritons pas davantage. Je me suis levée, je l'ai embrassée plusieurs fois. Un mot avant de te quitter Blanche, sais-tu où est mon frère? — Oui, je le sais, nous en parlerons quand je reviendrai.

— Crois-tu donc qu'on te laisse revenir? Et qui oserait l'en empêcher, a demandé Ernest? Qui? a répondu Amélie en le fixant avec tendresse; sa mère : une mère a bien des droits, Ernest! je les connais, je les respecte, je ne permettrai jamais qu'on les brave pour moi. Jamais.... jamais, a-t-il dit d'un air effrayé; et que deviendrions nous donc si ma mère?... Ne parlons point de cela maintenant, a-t-elle interrompu, je suis trop faible; mais j'espère, si Dieu m'en donne le courage, vous persuader que ce n'est point en offensant sa mère qu'on peut atteindre le bonheur. Elle a voulu se lever pour me conduire jusqu'à la porte; mais ses jambes tremblantes ne lui ont pas permis d'avancer; elle est retombée sur le canapé presqu'en défaillance. Je vais lui envoyer des gouttes, ai-je dit à Ernest. — Oui, et les femmes de ma mère pour la servir.

J'ai volé à l'appartement de madame de Woldemar; ma mère y était encore; toutes deux m'ont reçue avec une extrême sévérité : j'ai paru n'y pas faire attention. Ma tante, ai-je dit, Amélie est fort mal, elle a besoin de secours; ordonnez à vos femmes de se rendre auprès d'elle, et veuillez me donner vos gouttes, que je les lui porte. — Est-elle donc prête à mourir, m'a demandé ma mère? Prête à mourir, me

suis-je écriée! le ciel nous préserve d'un pareil malheur! Un malheur! a répété madame de Woldemar en soupirant amèrement; elle appellerait cela un malheur. Blanche, a-t-elle continué d'un ton imposant, votre présence n'est pas nécessaire à cette femme, et ce n'est pas à moi à prendre soin d'elle. Mais mon fils est le maître de commander à mes gens : ce qu'il voudra d'eux, il le prescrira. — Madame, je l'ai laissé seul avec Amélie; elle était presque sans connaissance; il ne peut pas la quitter. Madame de Woldemar a sonné : Passez chez mon fils; demandez-lui ses ordres; s'il a besoin de mes femmes, vous les avertirez. Ma mère a eu l'air très-surpris. Vous êtes d'une extrême bonté pour Amélie, lui a-t-elle dit après un moment de silence. — Non, ce n'est point par pitié pour elle que j'agis ainsi, mais par respect pour moi-même que je fais respecter mon fils. Il n'est pas perdu sans retour encore; jusque-là je lui conserverai dans ma maison la considération qui lui est due. — Mais du moins faites-lui dire de se rendre ici : pourquoi lui permettre de rester auprès d'Amélie? — Pour l'empêcher de me désobéir : dans ce moment il serait capable de le faire : épargnons-lui une offense que je ne lui pardonnerais peut-être point. — Quant à vous, mademoiselle, vous ne paraîtrez plus dans

cet appartement. Madame, ai-je interrompu vivement, ma mère ne me l'a point dit. Celle-ci s'est hâtée de répliquer : Ne vous suffit-il point, mademoiselle, que votre tante vous l'ordonne? Ah! me suis-je écriée, si Albert était ici....— Eh bien! mademoiselle, s'il était ici, il vous soutiendrait : est-ce là ce que vous entendez? —Non, ma mère; mais il soutiendrait Amélie; elle aurait du moins un ami pour la plaindre et la consoler. Eh! la misérable! n'en a-t-elle pas un, a interrompu madame de Woldemar? ne m'a-t-elle pas enlevé mon fils?... Oui, plût à Dieu qu'Albert fût ici! je saurais à qui remettre cette femme : il l'emmènerait de chez moi. Je doute qu'Ernest le permît, ai-je répliqué.— Vous doutez donc qu'il m'obéisse?—Ne le pensiez-vous pas aussi tout à l'heure, madame? —Vous vous oubliez, mademoiselle.—Ah! madame, c'est que j'ai vu leur douleur, et que je parle à celle qui la cause. Ma tante irritée m'a dit de sortir de devant ses yeux; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent. On m'y a apporté mon dîner, auquel je n'ai pas pu toucher; mais j'ai prié le domestique de me procurer du papier, une plume et de l'encre; il s'est chargé d'un billet pour Amélie, où je la console autant que je le puis, où je lui donne l'assurance de la

voir demain, quoique je ne sache trop si j'en aurai, je ne dis pas la permission, mais la possibilité. Voilà plus de trois heures que j'écris, Albert ; je suis brisée par la fatigue et l'inquiétude. Je vais chercher un sommeil dont j'ai bien besoin. Que n'êtes-vous ici ? je vous appelle de tous mes vœux.

LETTRE CI.

BLANCHE A ALBERT.

5 octobre, six heures du soir.

Voici le premier moment de tout le jour que j'ai trouvé pour vous écrire. Oh quel jour, Albert, que celui-ci ! Amélie a été bien mal, et je dois à ce danger la faveur de rester cette nuit près d'elle. Tandis qu'elle dort, je vais continuer à vous instruire de tout ce qui s'est passé.

Ce matin, vers dix heures, la femme de chambre de confiance de ma tante est venue ouvrir ma prison, et me dire qu'on m'attendait pour déjeuner. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si elle savait des nouvelles d'Amélie ; elle a secoué tristement la tête..... Ah ! mademoiselle Blanche, quel dommage ! Quoi donc ! ai-je repris avec effroi, que lui est-il arrivé ! —

Ah, mademoiselle! si jeune, si belle, être tombée dans la disgrâce de tous ses parents!.... — C'est la faute de ses parents. — Oh! pardonnez-moi, mademoiselle, les parents n'ont jamais tort; c'est ce qu'assure madame la baronne. Vous n'avez pas vu ma cousine? ai-je interrompu vivement. — Ah! je voudrais ne l'avoir pas vue, mademoiselle, je le voudrais; car depuis ce moment elle est toujours devant mes yeux. Ce matin, quand madame la baronne s'indignait contre elle, je me la représentais comme elle était hier au soir, quand je lui ai dit qu'elle ne vous verrait plus, si touchante, si résignée dans sa douleur, à genoux devant Dieu qu'elle priait avec tant de piété et de ferveur!... Mademoiselle, on n'a point le cœur méchant quand on prie comme cela. J'ai profité de cette bonne disposition pour l'engager à me laisser descendre un moment chez Amélie : Ma tante ni mes parents n'en sauront rien, lui ai-je dit. — Non, mademoiselle, non, cela m'est défendu. Vous savez qu'entre monsieur le comte et cette dame les choses ne vont point comme elles devraient aller : on dit que ce serait un mauvais exemple pour vous. Mes instances ayant été inutiles, je lui ai demandé du moins si elle voulait se charger de faire partir la lettre que je vous avais écrite pendant la nuit. « Très

volontiers, mademoiselle; de ce côté les choses sont bien : vous devez épouser M. de Luneboug, il ne peut point y avoir du mal à ce que vous lui écriviez. » Alors elle m'a quittée, et je suis entrée chez ma tante.

Elle était au coin de son feu avec ma mère; elles parlaient d'un ton assez animé; elles se sont tues en me voyant : je les ai saluées; elles m'ont fait un signe de tête assez froid, et on a servi le déjeuner.

Il était à peine fini, et je n'avais pas ouvert la bouche encore, lorsqu'une des femmes de madame de Woldemar est entrée très émue. Monsieur le comte m'envoie vous dire, madame, que madame votre nièce est très-mal.... Cette femme n'est point ma nièce, a interrompu la baronne : cette femme ne m'est rien. O cœur barbare et cruel! me suis-je écriée hors de moi. Ma tante m'a regardée sans colère. Je n'ai de nièce ici que vous, Blanche, m'a-t-elle dit; mais si la personne qui s'est à jamais rendue indigne d'un pareil titre est véritablement en danger, je ne m'oppose pas à ce que l'humanité vous inspire. Je n'en ai pas demandé davantage, et j'ai couru chez Amélie. Elle était sur un lit, pâle, sans mouvement et les cheveux épars. Le médecin qu'on avait appelé était à l'extrémité de la chambre et Ernest paraissait au déses-

poir. O mon Dieu! mon cousin, qu'a-t-elle donc? D'horribles convulsions, d'effrayantes faiblesses: et le médecin, que dit-il? Quand il veut approcher d'elle, son mal semble redoubler; elle s'agite et le repousse. Je me suis avancée près du lit: Amélie, ma sœur, m'entends-tu? Elle m'a serré la main. Au nom d'Ernest, au nom d'Albert, permets que le médecin examine ton état pour soulager tes souffrances. Elle a secoué la tête. Non, non, a-t-elle dit d'une voix étouffée. Ernest est tombé à genoux devant son lit. Amélie! s'est-il écrié douloureusement, Amélie, tu veux donc mourir? Ah! malheureux Ernest, a-t-elle répondu avec un soupir déchirant, crois-tu que je serais venue malgré ta mère dans cette maison, si ce n'avait pas été pour y mourir? A ces mots elle est retombée dans une crise si longue et si terrible que j'ai cru la voir expirer dans mes bras; mais au milieu de ses douleurs, quoique sa tête semblât perdue, chaque fois que le docteur tentait de s'approcher de son lit, elle jetait des cris, et ses bras se raidissaient pour le repousser. Qu'il ne me touche pas, criait-elle dans son égarement: Albert, mon vertueux frère, préserve-moi de lui... Mon Dieu, épargne-moi.... que je meure avec mon malheur!...... Plusieurs mots inintelligibles se sont succédés; nous ne

pouvions expliquer cette espèce d'horreur que lui donnait l'idée d'un secours, qu'en pensant qu'elle ne voulait pas être sauvée. A la fin, l'épuisement total de ses forces l'a rendue plus calme, et lui a donné même quelques heures de sommeil. Le médecin a profité de ce moment pour s'approcher d'elle ; et, après lui avoir long-temps tâté le pouls, il nous a assuré qu'avec une grande tranquillité de corps et d'esprit on pouvait encore espérer, mais que de trop vives impressions de peine la tueraient. Ernest lui a dit : Docteur, passez chez ma mère, communiquez-lui tout ce que vous pensez de l'état de sa nièce ; répétez-lui que *de trop vives impressions de peine la tueraient ;* ajoutez que mon existence est attachée à celle d'Amélie : après cela, elle saura ce qu'elle a à faire pour nous conserver ou nous perdre tous deux. Il y avait dans l'air d'Ernest quelque chose de si sombre, qu'aussitôt que nous avons été seuls j'ai cherché à lui donner quelques consolations ; mais il m'a interrompue vivement : « Blanche, vous ne savez pas ce qu'il faut me dire, vous ne connaissez pas ma situation ; je suis affligé, mais tranquille ; et, tout en tremblant sur la vie d'Amélie, je suis moins malheureux que quand j'étais séparé d'elle ; car à présent je suis sûr de ne plus la quitter... Non, jamais, » a-t-il ajouté d'un

ton solennel. Alors il s'est levé ; et, tombant à genoux aux pieds du lit d'Amélie, il a essuyé ses pleurs, en répétant d'une voix faible : Non, jamais, je le jure! Puisque mon sort est irrévocablement lié au tien, quelque affreux qu'il soit, il l'est moins qu'il ne l'a été, et maintenant du moins je puis le supporter.

Le médecin est rentré. Madame la baronne vous demande, monsieur le comte. — Moi, docteur? que me veut-elle? qu'a-t-elle à me dire? — Je n'ai point osé l'interroger là-dessus. — Lui avez-vous parlé de l'état d'Amélie? que vous a-t-elle répondu? — Pas un mot. — Pas un mot! quand sa nièce se meurt, et c'est là ce qu'elle appelle de la grandeur d'âme! — Irez-vous la voir, Ernest? lui ai-je demandé. — Non, je ne quitterai point cette chambre tant qu'Amélie sera en danger; non, je n'irai point auprès d'une mère cruelle qui voit sans pitié l'innocence expirante : cependant, Blanche, allez auprès d'elle, dites-lui que son fils est prêt à tomber à ses pieds; mais qu'elle ne l'y verra qu'en consentant à recevoir Amélie dans ses bras. — J'y vais. — Dites-lui que je me regarde comme l'époux d'Amélie, qu'aucune puissance humaine ne me fera renoncer à ce titre sacré. — Je lui dirai. — Et revenez ensuite auprès de cette infortunée, vous presser avec moi contre

son cœur, et l'entourer de tant de tendresse, que l'idée qu'il est des êtres inhumains qui la repoussent ne puisse pas l'approcher. —Je reviendrai, Ernest, soyez-en sûr.

Il était près de cinq heures quand je me suis présentée chez madame de Woldemar; ma mère était toujours là, et j'ai trouvé mon père auprès d'elle : on venait d'annoncer le dîner. Je n'ai pas pu parler à ma tante; mais je l'ai priée, en sortant de table, de m'accorder un moment en particulier. On vous a donc chargée du rôle d'ambassadeur? m'a dit mon père en ricanant. Et les propositions ne peuvent pas se faire devant nous? a ajouté ma mère du même ton. Blanche, m'a dit ma tante très gravement, prenez garde à ce que vous allez faire : j'ai permis, j'ai approuvé même que vous alliez soigner cette femme : à votre âge, la pitié doit l'emporter sur le ressentiment, et vous ne deviez pas la laisser périr sans secours; mais maintenant, si vous osiez parler en sa faveur et tenter de la justifier, je crois que vos parents feraient sagement de vous éloigner d'ici, pour vous garantir des mauvais conseils et du pernicieux exemple que vous pourriez y recevoir. C'est bien notre intention, a répondu ma mère en regardant son mari; n'est-il pas vrai, M. de Geysa? — Assurément, ma chère; et, si notre présence n'est

pas nécessaire à notre sœur, je veux que, dès ce soir, nous enfermions Blanche à la maison jusqu'à ce que toute cette affaire-ci soit finie. J'ai vu tous les esprits si aigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage; et, rapportant les paroles d'Ernest, j'ai seulement dit : Si j'ai dû la permission de voir Amélie à l'idée que sa vie est en danger, pourquoi me la refuserait-on maintenant? Le danger existe; et, si le docteur a bien vu, Amélie est même sans ressource. N'a-t-il pas dit qu'une impression de peine la tuerait? Il ne me semble pas qu'on soit disposé à la lui éviter. Ceci me regarde, apparemment, mademoiselle? m'a demandé ma tante avec hauteur. — Quand cela serait, madame, vous aurais-je offensée? Ai-je fait autre chose que de répéter ce que vous ne cessez de dire? Car enfin, lorsque la passion de votre fils et le triste état d'Amélie n'ont pu affaiblir votre haine, que toutes vos paroles, tous vos gestes l'expriment, que vous voulez en accabler cette infortunée, n'ai-je pas lieu de penser que vous ne lui éviterez pas les impressions qui peuvent la tuer? Mais où a-t-elle donc pris tout ce qu'elle dit aujourd'hui? a reparti mon père en regardant ma mère d'un air étonné. Auprès du lit d'Amélie, a répliqué ma tante. — Il faut donc bien se donner de garde de l'y laisser re-

tourner. Je suis tombée à ses genoux. « Écoutez, mon père, Amélie est fort mal; peut-être ne vivra-t-elle pas demain; elle est loin de son frère, abandonnée de toute sa famille : me défendrez-vous de recueillir son dernier soupir, et de passer cette seule nuit auprès d'elle? Si elle est mieux demain, je me soumettrai sans murmure à tous vos ordres. » Il m'a relevée en m'embrassant. En vérité, ma fille, vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vérité, ma sœur, je ne puis pas refuser Blanche. Ma tante s'est promenée dans la chambre sans répondre; j'ai bien vu que, sans son consentement, je n'obtiendrais point la faveur que mon père venait de m'accorder : je me suis approchée d'elle d'un air suppliant : Ma tante, lui ai-je dit, Amélie est si mal, que dans ce moment Ernest n'est pas en état de vous entendre; tant qu'elle sera en danger, il est résolu à ne la quitter ni jour ni nuit : serait-il donc convenable que votre nièce restât seule avec votre fils qui l'aime, et des domestiques qui dépendent de lui? Jugez-vous, ma tante, que ce soit décent, même pour vous? Elle s'est arrêtée tout à coup, comme frappée de ce que je lui disais : Vous avez raison, Blanche; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls..... Quelle imprudence! Je vous remercie de votre avis, Blanche; retournez-y,

et ne les quittez pas. Quoi! ma sœur, vous voulez que ma fille reste là? vous ne craignez plus pour elle la société d'Amélie? lui a demandé ma mère. — Non, non, Blanche a raison, il n'est pas décent qu'ils soient seuls; et puisque mon fils est décidé à rester là.... Écoutez, Blanche, a-t-elle ajouté, vous voyez que, quand j'ai un tort, j'en conviens sans peine; mais aussi, quand la justice et l'honneur sont pour moi, je ne cède jamais.... Vous pouvez dire cela à Amélie. — Vous me permettez donc de retourner près d'elle? — Oui, allez-y; et annoncez à Ernest que, puisqu'il refuse de venir vers sa mère, sa mère ira vers lui : quand Amélie sera en état de m'entendre, c'est à elle que je parlerai. — Quoi! vous consentez à la voir? — Oui, j'y suis résolue : il m'en coûtera beaucoup; mais n'importe, l'intérêt de mon fils me demande encore ce sacrifice. — Ah! madame, ce ne peut être que pour lui pardonner que vous voulez la voir. Pour lui pardonner? a-t-elle interrompu... Elle s'est arrêtée tout à coup, a paru réfléchir, et puis a ajouté en me regardant fixement : Oui, Blanche, c'est pour lui pardonner que je veux la voir; il dépendra d'Amélie de se réconcilier avec moi. Et quel sera le prix de cette faveur? ai-je demandé en tremblant. — Quand je croirai devoir l'en instruire, vous l'apprendrez :

jusque-là, Blanche, dispensez-vous de m'interroger. Je n'ai pas répliqué; et, après l'avoir saluée, ainsi que mon père et ma mère, j'ai couru promptement chez Amélie.

Elle avait de la fièvre, et était beaucoup plus animée que le matin : Ernest avait obtenu d'elle de prendre les potions du docteur. Quoi! ils t'ont permis de revenir, Blanche? a t-elle dit en me voyant; leur colere est donc suspendue? Je ne sais, lui ai-je répondu, quelle est l'intention secrète de madame de Woldemar; mais c'est de son aveu que je viens ici, et elle compte même y venir elle-même quand tu seras assez bien pour la recevoir. Qu'entends-je? s'est écrié Ernest; quoi! ma mère veut voir Amélie? O changement inattendu! ô ravissante espérance! Mon Amélie! si ma mère veut te voir, ce n'est que pour te nommer sa fille. Ah! qu'elle hâte ce fortuné moment. Non, non, qu'elle ne le hâte point, a interrompu Amélie.—Pourquoi, ma bien-aimée, t'effraierais-tu du bonheur?—Ce bonheur, a-t-elle dit tristement, ce bonheur ne vaudra peut-être pas tes espérances : crois-moi, Ernest, ne les échange contre lui que le plus tard que tu pourras.—Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux? Heureux! s'est-elle écriée en pleurant; nous étions destinés à l'être, et c'est moi

qui ne l'ai pas voulu : il fut un temps où ta mère n'aurait pas dédaigné Amélie ; tu m'aurais nommée ton épouse sans rougir ; mon frère ne serait pas errant et désespéré, depuis long-temps Blanche lui appartiendrait ; ce pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleurerait pas sur sa coupable mère ; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère ferait mon orgueil et ma félicité.... Les larmes ont étouffé sa voix. Après une assez longue pause, elle m'a parlé de vous : je lui ai dit que j'avais envoyé un courrier vous avertir qu'elle était à Vienne, afin que vous hâtassiez votre retour. Ah ! m'a-t-elle dit, que je puisse le revoir encore une fois, que j'obtienne son pardon, que le généreux Albert reçoive le repentir et l'adieu d'un cœur que l'orage des passions n'a pu distraire de l'amitié ! O ma Blanche ! tu feras le bonheur de mon frère, tu répareras tout le mal que je lui ai fait : tu as beaucoup à réparer. Je l'ai embrassée en silence.

Quand elle a vu que je voulais la veiller ainsi qu'Ernest, elle s'y est vivement opposée : pour la satisfaire, nous avons feint de nous retirer ; et, laissant une des femmes de la baronne auprès d'elle, nous sommes passés dans la pièce voisine. Aussitôt que j'ai été seule avec Ernest,

je lui ai demandé si Amélie lui avait dit quels motifs l'avaient déterminée à quitter la Suisse; ses réponses n'ont été ni claires ni précises; cependant elles ont suffi pour me prouver que j'ai mérité vos reproches, et qu'en cherchant à vous inquiéter en vous laissant croire que je pouvais plaire à Ernest, j'ai contribué à l'infortune de votre sœur. Ne croyez pas, Albert, que, pour m'excuser, je me rejette sur la pureté de mes intentions; assurément j'étais bien loin de prévoir les suites terribles de mon étourderie; mais j'aurais dû sentir que, même pour augmenter votre amour, je n'avais pas le droit de vous peindre l'amitié qu'Ernest me témoignait comme un sentiment plus tendre. O mon Albert! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelais une innocente coquetterie, s'il était possible que dans le cours de ma vie entière vous en ayez un seul mouvement à me reprocher, il faudrait me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les cœurs honnêtes.

Deux heures de la nuit.

Je viens d'entrer doucement chez Amélie; elle sommeille : on m'a préparé un lit près d'elle; je vais dormir jusqu'à ce qu'elle s'éveille. J'ai obtenu d'Ernest qu'il prît quelques heures

de repos; mais il ne veut point quitter l'antichambre d'Amélie; c'est même avec peine qu'il a consenti à sortir de la pièce où nous allons reposer toutes deux : il s'étonnait que j'insistasse, et moi je trouvais assez simple qu'il s'obstinât, tant il y a dans les grandes douleurs quelque chose de grave et de pur qui permet de braver la décence sans blesser la modestie!

LETTRE CII.

BLANCHE A ALBERT.

6 octobre, à midi.

Amélie est mieux ce matin, et je commence à espérer que madame de Woldemar s'apaisera : ah! qu'il m'est doux, cher Albert, d'avoir quelque chose de consolant à vous marquer.

Ce matin, assise sur le lit d'Amélie, je causais avec Ernest de votre prochaine arrivée et de tous les heureux effets que pourrait produire votre présence; Amélie nous écoutait en silence et paraissait agitée d'un sentiment pénible : on est venu m'avertir que ma tante me priait de passer chez elle; ce message nous a troublés. Que peut-elle me vouloir? ai-je demandé à Ernest. — C'est pour vous parler d'Amélie. —

Assurément. — Mais que vous dira-t-elle, Blanche? — Ah! mon Dieu! je n'en sais rien. Nous étions tous deux si agités que nous marchions dans la chambre comme des insensés; Amélie était tranquille et souriait tristement. Va, Blanche, m'a-t-elle dit, ne te fais point attendre : à présent qu'il t'est permis de revenir, je te vois sortir avec moins de peine. Ernest m'a accompagnée sur l'escalier, en me recommandant beaucoup de choses dont je n'ai pas entendu la moitié. J'ai trouvé ma tante avec mon père : après les avoir salués, j'ai demandé des nouvelles de ma mère; elle dormait encore : j'attendais qu'on me parlât d'Amélie, mais personne ne disait rien; à la fin mon père, après avoir fait quelques tours dans la chambre, est venu à moi, m'a regardée avec tendresse : Je te trouve changée, ma Blanche, a-t-il dit; tu as le cœur si sensible! tu t'inquiètes trop facilement; tu auras veillé toute la nuit : voyez comme elle est pâle, ma sœur! En vérité, cette vie ne lui vaut rien. — Tranquillisez-vous, mon frère, tout cela ne durera pas long-temps. Alors elle m'a fait approcher, et m'a questionnée sur les motifs qui ont engagé Amélie à quitter la Suisse; je lui ai dit ce que je savais; et il m'a été aisé de lui prouver que les torts d'Ernest et mes imprudences étaient la cause de l'extraordi-

naire démarche où Amélie avait été entraînée : elle ne m'a point répondu et est tombée dans une profonde rêverie, dont mon père ni moi n'avons osé la distraire; enfin elle s'est levée et m'a dit : Vous pouvez retourner auprès d'Amélie, faites-la soigner avec zèle; et, aussitôt qu'elle sera mieux, ne manquez pas de me le faire savoir sur-le-champ. Alors, sans attendre de réponse, elle est entrée dans son cabinet.

Ah, mon père, me suis-je écriée, que peut signifier un pareil intérêt? se pourrait-il que ma tante s'adoucît, et que le malheur d'Amélie eût enfin touché ce cœur si vindicatif? Mon père m'a reproché de parler trop librement sur le compte de madame de Woldemar; cependant il a fini par être de mon avis, et par convenir qu'elle usait d'une rigueur excessive envers Amélie et Ernest; il m'a même promis de parler pour eux; mais je compte peu sur son secours, et je crains bien qu'au premier mot de madame de Woldemar, tout son courage ne l'abandonne.

LETTRE CIII.

BLANCHE A ALBERT.

Le 7 octobre, à midi.

Mes espérances se fortifient : Amélie est mieux qu'hier ; je viens de passer chez ma tante pour le lui dire : cette nouvelle a paru lui faire plaisir. Retournez chez Amélie : vous pouvez lui annoncer que je la verrai bientôt... Ne la quittez point ; je vous enverrai à dîner dans sa chambre ; j'ai à parler à vos parents en particulier ; vous ne viendrez point que vous ne soyez appelée. Ma mère a approuvé cet ordre d'un signe de tête ; et moi, le cœur tremblant d'espoir, j'ai été raconter à mes amis l'heureuse disposition où paraissait être madame de Woldemar. Ernest a regardé Amélie, et est resté en suspens comme n'osant faire éclater sa joie avant qu'elle eût marqué qu'elle la partageait ; mais Amélie a baissé les yeux en soupirant, et une sombre douleur s'est répandue sur la physionomie d'Ernest. Votre sœur s'est aperçue de ce changement : nous étions seuls dans la chambre ; elle a tendu la main à Ernest, et le faisant asseoir près du canapé où elle était couchée,

elle lui a dit : Pardonne-moi si je n'ose espérer; pardonne-moi de ne plus croire au bonheur, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser ne me rendent pas importune à ton cœur. — O mon Amélie! que tes craintes me touchent! au contraire, il me semble que tu m'aimerais moins si tu pouvais te rassurer si vite; et cependant, quand je saisis avec tant d'ardeur la moindre lueur d'espérance, où en est la cause, sinon dans le plus ardent amour? Mais, écoute, mon Amélie, aujourd'hui que tu es plus calme, laisse-moi te parler de notre avenir. Elle a tressailli, ses joues pâles se sont animées d'une vive rougeur; elle a avancé la main pour repousser Ernest; mais voyant qu'elle l'affligeait, sa main est retombée, et souriant avec une douce langueur : Parlez de notre avenir, a-t-elle dit à Ernest, je vous écoute. — Ma bien-aimée, je me flatte encore que ma mère, puisqu'elle veut te voir, s'est adoucie, et je suis presque certain que, si elle te voit, elle ne résistera pas à ce charme qui captive tout ce qui t'approche; mais, si je me trompais, et qu'elle persistât à refuser son consentement à notre union, promets-moi, Amélie, de te résoudre à t'en passer; et moi je jure, ainsi que je l'ai déjà fait une fois, d'abandonner sans regret ma patrie, ma famille et ma mère. — Sans

regret, Ernest ! tu t'abuses : ton cœur n'en est pas capable. Oui, je le jure, a-t-il continué d'un ton plus ferme encore. Peut-être Albert consentira-t-il à nous suivre, et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera ; ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils ; je n'existerai plus que pour toi et pour lui : dis, Amélie, n'y consens-tu pas? Et pendant que nous serons heureux ensemble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule ! Ernest s'est troublé. Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret ! Ernest a marché dans la chambre avec agitation. Et la nuit, quand son pâle fantôme viendra gémir auprès de la couche nuptiale, tu demeureras paisible et satisfait entre mes bras ! Arrête ! arrête, Amélie ! s'est-il écrié en se précipitant à genoux près du canapé, tu me déchires le cœur. Elle s'est soulevée ; et, posant ses mains sur la tête de son amant, elle a ajouté avec une dignité mêlée de tendresse : C'est parce que je le connais bien ce cœur, c'est parce que je l'estime ce qu'il vaut, que je suis sûre qu'il ne se consolerait jamais d'avoir trahi un devoir sacré. — Et celui qui m'attache à toi, Amélie, crois-tu qu'il ne le soit pas ? — Celui qui te lie à ta mère est le premier de tous. — Je t'ai juré de m'unir à toi. — Je te dégage de tes

serments. — Le ciel les a reçus. — Je t'en dégage, te dis-je ; et, si c'est un parjure, c'est moi qui me rends coupable, c'est moi que le ciel punira. A ces mots, Ernest a serré Amélie dans ses bras en s'écriant : As-tu donc oublié ?.... Et puis il s'est arrêté tout à coup comme gêné par ma présence : alors je me suis levée, et j'ai passé dans la chambre à côté pour écrire à mon Albert ce que je viens d'entendre.

Le même jour, à cinq heures.

Quand je suis rentrée, Amélie avait l'air plus calme ; on nous a servi le dîner dans sa chambre. J'ai été enchantée du ton respectueux de tous les domestiques avec elle, et du zèle avec lequel ils volent au-devant de ses moindres désirs. C'est un ange, me disait il y a une heure la femme qui l'a veillée cette nuit. Elle a l'air si triste et si doux, ajoutait une autre, que, seulement de la regarder, les larmes en viennent aux yeux. Pour moi, assurait à son tour la vieille femme de charge, il ne m'a fallu que jeter un coup d'œil sur madame Mansfield pour ne pas douter que, dès l'instant où madame la baronne l'aura vue, elle cédera à tout ce que veut M. le comte....

Mais je crois entendre sur l'escalier la voix de ma tante.... Il me semble qu'elle vient ici....

Oui, c'est elle-même; elle entre dans l'antichambre; mon père et ma mère sont avec elle : quels sont leurs desseins? Je cours près d'Amélie.

À minuit.

Comme demain matin je ne serai plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène qui vient de se passer : je laisserai le paquet à Ernest, afin qu'il vous le remette à votre arrivée.

À peine ai-je entrevu madame de Woldemar avec mes parents, que je me suis élancée dans l'appartement d'Amélie. « Voilà ma tante! voilà votre mère, Ernest. » Amélie a pâli tout à coup si prodigieusement que nous en avons été effrayés. Au nom du ciel, calmez-vous, mon amie, lui a dit Ernest, rassemblez tout votre courage : n'avez-vous pas ici Blanche et moi pour vous soutenir? Madame de Woldemar est entrée; Ernest a couru au-devant d'elle. Voilà quatre jours que je ne vous ai vu, mon fils. Ah! madame, de l'indulgence, a-t il répondu en portant la main de sa mère à ses lèvres. Oui, madame, de l'indulgence, s'est écriée Amélie avec un accent douloureux, et en faisant quelques pas vers la baronne; mais elle était si faible et si tremblante que, hors d'état de se soutenir, elle est tombée sans force aux pieds de son juge.

Levez-vous, madame, lui a dit la baronne d'une voix un peu émue; ce n'est pas à vous à prendre cette attitude, car c'est moi qui viens vous implorer. Ernest l'a soulevée dans ses bras et l'a replacée sur le canapé. Madame de Woldemar a refusé de s'asseoir auprès d'elle, et s'est placée sur un fauteuil à quelque distance. Bonjour, Amélie, lui a dit mon père d'un ton assez amical. Ma mère l'a saluée froidement sans lui parler, et a été se placer près de la baronne. Ernest et moi avons fait asseoir Amélie entre nous deux sur le canapé; et mon père, à qui j'ai fait un signe, a poussé son fauteuil de notre côté.

Il s'est fait un long silence; chacun paraissait troublé; on sentait que le sort, que la vie de deux personnes étaient attachés au sujet qu'on allait traiter, et nul ne se trouvait assez de courage pour oser l'entamer. Je voyais madame de Woldemar détourner ses regards de dessus Amélie, dont le visage charmant portait une telle empreinte de douleur qu'on ne pouvait le fixer sans être prêt à céder à un attendrissement que redoutait ma tante; elle évitait aussi de regarder son fils, dont l'attitude suppliante, l'air d'anxiété, la figure altérée, étaient faits pour porter le désordre dans l'âme d'une mère: elle a levé les yeux sur mon père et sur moi, et

les a ramenés sur ma mère, qui, par son maintien froid et sérieux, l'a seule encouragée à commencer. Elle a débuté ainsi, avec un ton grave, lent, un peu solennel, sans gestes, et les regards attachés alternativement sur ma mère ou sur le parquet :

« Il a été un temps de ma vie où je mettais tout mon orgueil dans ma famille et tout mon bonheur dans mon fils; je me glorifiais, je l'avoue, d'être alliée à une famille dont le sang était pur et sans tache; et la tendresse de mon Ernest, sa soumission, son respect, les grandes qualités qu'il promettait, remplissaient mon cœur maternel de la plus douce joie. Tous ces biens, je les ai perdus, tous m'ont été enlevés; vous savez par quelle main, madame, a-t-elle continué en fixant Amélie d'un air imposant et sévère; vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le déshonorer sans retour en le forçant à s'unir à elle!... Madame, je ne souffrirai pas un tel langage, a interrompu Ernest avec véhémence. Il faut tout souffrir de votre mère, Ernest, a répliqué Amélie avec beaucoup de dignité; c'est ajouter à mes torts que de manquer, à cause de moi, au respect que vous lui devez; et, si mes prières

peuvent avoir quelque pouvoir sur vous, vous écouterez en silence les reproches qu'elle m'adresse avec trop de justice, peut-être. Je vous suis obligée, madame, a repris la baronne très-amèrement, de parler à mon fils en ma faveur, et de l'engager à vouloir bien écouter sa mère; mais c'est un devoir que vous n'auriez pas eu besoin de lui prescrire, si depuis long-temps vous ne lui eussiez fait oublier les siens. — Ah! madame, s'il s'était nommé! si j'avais su qui je recevais près de moi! mais, hélas! tous mes malheurs sont venus de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le connaître. Et à présent que vous le connaissez, madame, a continué la baronne, à présent qu'il dépend de vous de consommer sa ruine et mon désespoir, que vous me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'aurait pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à tous deux? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous vous êtes couverte? voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin?... Arrêtez, arrêtez, ma mère, s'est écrié impétueusement Ernest; arrêtez, Amélie; avant de répondre, écoutez-moi : O mon Amélie! qu'une fausse générosité ne vous égare pas! Amélie! ne me

sacrifiez pas! Ferez-vous moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés?..... Voilà donc comme je suis traitée par mon fils! a dit la baronne indignée. Vous devez être contente, madame, des effets de l'amour que vous inspirez; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la baronne de Woldemar. En vérité, a ajouté ma mere d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusque-là, s'il n'y était encouragé par de mauvais conseils. Hélas! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel, je sais trop que je suis la cause des torts d'Ernest, et de la division d'une famille que je respecterai jusqu'à mon dernier soupir; mais, madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au

ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi; vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole? — Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle? — Ah! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'eût coûté la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux que j'existe encore; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. Et, en parlant ainsi, il embrassait ceux de madame de Woldemar avec ardeur : Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz : *Oui, c'est encore là l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption*.... Les sanglots ont étouffé sa voix. O madame, a dit Amélie, en se

prosternant aux pieds de la baronne à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille, votre fille chérie; l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon cœur; nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous contemplerions comme la divinité suprême qui, d'un mot, retire de l'abîme du désespoir pour donner la félicité du ciel. O madame! serez-vous insensible au pouvoir de dispenser tant de biens? O ma tante! ma mère! pardonnez si l'amour qui remplit mon cœur m'enhardit à vous donner ce nom, ne me rejetez pas, n'accablez pas de votre haine celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie, et que vous avez si long-temps regardée comme son épouse. A ce tableau si déchirant, aux accents de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots; mon père avait des larmes dans les yeux; ma mère semblait émue. Amélie s'est tournée vers elle : Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre sœur? ne soutiendrez-vous pas votre sang? Notre sang! a interrompu madame de Woldemar en levant les yeux au ciel; oui, pour

notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle ajouté avec quelque trouble, relevez-vous et écoutez-moi. Elle l'a fait asseoir près d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit : Je vous ai beaucoup aimée; et, en vous revoyant, quelles que soient ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémis que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils. Dans l'impossibilité! a interrompu Ernest hors de lui. — C'est à Amélie que je parle, mon fils, c'est à elle seule à me répondre; et, quant à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais ni l'un ni l'autre. Je ne dis plus rien, madame, a repris Ernest en se levant. Et il est demeuré debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même : eh bien! croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux ? quelques instants peut être, tant que le feu d'amour durera; mais ce feu, que le temps éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest,

sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'âme et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête? Oh! non, jamais! jamais! s'est écriée l'infortunée en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes. — Ce n'est pas tout : ces tourments qui le déchireront, il vous les reprochera : il dira que non à présent que la passion l'égare; mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous rempliriez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resterait de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûterait long-temps un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au déshonneur de mon fils. Ah! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie; et quand je vous ai adressé mes prières, madame, je n'avais pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher. Avez-vous tout dit, madame, a ajouté

Ernest en contenant à peine sa bouillante impatience ? et puis - je parler à mon tour ? Pas encore, a répliqué la baronne ; attendez que je vous le permette. Et vous, Amelie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelque ascendant sur l'esprit de cet insensé, voilà le moment d'en user dignement, et de vous rétablir par un grand sacrifice dans l'opinion du monde et les bontés de votre famille ; montrez - lui ses devoirs en suivant les vôtres ; rappelez - le à la vertu par votre courage ; ayez la grandeur d'âme de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le couvent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse.

Votre fils..... Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. Votre fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi ; je reporterai sur lui la reconnaissance du bien que vous m'aurez fait ; et ce sentiment, en remplissant tout mon cœur, en effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée. Elle s'est tue. Avez-vous fini, ma mère, a demandé encore Ernest avec une colère concentrée ?—Oui, je n'ai rien à ajouter ; mais, comme ce n'est point

à vous que j'ai parlé, ce n'est point à vous à me répondre : qu'Amélie s'explique. — Et moi, madame, je ne le lui permets pas; car je sens bien que je ne lui pardonnerais point d'hésiter dans sa réponse. — Et si je vous ordonne de l'attendre? — J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagements qu'elle a pris. O Amélie, a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes serments? Que ma mère le soit aux siens, elle en répondra devant Dieu; mais nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. Vous êtes à lui, vous lui appartenez! s'est écriée la baronne en pâlissant d'effroi. — Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous désunir commettrait un sacrilége. — Je ne veux croire que vous, Amélie : êtes-vous réellement son épouse? Ose dire que non! a interrompu Ernest. Ah! je ne puis mentir, lui a répondu douloureusement Amélie. — Quoi! tu n'es pas à moi? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse; et le ciel sait que, si j'avais cru faire ton bonheur en dévoilant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si long-temps. A cet aveu, ma mère s'est couvert le visage,

mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ce cri, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit avec cet accent qui perce le cœur : O compagne du vertueux Albert ! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur ? Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante, et encore me suis-je trompée ; car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, madame de Woldemar a repris avec une espèce de triomphe : Bon Dieu, c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières qu'un fils ingrat se révolte contre moi ! et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison ! A ces mots outrageants, la main d'Amélie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée ; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : Viens, Amélie, éloignons-nous d'ici ; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération ; viens..... Non, pas encore, a répliqué madame de Woldemar en retenant Amélie ; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a

parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, madame; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin? Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. Vous tremblez, madame, et n'osez me répondre. Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. Et lequel, madame, lui a demandé la baronne avec dedain? — Peut-être le vôtre, madame. — Le mien! — Oui, madame, le vôtre; car c'est en me sacrifiant pour vous que je voudrais payer vos outrages. Amélie! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amélie! et moi aussi je veux que vous répondiez à ma mère; je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir. Vous l'entendez, madame, a repris Amélie; hélas! je le connais mieux que vous; et, si je lui cachais la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi : maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien? — Ah! madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis

confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir?

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter : éperdu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, la joie semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée : Amélie!.... il est donc vrai? O trop heureux Ernest! ô mon épouse adorée! viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de l'aimer!... O mon Amélie! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage? enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur : ah! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux! L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldemar, et lui a dit : Eh bien! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie? La religion, a répondu la baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser; et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui

a trahi tous ses devoirs; mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop, dès ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu; je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels; mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant, il déchirera le cœur de sa mère, et que, dans le couvent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils.

Elle est sortie alors, nous laissant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre: Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant: Partez-vous aussi en me haïssant, ma tante? Madame, lui a répondu ma mère d'un ton froid, vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tente rien en votre faveur. Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine a-t-elle été dehors que mon père s'est avancé, et prenant la main

d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : Je n'entends rien à tous ces discours; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute; et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fieres se feront un honneur d'être présentées chez elle. Amélie s'est jetée dans les bras de mon pere en pleurant. O mon oncle! il me reste donc un ami dans ma famille! Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance, en ajoutant : Mon oncle, dans la cérémonie, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre nièce? Il a paru embarrassé de la proposition. Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je crains de me brouiller avec ma sœur, et de m'ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier. Mon bon père, lui ai-je dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présents au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parents, puisque le chef de la famille la protége. Mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'apaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera la règle de tous : quand on dira partout M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le

droit de penser autrement; soutenu de votre opinion, Ernest ne décherra dans celle de personne : à la ville, il pourra prétendre à la même estime; à la cour, aux mêmes honneurs; et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devrons cet heureux succès.—Aimable flatteuse! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez! — Eh bien! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas ? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. O généreuse amie, ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est écriée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur. Et savez-vous, ma fille, quand il sera ici, m'a demandé mon père.—Mais dans quelques jours, je présume.—Voyez, chère Amélie, c'est pour courir après vous pourtant que votre frère a abandonné ma Blanche. Mon oncle, lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je

cause : hélas! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger : si vous avez l'âme bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous; un frère qui court sur les grands chemins, le mariage d'une amie reculée, un fils brouillé avec sa mère, voilà bien assez de raisons pour vous désoler sans que j'ajoute à votre peine. Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfonçait de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie; la force passagère que lui avait inspirée la présence de madame de Woldemar était épuisée; je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien : vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra. A ce moment, un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandait. J'y vais, a-t-il dit. — Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. — Mais, puisque son

frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer? Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amélie : la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir ; mais le consentement de ton père, et même celui de ta tante, viendraient trop tard à présent. Amélie! qu'as-tu dit? a interrompu Ernest d'un air effrayé. Moi, Albert, à ces tristes paroles j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amélie en lui disant : Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir : aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète.... Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désirait lui parler un moment avant de partir : mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest : Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée! O Ernest! je t'en conjure, cours l'apaiser : si, pour y parvenir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre : hélas! que gagnerais-tu à lui désobéir? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi; que du moins mes derniers regards te voient réconcilié avec ta mère; et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut

me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. Qu'oses-tu proposer, Amélie? moi, je t'abandonnerais! que me fait la tendresse de ma mere, que me fait la vie, si je ne dois pas les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable, qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner.... Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir : depuis que je porte dans mon âme la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer : ce ne sera pas celui de notre séparation. Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour que j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes: hélas! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée! Faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper!.... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part..... Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. Tu ne peux donc pas y aller? s'est-elle écriée : eh bien! laisse-moi remplir ton devoir. Alors elle s'est

dégagée des bras de son amant qui voulait la retenir; sa faiblesse a disparu, un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle; elle s'est élancée hors de la chambre, et a volé sur l'escalier : nous pouvions à peine la suivre. Ma tante, criait-elle, ma tante! au nom du ciel écoutez-moi! que je ne vous chasse point de votre maison! laissez-moi en sortir; je le veux, je le puis! Elle a atteint madame de Woldemar comme celle-ci allait passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : Ma tante, a-t-elle dit d'un air égarée, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds : non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. Quelques mots qu'on n'a pas pu entendre ont suivi; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi, j'ai regardé madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empressait autour d'elle, sa tante la contemplait avec émotion et paraissait irrésolue; à la fin, elle m'a dit à demi-voix : L'honneur me commande ce dernier effort, mais

il me coûte plus que je ne puis l'exprimer.... Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde scène comme celle-ci.... Cette Amélie a des accents qui me déchirent.... Blanche, soignez-la, consolez-la ; dites-lui bien que je ne veux pas sa mort.... dites-lui..... Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir. Alors se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporte Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les moments qui ont succédé à celui-là ; ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère!... faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère! ma mère, plus insensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié; elle m'ordonne de quitter cette infortunée : le départ de ma tante est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici; elle craindrait de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geysa. Mon père

n'est point ici: on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières... J'ai passé la nuit à écrire; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie!.... Hélas! ne la reverrai-je jamais! O mon Albert! quelle était mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'était la perdre! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvements de mon cœur; et, en secourant l'infortune, en m'élevant contre l'oppression, et en repoussant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

Melck, 10 octobre.

Adolphe, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées; car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils : il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié; mais ceci, il faut bien se

garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie, et, malgré vos torts envers moi, je n'ai jamais craint votre indiscrétion : s'ils savaient la révolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savaient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement ; et, si je n'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexcusable aux yeux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé, je le regarde comme un très grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les perdre tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son déshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer : je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourrait tuer Amélie ; mais je crois qu'il était gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe ; je connais votre respect pour la vérité ; je suis sûre que, dans cette occasion-ci, il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempte de reproches, je céderai : ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melck, où je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

LETTRE CV.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 18 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivé; je n'ai pas encore pu voir ma sœur; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une

fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenaient qu'Amélie avait passé à Dresde; il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées; s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plus tôt; si mon départ de Dresde eût été moins précipité, j'aurais pu rencontrer ma sœur; je l'aurais accompagnée, soutenue; et peut-être que la voix d'un frère outragé aurait eu quelque force auprès de madame de Woldemar.... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest?.... Pauvre victime! comme tu t'es égarée! Mais qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré; il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas venu seul; j'ai trouvé M. Grandson à Constance; il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle? Ah! si le plaisir d'être entourée de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie,

si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine! Mais puis-je avoir des espérances? Je la connais si bien! On ne sait point combien Amélie a de fierté; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si tendre jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie n'endurera pas un regard de mépris; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir; et, du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle était sûre de mourir.... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée; pas un mot de son fils; on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet si je voyais Ernest plus agité; mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la fièvre ne le quittait pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin.... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre?....

Amélie désire me voir.... Adieu, je vais auprès d'elle.

Le même jour, dix heures du soir.

Je n'ai plus d'espoir : la mort est empreinte dans tous ses traits, et, pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié! J'affecte un air serein; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé! que de franchise, d'humilité dans son repentir! Oh! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu! Quoique atteinte par la mort, combien cette âme aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglottait tout haut en entrant dans sa chambre! En le voyant, elle a demandé son fils; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ici; elle a voulu le voir. Le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer; mais elle s'y est opposée. Non, a-t elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher; il me reste si peu de temps pour aimer! La vue de son

fils l'a troublée beaucoup ; elle le pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive ; on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. À la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. Pauvre enfant ! a-t-elle ajouté avec un doux sourire, ne pleure plus maintenant ; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. À ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre ; il se débattait entre mes bras pour rester ; et, s'adressant à Ernest, il lui a dit ; Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous atterrés. Hélas ! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps ; et, pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas : Pourquoi t'affliger ? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. Blanche, ces paroles jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que,

résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets ni consolations à se donner.

LETTRE CVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Vienne, 21 octobre.

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant : ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduit au tombeau, quoique sa faute lui enlève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous

n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Le souvenir des torts de celle qui s'accuse, qui se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'âme; il y a quelques instants qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se relèveront plus; et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest? Comment, m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappé de son changement? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation? En aurait-il s'il croyait quitter Amélie?

Albert aurait-il raison, madame? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait à la certi-

tude de ne pas survivre au malheur? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange : mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir : il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité; le feu de ses regards est entièrement éteint; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvements d'Amélie; il ne la quitte ni jour ni nuit; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques moments en particulier : attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par de vaines paroles. Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'apaisait, si j'étais chargé par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin.....? Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : Je vous crois; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper; mais à présent il est trop tard : regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps. — Puis-je essayer de lui parler? — Elle ne vous entendra pas; depuis un moment elle ne me répond plus. — Peut-être dort-elle? Pas encore, m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant. Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles; et, sans insister davantage, j'ai entr'ouvert doucement le rideau d'A-

n'elle; ses yeux étaient fermés; quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle; sa respiration était courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rasseyant à sa même place, il m'a dit sans changer de visage, mais avec un peu d'altération dans la voix : J'étais bien sûr qu'elle vivait encore. J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement; et, quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage; et, baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très doucement : Madame... Amélie... je suis Adolphe... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar....... Elle est demeurée immobile. Vous entend-elle? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. Eh! pourquoi la réveillez-vous? s'est écrié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli; vous voyez bien que la pauvre enfant a besoin de sommeil. Mais il avait interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle : j'ai cru démêler un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest; elle a fait un effort pour l'écarter; et, en apercevant son amant, une douce joie

s'est répandue sur tous ses traits. Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit; il est affreux de te quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs!... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel?....... Que suis je? une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. Ma fille, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à vous inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée (et il a montré Ernest); c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. Lui! s'est écriée Amélie, avec un effroi qui lui a prêté des forces; lui! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine : non, non, s'il est coupable, je le suis aussi. Dieu juste! si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble! A cet accent si tendre j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés. Je l'ai interrompu. Sur cette terre

on pardonne aussi, Ernest; je vous ai déjà dit que votre mère ne s'opposait plus à vos vœux... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille; ne voulez vous pas vivre pour la nommer votre mère? Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours; mais je ne le puis plus..... Cependant dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin; et, si je n'eusse pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités; mais, vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi... O Ernest! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié; mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir. Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine. Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. —Ah! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation.... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant.... Dites-lui bien que je n'accuse que moi

de mes malheurs; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve... Elle s'est arrêtée une seconde fois. — Si votre tante pouvait venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir? — Refuser de la voir! ah! si le spectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest!

Ce mot doit vous décider, madame; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre; je la suivrai de près : demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie; mais peut-être, en la bénissant, vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

LETTRE CVII.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 22 octobre, sept heures du matin.

Il y a quelque espoir : la nuit a été moins mauvaise; et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramènera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination dénaturée, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve : elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible; en s'éveillant, elle paraissait ranimée, sa respiration était plus libre, et son teint moins décoloré : le médecin assure que, si la fièvre ne redouble pas ce soir, et que la nuit prochaine soit aussi bonne, il sera possible de la sauver. En entendant ces paroles, Ernest a éprouvé une commotion violente; des larmes sont sorties par torrents de ses yeux égarés; il est tombé sur le plancher, et, frappant sa tête dans un inconcevable désordre, il articulait des mots sans suite, parmi lesquels je n'ai pu distinguer que ceux-ci : Elle vivrait! elle vivrait! Je l'ai conjuré

de se calmer. Amélie a besoin de vous voir près d'elle; et, si vous vous montrez dans cet état, lui ai-je dit, vous allez troubler le repos qui peut seul nous la conserver. A ce mot, l'émotion d'Ernest est rentrée tout entière dans son cœur, son extérieur est redevenu calme, et il a été reprendre sa place accoutumée auprès du chevet d'Amélie; mais, malgré lui, ses joues brûlantes et ses regards étincelants décelaient le sentiment qui le dévorait. J'ai été obligé de faire sortir de la chambre M. Grandson, qui, moins maître de lui parce qu'il aime moins, ne pouvait contenir sa bruyante joie; nous sommes restés seuls, Ernest, la garde et moi. Amélie a voulu nous parler; mais le médecin nous ayant prescrit de l'en empêcher, nous l'avons conjurée de garder le silence. « Pourquoi donc? a-t-elle dit, me croit-on mieux qu'hier? — Oui, ma sœur chérie; le docteur te trouve très peu de fièvre; il nous a rassurés : tu vivras; nous espérons tous. — Et toi aussi, Ernest? lui a-t-elle demandé avec un doux et triste sourire. — Me le défends-tu, Amélie? je ne veux croire que toi. — Ne lui parlez donc pas, ai-je repris : quand on nous ordonne d'éviter tout ce qui peut l'émouvoir, est-ce là le sujet dont il faut l'entretenir? » Amélie a souri encore; et, pressant ma main contre son cœur, elle a dit à Ernest : Obéissons à mon frère, et ne parlons plus.

A onze heures.

Elle a voulu parler tête à tête au médecin : nous attendions dans l'antichambre. Quand il est sorti, Ernest, éperdu, m'a dit d'une voix entrecoupée et en posant son bras sur le mien : « Parlez-lui... demandez-lui... —Eh bien! Docteur, comment est-elle? nous attendons ici notre arrêt. —Le moment est très-inquiétant; on n'a point assez ménagé l'état de cette dame; elle a éprouvé tant de secousses, que tout annonce une crise qu'elle n'aura pas, je le crains, la force de soutenir. » Ernest est tombé sur le parquet comme frappé de la foudre. Dans ce premier moment je n'aurais pu le secourir; je ne voyais plus en lui que l'assassin de ma sœur.... O justice suprême! pour un instant d'oubli, pour une seule faute, la mort de la coupable!.. Que dis-je? hélas! la mort de tous deux; Ernest n'y survivra pas..... O ma Blanche! que de remords dans mon âme! Non, je ne me suis pas acquitté des obligations que mon père m'avait imposées; j'ai consenti qu'Amélie s'éloignât de moi; au premier mot, qui m'a décelé le sentiment qui l'occupait, je n'ai pas volé à son secours; ne devais-je pas la connaître? ne devais-je pas être convaincu que cette âme si tendre ne croirait avoir assez accordé à l'amour qu'en ne lui refusant rien? ne savais-je pas que,

si elle était trop passionnée pour ne pas écarter toutes les méfiances et manquer à ses principes, elle était trop pure pour se consoler de sa faute et ne pas mourir du sacrifice?.... L'infortunée! tous les hasards se sont réunis pour la trahir... J'entends du bruit dans sa chambre...,

A quatre heures.

Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avait donné. Elle s'évanouit à tous moments; et, quand elle reprend connaissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnaît plus qu'au son de la voix. Tout à l'heure elle vient de m'appeler : Je ne te distingue plus, mon Albert! m'a-t-elle dit avec une voix défaillante; mais mon cœur, qui bat encore, n'a pas cessé de t'aimer... Je vais te quitter... Adieu, mon frère... Je ne pleure que sur toi, car mon fils m'oubliera, et je le laisse entre tes mains. Je suis tombé à genoux devant ce lit de douleur sans avoir la force de répondre. Tu m'as pardonnée, mon frère, n'est-ce pas? A cette question, Ernest est sorti de sa morne stupeur, et se prosternant à côté de moi, il m'a dit : Pardonne-moi aussi, Albert; et, quoiqu'il en coûte à ton cœur, promets que je ne mourrai pas haï du frère d'Amélie.... Non, je ne te hais pas, lui ai-je dit en sanglotant. Amélie ne nous

entendait plus; elle venait de perdre encore connaissance. Nous nous sommes levés pour la secourir... Depuis une heure elle paraît mieux; elle est calme et s'endort par intervalle... O ma Blanche! si cette dernière lueur d'espoir m'est enlevée, si la mort de ma sœur.... je n'ai pas la force de continuer; si je la perds, s'il me faut vivre, ah! ma Blanche!.... je ne le pourrai qu'à cause de vous.

LETTRE CVIII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Vienne, 3 novembre.

Je vous plains de vous être consumée dans l'attente d'une nouvelle qui ne pouvait être que funeste; mais jugez, mademoiselle, s'il a été possible au comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi, qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'ils disparaissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.

Vous avez su, mademoiselle, que j'étais allé

chercher madame de Woldemar avec de meilleures espérances ; je la trouvai pleurant sur la lettre qu'elle avait reçue de moi, et prête à m'accompagner pour sauver ses enfants s'il en était temps encore. Je crus que, dans cette disposition, rien ne pouvait lui donner plus de joie que la nouvelle du mieux sensible d'Amélie ; et, en effet, je dois avouer qu'en l'apprenant son premier mouvement fut un mouvement de plaisir ; mais cependant, sous un prétexte assez plausible, elle retarda son départ jusqu'au surlendemain ; elle me parut même tentée d'attendre, pour partir, d'avoir d'autres nouvelles d'Amélie ; et, en se décidant à retourner à Vienne, elle ne céda qu'à mes instantes prières. Pendant la route, je la questionnai, et je ne m'aperçus que trop que ses idées avaient changé. Elle me laissa entrevoir que, si la mort d'Amélie n'entraînait pas celle d'Ernest, elle ne la regarderait pas long-temps comme un malheur ; et il lui échappa même de me dire que, si sa nièce était hors de danger quand elle arriverait à Vienne, elle ne voyait pas ce qui l'obligerait à donner son consentement au mariage. Ce mot, mademoiselle, excita toute mon indignation ; et, me livrant à ce qu'elle m'inspirait, je dis à madame de Woldemar que, si elle était capable de m'avoir choisi pour être l'organe de

son parjure, je dévoilerais cette iniquité aux yeux du monde entier, et que je la couvrirais du juste mépris dû à son odieuse conduite. Elle me laissa parler sans m'interrompre, et à la fin, levant les mains au ciel : O mon fils! s'écria-t-elle, voilà donc où tu m'as réduite, à employer, pour te sauver de ta perte, de tels moyens qu'un homme obscur et sans nom ait le droit de me les reprocher sans que j'aie celui de m'en plaindre! Je ne répondis rien; et jusqu'à Vienne nous demeurâmes ensevelis, chacun de notre côté, dans une sombre rêverie. Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne pâlir : elle prit ma main. Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon cœur se serre en arrivant dans ma maison. La voiture s'arrêta : on ouvrit la portière; la baronne hésitait à descendre. Qu'allons-nous apprendre, Adolphe? croyez-vous que mon fils nous ait entendus? croyez-vous qu'il vienne au-devant de sa mère? Sans lui répondre, je frappai à la porte de l'hôtel; un domestique accourut : il avait l'air consterné. Madame de Woldemar s'en aperçut, et voyant que j'allais l'interroger : Ne lui parlez pas, me dit-elle avec une brusque vivacité, je ne veux rien savoir. Elle entra, puis s'arrêta tout à coup, regarda autour d'elle d'un air inquiet. Je ne vois point mon fils! Adolphe; allez chercher

mon fils. J'y vais, lui dis-je; mais vous êtes si émue, si tremblante! tandis que je vais monter, reposez-vous dans la salle basse. Je pris son bras pour l'y conduire; j'ouvre la porte : quel spectacle! Au milieu de l'appartement était un cercueil, quelques cierges brûlaient autour; M. Grandson sanglotait debout près de la croisée; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappait la tête en s'écriant : Ma mère! lève-toi donc; ô ma mère! lève-toi et me réponds. L'infortuné Albert, muet, immobile, les bras croisés et la tête baissée, avait les yeux fixés sur la tombe et ne pleurait plus. A cette vue, madame de Woldemar se rejeta en arrière en poussant un cri affreux. Albert leva la tete, et tressaillit à son aspect. Amélie! ô Amélie! s'écria la baronne. Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil; mais elle n'y est pas seule...... — O mon fils! mon Ernest! Qu'a-t-on fait de mon fils? où est mon fils? Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et madame de Woldemar tomba sans connaissance à ses pieds.

Je n'étais pas en état de la secourir : ce que je venais d'entendre avait anéanti toutes mes facultés. Dans ce triste univers je n'avais attaché mon cœur qu'à un seul être, et il m'était enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu

l'embrasser une fois encore, et lui dire un dernier adieu. Les gens de madame de Woldemar vinrent pour l'arracher de ce lieu de désespoir, et la transporter sur un lit. Je ne la suivis point. Fixé à la place où je venais d'être frappé, je ne pouvais détacher mes regards de ce cercueil qui renfermait mon ami, mon seul ami, et aucune larme ne venait soulager la douleur qui m'étouffait. M. Grandson vint à moi et me secouant la main : Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde ; et ce pauvre enfant, ses sanglots le feront périr aussi. Il voulut le prendre dans ses bras ; mais Eugène redoubla ses cris. Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi près d'elle ; je veux la réveiller pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser..... O ma mère ! pourquoi dors-tu si long-temps et ne réponds-tu pas à ton enfant ? Je m'approchai du cercueil, et me mettant à genoux, je dis à Albert : Puisque mon ami est là, ne pourrai-je pas le voir une fois, une seule fois encore ? Sans me répondre, Albert dit à l'enfant : Ote-toi, je vais te le montrer, et il poussa le dessus de la bière. J'aperçus Ernest, pâle, défiguré, recouvert du drap mortuaire et couché sans vie auprès de son épouse ; cependant une sorte de sérénité paraissait répandue sur leurs traits, comme s'ils eussent encore senti le bonheur d'être ensem-

ble, et qu'ayant quitté l'existence au même instant, ni l'un ni l'autre n'eût connu le désespoir de se survivre. A la vue de sa sœur, le cœur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine; il baisa le front glacé de l'infortunée, en l'arrosant de larmes... Et maintenant, lui disait-il, que tu es parmi les anges, excuse-moi auprès de mon père de t'avoir abandonnée..... Ame pure et généreuse! tu as pardonné, tu as béni ton frère; mais jamais, jamais il ne se pardonnera. Hélas! si je ne t'eusse point quittée, tu vivrais encore, tu vivrais pour celui qui a voulu mourir avec toi. Mais du moins tes vœux ont été exaucés : vous voilà unis pour toujours, couple tendre et malheureux..... Ernest, tu ne quitteras plus ton épouse..... O mon ami! me suis-je écrié avec un déchirement d'âme que je n'avais jamais éprouvé. La seule récompense de leurs longues douleurs, a repris Albert avec de nouvelles larmes, la voilà : unis ensemble, unis pour toujours. A ces mots, je me suis baissé vers le cercueil, et posant mes lèvres sur la main glacée de mon ami : Adieu, adieu, lui ai-je dit; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe, mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir : il n'aimait que toi dans le monde..... Des cris se sont fait entendre, la porte s'est ou-

verte : c'était madame de Woldemar, pâle, échevelée, dans un désordre effrayant. Je veux voir mon fils! répétait-elle; mon fils est à moi, c'est mon bien, on ne me l'ôtera pas. M. Grandson s'est avancé vers elle pour la faire sortir; elle l'a repoussé d'un air égaré, en reprenant d'une voix terrible : Mon fils!.... mon fils!... je veux voir mon fils; qu'on me rende mon fils! Alors M. Grandson l'a prise rudement par la main, et la faisant tomber à genoux près du cercueil : Tu le veux, le voilà : si on te le rend ainsi, n'en accuse que toi; contemple tes deux victimes, et jouis du fruit de ton implacable orgueil. C'est lui!..... c'est lui! je reconnais mon fils, s'est elle écriée dans un trouble toujours croissant; il est mort, et je ne l'ai pas vu! il est mort! et il a maudit sa mère! Du moins il l'aurait dû, a interrompu M. Grandson. Non, a dit Albert avec dignité, vos victimes sont mortes en vous pardonnant. En expirant, Amélie s'affligeait de vous avoir offensée, et vous demandait de l'aimer du moins après sa mort. Ernest, loin de vous reprocher ses maux, me conjurait de consoler sa mère, et de lui dire qu'il mourait en l'aimant : maintenant tous deux intercèdent pour vous auprès du juge suprême : allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourez en paix.

Elle est demeurée un instant immobile; puis, levant les mains au ciel, elle a dit : Dieu! je ne me plains point; ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée!... Mon fils.... Amélie.... saintes et douces victimes! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête; mais le remords qui s'est placé là, a-t-elle continué en posant les mains sur son cœur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez.... En finissant ces mots, ses yeux se sont fermés, et il a fallu l'emporter une seconde fois dans son appartement.

Je me suis retiré aussi; j'ai cherché à me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme : il ne m'a pas été possible; l'idée de ne plus revoir Ernest me jetait dans des accès de douleur que je ne pouvais vaincre, et j'errais comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre la main de fer du destin. Cependant j'ai fini par me soumettre; mais j'ai juré, sur les cendres de mon ami, que désormais mon cœur déchiré serait inaccessible à tous les sentiments doux et tendres qui ne servent qu'à affaiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.

Pour finir la tâche si douloureuse que vous

m'avez imposée, mademoiselle, il me reste encore à vous dire ce que j'ai appris hier.

Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert était absorbé dans des pensées de mort; le médecin et les deux gardes, accablés de fatigue, sommeillaient; Ernest étaient sous les rideaux; la lueur d'une lampe n'éclairait que faiblement une partie de la chambre; tout à coup un bruit sourd s'est fait entendre; chacun est accouru; on a apporté des lumières : Amélie ne vivait plus; son amant s'était jeté sur elle, l'embrassait étroitement, et serrait avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à peu près trois heures dans cette agonie; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri.... c'était le dernier.

LETTRE CIX.

ADOLPHE A BLANCHE.

Vienne, 5 novembre.

Je pars demain avec Albert pour accompagner le triste convoi à Woldemar; il ne vous écrira que quand il aura rendu les derniers devoirs à sa sœur et à Ernest. Les infortunés ont désiré être

ensevelis ensemble près du tombeau du père d'Amélie ; Albert veut veiller lui-même à ce que ce devoir s'accomplisse, et marquer déjà sa place auprès d'eux. C'est ainsi que dans cette vie, qui passe comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond : le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs.... Ah ! si l'homme à son berceau, pouvait pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejetterait pas dans le néant ?

LETTRE CX.

ADOLPHE A BLANCHE.

Woldemar, 15 novembre.

Ah ! mademoiselle, de quelle triste et étrange cérémonie je viens d'être le témoin. Six jeunes filles qui se marient autour d'un cercueil, et les funérailles de deux amants au milieu d'une pompe nuptiale : tel avait été l'ordre d'Ernest. Lorsqu'il eut obtenu ici le consentement de sa mère pour épouser Amélie, il voulut consacrer un bienfait aussi inattendu, et donna au curé du lieu une somme assez considérable pour

doter et marier six jeunes filles le jour où il épouserait Amélie, et ainsi chaque année en mémoire de ce jour de félicité; mais, à Vienne, quand il eut perdu tout espoir, il pensa à sa fondation; et, sûr de mourir avec Amélie, il voulut que la cérémonie du mariage se fît sur leur tombeau : on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une âme malade et d'une imagination déjà en délire.

Ce matin les six jeunes filles, vêtues de blanc, un crêpe noir au bras, et une couronne d'immortelles et de cyprès sur la tête, sont venues chercher le cercueil pour l'accompagner à l'église. Albert suivait, tenant l'enfant d'Amélie par la main; je soutenais le pauvre et inconsolable M. Grandson; les domestiques, les fermiers, les pauvres fermaient le cortége. A l'entrée du cimetière, l'ancien régisseur Guillaume a arrêté la marche, et a dit en sanglotant : Voici le lieu, je reconnais la place où, il n'y a guère plus d'une année, j'ai vu celle que nous pleurons aujourd'hui implorer la miséricorde divine pour la femme cruelle qui l'a mise au tombeau..... Elle était là, à genoux, les yeux élevés vers le ciel. O mon Dieu, pardonne-lui, disait-elle.... Un gémissement unanime a interrompu Guillaume. Le malheureux Albert, pâle et baigné de larmes, s'est prosterné à cette

place qu'on venait de lui montrer. Âme généreuse! s'est-il écrié, maintenant réunie au sein de ton créateur, tu dis encore : *Pardonne!* Alors l'ordre du cortége s'est rompu; chacun a voulu aller toucher la place consacrée par la bonté d'une créature céleste, chacun y portait une bénédiction et un hommage. J'ai vu une pauvre femme y appeler ses sept enfants : Pleurez et priez, leur a-t-elle dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus. Là se sont dévoilés plusieurs traits de la bienfaisance d'Amélie : et tout ce bien qu'elle avait fait, tout cet amour qu'elle avait inspiré, c'était avant son mariage, durant les courtes visites qu'elle faisait à Woldemar : que n'eût-ce pas été si on lui eût permis d'y revenir passer sa vie!.... Nous aurions été trop heureux, a interrompu douloureusement un vieillard : j'ai vu notre jeune maître dans son enfance; il était alors dur, orgueilleux; mais il était revenu si humain et si bon! Il n'est resté que peu de jours parmi nous : il était malade et affligé, et cependant il a pensé aux pauvres, et les a tous soulagés. Plusieurs voix ont répété confusément : Tous deux étaient des anges... ils étaient faits l'un pour l'autre... Aussi ne se quitteront-ils plus, a dit Albert en reprenant sa place près du char. Chacun a suivi son exemple, et le convoi est entré dans l'église.

On a déposé la bière près de l'autel sous un drap mortuaire. Les six couples se sont rangés autour : ils semblaient plus occupés de leurs regrets que de leurs espérances. Toutes les jeunes filles pleuraient ; et j'ai entendu l'une d'elles dire à sa compagne, en montrant le cercueil : Et nous aussi nous serons un jour comme ils sont là.

Le pasteur est monté dans la chaire ; il a pris pour texte ce passage de l'Écriture : *Les jours de mon pèlerinage sur la terre ont été bien courts et bien malheureux* (1). Son discours a été simple et pathétique. Il a parlé de l'enfance d'Amélie, des vertus qu'elle annonçait dès l'âge le plus tendre ; il a remarqué la grâce que Dieu avait fait à Ernest, en l'aidant à dompter son fougueux caractère : Si cet heureux changement, a-t-il dit, augmente en nous le regret de sa perte, il lui donne plus de droits à la miséricorde divine. Les infortunés que nous pleurons ne furent point exempts d'erreurs ; mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, car la bénédiction du pauvre est sur eux. Et vous, a-t-il continué en s'adressant aux jeunes gens, vous qui allez vous unir au pied de l'autel, vous à qui

(1) Genèse, ch. 47, v. 9.

ils ont assuré un bonheur qu'ils ne devaient pas goûter, contemplez cette tombe : ceux qu'elle renferme étaient comme vous au printemps de la vie ; comme vous aussi ils ont espéré, ils ont aimé ; à présent ils n'espèrent plus, ils n'aiment plus. Ils avaient ordonné cette cérémonie et croyaient en être témoins : ils y assistent aussi, mais muets et glacés ; ils voulaient vous donner l'exemple d'une sainte union.... Hélas ! celle qu'ils avaient formée ne se rompra plus..... Les pleurs ont étouffé sa voix ; il s'est interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : des sanglots ont retenti dans toutes les parties de l'église. Tout à coup l'orgue s'est fait entendre ; on a commencé l'office des morts. Suspendons nos gémissements et prions pour eux, a dit le prêtre. Chacun est tombé à genoux.

Quand la musique funèbre a cessé, un profond silence lui a succédé. Le curé s'est recueilli long-temps ; à la fin il est descendu de la chaire, en disant, d'une voix altérée : Maintenant, exécutons une fondation de bienfaisance et célébrons les mariages.

Il s'est approché de l'autel pour donner la bénédiction aux époux ; aussitôt que chacune des filles l'avait reçue, elle déposait sa couronne sur le cercueil, auprès duquel elle se mettait à genoux. Ces fleurs éparses autour de

ces voiles de deuil, ces champs d'hyménée et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes gens qui se juraient un amour éternel en face de cette tombe, qui attestait qu'il n'y a rien d'éternel sur la terre, tout cela brisait l'âme et la remplissait de terreur. L'aspect de ces plaisirs périssables faisait frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'était rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse, et montrer le néant des folles joies.

Après la cérémonie, le char funéraire a été ramené au château; on a descendu la bière dans la chapelle souterraine qui renferme la cendre de vos ancêtres; la tombe de votre grand-père m'a fait tressaillir d'horreur; c'est de là que l'orgueil dicta l'arrêt de mort d'Ernest et d'Amélie.... Ah! mademoiselle, quand j'ai vu les déplorables restes de mon ami prêts à disparaître pour toujours, alors seulement j'ai pu pleurer. Le pauvre M. Grandson est tombé sans connaissance; il a fallu l'emporter. L'enfant d'Amélie tentait de descendre dans la fosse; il voulait mourir, criait-il, il voulait suivre sa mère; et Albert, l'inconsolable Albert, le front humilié contre la poussière, baisant le marbre de la tombe de son père, lui demandait en gé-

missant de lui pardonner la mort de sa sœur. Tu me l'avais confiée, disait-il avec des torrents de larmes ; ah ! ce n'était pas pour te la rendre sitôt..... Tu m'avais dit : *Protége-la, mon fils*, et ton fils l'a abandonné.

Il n'a pas pu continuer : son désespoir est devenu si violent que j'ai craint pour sa vie ; je l'ai pris entre mes bras : Supportez votre douleur en homme, lui ai-je dit, et songez à Blanche. Hélas ! m'a-t-il répondu, si je n'y avais pas tant songé, celle-ci ne serait pas là peut-être.

On a suspendu une couronne nuptiale sur la tombe de ces infortunés, avec ces mots :

« Leurs jours ont été comme cette fleur, l'o-
« rage les a flétris comme elle avant le temps,
« et la terre où ils étaient ne les reconnaît
« plus (1). »

Sur la pierre qui les couvre on a écrit ces mots choisis par Amélie, et qui conviennent si bien à Ernest :

Ici on est à l'abri des passions, et ceux qui sont fatigués se reposent.

En sortant de cet asile de mort, j'ai jeté un long regard sur la tombe de mon ami, et lui ai dit un éternel adieu ; j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacées, et tout a été fini.

---

(1) Psaumes.

LETTRE CXI.

ALBERT A BLANCHE.

Woldemar, 17 novembre, quatre heures du matin.

Je ne puis dormir : ce n'est pas sur des yeux trempés de larmes que le sommeil répand ses tranquilles douceurs..... Je veille pour gémir ; je songe à ce qui était encore hier beau et florissant ; je reviens sur mes premiers ans ; je pleure la jeune compagne de mon enfance, qui dort maintenant dans le sein de la terre..... de cette terre qui couvre leurs cendres réunies..... Hélas ! Blanche, ce n'est plus eux qu'il faut plaindre ; leurs douleurs sont passées ; et sans doute ils en ont reçu la récompense : les malheureux sont ceux qui restent pour pleurer et se repentir.... O ma Blanche ! vous l'avez soutenue dans ses épreuves, vous l'avez beaucoup aimée dans ces moments terribles où elle luttait encore contre l'oppression et la mort, vous avez adouci ses douleurs : ah ! que cette idée vous rend respectable et chère au cœur de votre Albert ! non jamais ! jamais il n'oubliera que vous avez consolé sa sœur !

Je ne suis pas encore en état de vous voir,

Blanche ; je suis trop accablé, trop abattu par le coup qui m'a frappé..... Le jour, la nuit, j'ai continuellement devant les yeux l'image de ma sœur expirante, pressant ma main de sa main défaillante, cherchant encore à me voir ; j'entends ses derniers adieux, qui furent une bénédiction..... ; j'entends sa dernière prière..... *Que le souvenir d'Ernest soit uni au mien dans ton cœur.* Oui, je respecterai tes volontés, ô ma sœur! et le souvenir de l'homme qui te fut si cher sera aussi sacré pour moi que le tien.

Blanche, puisque vous consentez à n'exister que pour moi, à me consacrer votre vie, j'aurai encore des jours heureux sur la terre ; mais, pour oser y penser, je suis encore trop pres de ceux de la douleur.

LETTRE CXII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Woldemar, 29 novembre.

ALBERT se prépare à partir, mademoiselle ; il va chercher auprès de vous des consolations dont il a tant de besoin, et que vous seule pouvez lui donner ; pour moi, je vais conduire M. Grandson chez lui : chargé d'années et d'af-

flictions; ce vieillard n'a plus personne pour le secourir : hélas! il y en avait une qui eût pris ce soin avec une piété filiale, mais elle est descendue dans la tombe avant lui.

Dès que je l'aurai remis dans sa maison, je me retirerai dans l'asile le plus solitaire des montagnes de Suisse, et il ne me restera pas même avec qui pleurer.

Adieu, mademoiselle; ne vous informez point de ma destinée, je veux l'envelopper dans une profonde obscurité : tous les liens qui m'attachaient au monde sont rompus; j'ai perdu mon ami, et mon cœur brisé ne peut plus rien aimer.

Je ne reverrai plus madame de Woldemar; je ne pourrais que la maudire, et je ne le dois point : elle est mère, elle a tué son fils, elle doit être assez punie.

CONCLUSION.

Le farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire; sa mère mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avait un fils qui n'était pas là pour lui fermer les yeux.

Albert, seul rejeton de la famille de Wolde-

mar, hérita du titre et de la terre de ce nom, il trouva dans Blanche de Geysa l'épouse la plus aimable et la plus tendre; il s'étonnait de ne plus remarquer en elle ni la coquetterie, ni la légèreté qu'on lui reprochait jadis, et ne put s'empêcher de reconnaître dans cette différence les salutaires effets du malheur : mais si le souvenir de la mort d'Amélie avait servi à tempérer l'excessive gaieté de Blanche, il jetait aussi sur le bonheur d'Albert cette tristesse nécessaire pour que son sort ne fût pas trop au-dessus de celui des autres hommes.

Madame de Woldemar passa ses jours dans la plus haute dévotion, et ne quitta plus le couvent où elle s'était retirée; elle désira que les enfants d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie; mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de sa mort : alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur innocence des prières pour le salut de son âme, et expira poursuivie par l'image de son fils et doutant de la miséricorde divine.

Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie avec les leurs : les soins et les caresses qu'ils lui prodiguaient lui auraient fait oublier qu'il était orphelin, si Albert n'eût trouvé un douloureux plaisir à lui rappeler sans cesse sa

mère, et à en graver le souvenir sacré dans son âme pure et sensible. Toutes les instances de M. Grandson ne purent engager Albert à lui céder le précieux dépôt que sa sœur lui avait remis; mais, pour adoucir les regrets de ce respectable vieillard, et en reconnaissance de l'amour paternel qu'il avait eu pour Amélie, tous les deux ans il allait avec Blanche passer quelques mois en Suisse, et mettait dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie l'enfant qu'elle avait laissé, et la seule image qui restât d'elle sur la terre.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS AINÉ,
RUE DU POT-DE-FER, Nº 14.

